This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE
DE
M. de Lahausse.

S.3 N.°319
645
R3
2 ml.
65,00

Thomas, Antoine Léonard

ŒUVRES
DE M. THOMAS,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Et ſe trouve à PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame
LA DAUPHINE, rue du Hurepoix,
à St. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

848
T455
1773
v.1

747003 - 190

AVERTISSEMENT.

CETTE nouvelle Edition des Œuvres de M. THOMAS eſt fort ſupérieure à toutes celles qui ont paru juſqu'à préſent, ſoit à Paris, ſoit dans les Provinces, ou dans les pays étrangers. Elle eſt la ſeule qui ſoit avouée par l'Auteur. Les deux premiers volumes ſont entiérement nouveaux. Les Eloges qui avoient déjà paru, ont été corrigés avec le plus grand ſoin, pour être rendus plus dignes du Public. Dans quelques-uns de ces Diſcours, il y a des augmentations & des changements conſidérables; & tous ont été revus avec attention pour le ſtyle.

AVERTISSEMENT.

On n'a point ajouté à cette Edition les Poéſies de l'Auteur, parce qu'il les donnera ſéparément, & auſſi retouchées. Ces quatre volumes ne contiennent que des ouvrages de proſe, & à peu près du même genre.

On remarquera ici que, dans l'*Eſſai ſur les Eloges*, à l'article des Eloges religieux, ou des Hymnes, l'Auteur n'a point parlé des Cantiques des Hébreux, par reſpect, & parce qu'il les regarde comme d'un ordre trop ſupérieur pour être ſoumis à une diſcuſſion littéraire.

ESSAI
SUR
LES ÉLOGES,
OU
HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE
ET
DE L'ÉLOQUENCE,
APPLIQUÉES A CE GENRE D'OUVRAGE.

ESSAI
SUR
LES ÉLOGES.

CHAPITRE PREMIER.

De la louange & de l'amour de la gloire.

LA louange, ſi déſirée & ſi prodiguée ſur la terre, n'eſt point & ne peut être une choſe indifférente; elle eſt ou utile ou funeſte; elle eſt tour-à-tour ce qu'il y a eu de plus noble, ou de plus vil. En ſociété, c'eſt le plus ſouvent un commerce de menſonges, établi par la convention & le beſoin de ſe plaire: alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les diſpenſe d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-

être, ou du moins qu'ils devroient avoir. Si c'eſt un inſtrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriſer. Si c'eſt la flatterie d'un eſclave qui trompe un homme puiſſant, on doit la craindre. Mais quelquefois auſſi c'eſt l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoiſſance au génie; & ſous ce point de vue, elle eſt une des choſes les plus grandes qui ſoient parmi les hommes: d'abord, par ſon autorité, elle inſpire un reſpect naturel pour celui qui la mérite & qui l'obtient; par ſa juſtice, elle eſt la voix des nations qu'on ne peut ſéduire, des ſiecles qu'on ne peut corrompre; par ſon indépendance, l'autorité toute-puiſſante ne peut l'obtenir, l'autorité toute-puiſſante ne peut l'ôter; par ſon étendue, elle remplit tous les lieux; par ſa durée, elle embraſſe les ſiecles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'ame s'éleve, l'homme tout entier multiplie ſes forces; & de là les travaux, les méditations ſublimes, les idées du légiſlateur, les veilles du grand écrivain; de là le ſang verſé pour

la patrie, & l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de ſa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les ames ardentes & actives aient été toutes paſſionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe, à qui un courtiſan féroce conſeilloit de détruire Athenes; *& par qui ſerons-nous loués ?* Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres & les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faiſoit des rois. Il ſe précipitoit ſur les champs de bataille, pour que les poëtes, les muſiciens & les ouvriers d'Athenes diſſent, en ſe promenant ſur la place, qu'Alexandre étoit grand *.

Ce ſentiment eſt un aiguillon pour les uns, eſt un frein pour les autres. *Souviens-toi*, diſoit un philoſophe à un prince, *que chaque jour de ta vie eſt un feuillet de ton hiſtoire.* Et il faudroit que tous les matins

* *O Athéniens*, diſoit-il, *qu'il en coûte pour être eſtimé de vous !*

ce fût la premiere parole qu'on fît entendre aux princes, à leur réveil. L'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repouſſer les foibleſſes & les vices; car tel eſt le caractere de ce ſentiment; il eſt fier, délicat, ſévere à lui-même. A chaque penſée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers eſt ſon cenſeur, & la poſtérité ſon juge.

D'où naît ce ſentiment? de la nature même de l'homme. Ambitieux & foibles, mêlanges d'imperfection & de grandeur, une eſtime étrangere peut ſeule juſtifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous raſſure ſur nos foibleſſes. Elle occupe de plus notre activité inquiete qui a beſoin de mouvement, & qui cherche à ſe répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pouſſe & nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui & à nous-mêmes; nous volons au devant du temps; nous vivons où nous ne ſommes pas. La calomnie fille

dans un coin ; mais la gloire parcourt la terre ; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu & le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire ; cela eſt naturel : il eſt beaucoup plus aiſé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite étoit plus ingénu ; il convenoit que c'étoit la derniere paſſion du ſage, & apparemment la ſienne. Il y a des hommes qui ſe vantent de la mépriſer, & pour qu'on n'en doute pas, ils le répetent : c'eſt une raiſon de plus pour ne les point croire. Chacun en ſecret y prétend ; mais l'un s'affiche & l'autre ſe cache. L'un a la vanité des petites choſes, & l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettoit ſa gloire à faire Cinna ; un courtiſan de ſon ſiecle, à paroître avec grace dans un ballet.

Voulez-vous ſavoir ce que peut le ſentiment de la gloire ? ôtez-la de deſſus la terre. Tout change. Le regard de l'homme n'anime plus l'homme ; il eſt ſeul dans la foule. Le paſſé n'eſt rien. Le préſent ſe reſſerre. L'avenir diſparoît. L'inſtant qui s'écoule

périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires & des arts, je vois par-tout quelques hommes sur des hauteurs, & en bas, le troupeau du genre humain qui suit de loin & à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, & ils guident l'univers.

En mécanique, on préfere les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique on doit faire de même; or telle est cette passion: Sparte a besoin de trois cents hommes; qui meurent; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang; voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les ames, ni à tous les siecles.

Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes. Ou il n'existe pas, ou il occupe l'ame toute entiere. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui do-

mine l'intérêt : la gloire eſt la monnoie des États, mais la gloire ne repréſente rien où l'or repréſente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux : ce peuple n'a que des ſens ; il ne ſait renoncer à rien ; il ne ſait pas perdre un jour pour gagner des ſiecles. Ne l'attendez pas d'un peuple eſclave : la gloire eſt fiere & libre ; & l'eſclave, corrompu par ſa ſervitude, n'a pas aſſez de vertu pour lever les yeux juſqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre : je ne dis pas celui qui reſte près de la nature & de l'égalité, borne ſes déſirs, vit de peu, & met les vertus à la place des richeſſes ; mais celui qui environné de grandes richeſſes qu'il ne partage pas, ſe trouve entre le ſpectacle du faſte & la miſere, & voit l'extrême pauvreté ſortir de l'extrême opulence. Ce peuple occupé & avili par ſes beſoins, ne peut avoir l'idée d'un beſoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la ſociété. Chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux paſſions. Il eſt trop facile d'avoir des ſuccès d'un mo-

ment, pour chercher & obtenir des ſuccès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de ſi près, on met moins de prix à leur opinion. En général, le ſentiment de la gloire a je ne ſais quoi de réfléchi & de profond qui ſe nourrit ſur-tout dans la retraite. C'eſt là qu'occupé de grands travaux, on eſt frappé de la rapidité de la vie, & qu'on veut étendre ſur l'avenir une exiſtence ſi courte. C'eſt à cette diſtance des hommes que la renommée paroît auguſte, que la poſtérité ſe montre, que la gloire tourmente & fatigue l'imagination. Il faut qu'elle ſoit vue de loin pour qu'elle en impoſe; elle reſſemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avoient ſoin de placer dans les forêts, ou dans des lieux obſcurs. Moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages.

On a demandé ſouvent ſi le devoir ſeul ne peut pas ſuppléer à la gloire. Cette queſtion honore ceux qui la font, mais la réponſe eſt ſimple; faites que tous les gouvernements ſoient juſtes, & que tous les hommes ſoient grands; & alors la gloire ſera peut-être inu-

tile aux hommes. Je ſuis loin de calomnier l'humanité. Sans doute il y a eu des ames qui, en faiſant le bien, ont obéi au devoir, & n'ont obéi qu'à lui, & à qui de grandes actions ſont échappées en ſilence. Athenes éleva un autel au Dieu inconnu : on pourroit élever ſur la terre une ſtatue avec cette inſcription : *aux hommes vertueux que l'on ne connoît pas.* Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat, & plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons point ; il y a peu de ces ames qui ſe ſuffiſent, & marchent d'un pas ferme ſous l'œil de la raiſon qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes foibles par leur nature, foibles par le peu de rapport qu'il y a entre leur eſprit & leur caractere, plus foibles encore par les exemples qui les aſſiegent, par le prix que les circonſtances mettent trop ſouvent à la baſſeſſe & au crime, n'ayant ni aſſez de courage pour être toujours bons, ni aſſez de courage pour être toujours méchants, embraſſant tour à tour & le bien & le mal,

ſans pouvoir ſe fixer ni à l'un ni à l'autre, ſentent la vertu par le remords, & ne ſont avertis de leur force, que par le reproche ſecret qu'ils ſe font de leur foibleſſe. Dans cet état il leur faut un appui. Le déſir de la renommée ſe mêlant au devoir, les enchaîne à la vertu. Ils oſeroient peut-être rougir à leurs yeux; ils craindront de rougir aux yeux de leur nation & de leur ſiecle. Et à l'égard des hommes même dont l'ame eſt d'une trempe plus vigoureuſe & plus forte, la gloire eſt un dédommagement, ſi elle n'eſt un appui. Nous nous récrions contre Athenes qui proſcrivoit ſes grands hommes. L'oſtraciſme eſt par-tout. Un monſtre parcourt la terre, pour flétrir ce qui eſt honnête, & rabaiſſer ce qui eſt grand. Il a à la main la baguette de Tarquin, & abat en courant tout ce qui s'éleve. Dès que le mérite parut, l'envie naquit, & la perſécution ſe montra; mais au même inſtant la nature créa la gloire, & lui ordonna de ſervir de contre-poids au malheur.

Il ſemble en effet que la vertu & le génie

ſouvent opprimés, ſe réfugient loin du monde réel, dans ce monde imaginaire, comme dans un aſile où la juſtice eſt rétablie. Là Socrate eſt vengé, Galilée eſt abſous, Bacon reſte un grand homme. Là Cicéron ne craint plus le fer des aſſaſſins, ni Démoſthene le poiſon. Là, Virgile eſt au deſſus d'Auguſte, & Corneille près de Condé. L'or & la vanité ne ſe trouvent point là pour diſtribuer les rangs & aſſigner les places. Chacun, par l'aſcendant de ſon génie ou de ſes vertus, monte & va prendre ſon rang. Les ames opprimées ſe relevent, & recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mauſolée qui doit couvrir leurs cendres. L'envie diſparoît, & l'immortalité commence.

Soit intérêt, ſoit juſtice, on a donc partout rendu des honneurs aux grands hommes; & de là les ſtatues, les inſcriptions, les arcs de triomphe; de là ſur-tout l'inſtitution des éloges, inſtitution qui a été univerſelle ſur la terre. Nous nous propoſons d'examiner

ce qu'ils ont été chez les différentes nations & dans les différents siecles ; quels sont les hommes à qui on les a accordés, à qui on les a refusés ; comment le pouvoir les a usurpés sur la vertu ; comment ce qui étoit institué pour être utile aux peuples, est devenu quelquefois le fléau des peuples en corrompant les princes. Nous indiquerons le caractere, & le mérite ou la bassesse des écrivains qui ont travaillé dans ce genre. Ainsi nous suivrons de siecle en siecle les révolutions de l'éloquence & des arts ; nous marquerons leur décadence ou leurs progrès. Souvent nous jugerons, d'après l'histoire, les hommes qui ont été loués, afin de mieux connoître l'esprit des panégyristes, & l'esprit du temps. Enfin nous terminerons cet essai, par quelques idées générales sur le ton & l'espece d'éloquence qui nous paroît convenable aux éloges des grands hommes ; non que nous nous proposions de donner la poétique de ce genre ; nous voulons nous instruire & non pas tracer des regles. On sait que la premiere regle est le génie ; &

celui qui l'a, trouve aiſément les autres. Il ſeroit d'ailleurs injuſte (quoique cette injuſtice ne ſoit que trop commune) de vouloir donner à ſon art les limites de ſon talent.

A l'égard des jugements que, dans le cours de cet eſſai, nous porterons ſur certains hommes, s'il y en a qui puiſſent déplaire, nous ne répondrons qu'un mot : nous croyons avoir été juſtes. La juſtice eſt le premier de nos ſentiments ; elle ſera le dernier. En parcourant la claſſe des hommes loués, il eſt difficile de ne pas s'indigner ſouvent. Trop de panégyriques reſſemblent à ces ſtatues qu'on élevoit dans Rome aux empereurs, & dont le plus grands nombre étoit briſé, dès que l'empereur n'étoit plus. Que l'intérêt & la crainte prodiguent l'éloge ; c'eſt le contrat éternel du foible avec le puiſſant. Mais la poſtérité, ſans eſpérance comme ſans crainte, doit être plus libre ; elle peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après la juſtice & ſon cœur. Quoi, même après des ſiecles, faudroit-il encore avoir des égards pour des tombeaux & pour des cendres ?

CHAPITRE II.

Des éloges religieux, ou des hymnes.

LE genre des éloges eſt très-ancien. Si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premieres hymnes qui furent adreſſées à la divinité. Ces hymnes furent inſpirées par l'admiration & la reconnoiſſance. L'homme placé en naiſſant ſur la terre, dut être frappé du grand ſpectacle que déployoit à ſes yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immenſité des mers, la richeſſe & la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, deſtinés à ſervir d'ornement au globe qu'il habite ; tout ce vaſte aſſemblage dut porter à ſon eſprit une impreſſion de grandeur. Bientôt un autre ſentiment dut ſuccéder à celui-là. Il vit que cette nature ſi riche avoit des rapports avec lui. Les aſtres lui prêtoient leur lumiere. Des fruits naiſſoient ſous ſes pas, ou ſe détachoient des branches

pour le nourrir. Les arbres le protégeoient de leur ombre, & offroient un aſile à ſon repos. Les cieux, pendant ſon ſommeil, ſembloient ſe couvrir d'un voile, & n'envoyoient à ſon ſéjour qu'une lumiere douce & tranquille. Frappé de tant de merveilles, il ſent que leur cauſe n'eſt point en lui-même ; il ſent que tout eſt l'ouvrage d'un être qui ſe dérobe à ſes ſens, mais qui ſe manifeſte à lui par ſes bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde ſolitaire où il a été jeté ; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne ; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du ſentiment religieux qui s'éleve dans ſon cœur, il mêle ſa voix à celle de la nature ; & du ſommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves & des torrents qui roulent à ſes pieds, il chante une hymne en l'honneur de la divinité dont il éprouve la préſence, & qui le fait exiſter & ſentir.

La premiere hymne qui fut chantée dans cette ſolitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on

vit les peres aſſembler leurs enfants au mil des campagnes pour rendre les mêmes ho mages. On vit le vieillard entouré de mc ſons, tenant d'une main une gerbe de ble & de l'autre montrant les cieux, apprend à ſa famille à louer le Dieu qui la nourriſſo

Dans ces premiers temps on loua la div nité au lever du ſoleil; c'étoit une eſpece c création nouvelle qui rendoit l'univers l'homme. On la loua aux approches de l nuit; parce que ſon obſcurité & ſon ſilenc inſpiroient l'effroi. On la loua de même au renouvellement de l'année, au commence- ment des ſaiſons, à chaque nouvelle lune. Il ſemble que, vers l'origine du monde, l'homme peu aſſuré des bienfaits de la na- ture, s'étonnoit, pour ainſi dire, à chaque inſtant, de n'en être pas abandonné; & le déſordre qu'il voyoit dans pluſieurs endroits de la terre encore ſauvage, lui faiſoit mettre un plus grand prix à l'ordre conſtant qu'il appercevoit dans les cieux.

Dans la ſuite, & chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva

un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empreſſa par-tout à louer les dieux qu'on adoroit. Ainſi nous voyons par l'hiſtoire, que c'eſt ſur-tout dans le temps des épidémies & des guerres ; lorſque de grandes batailles étoient perdues ; lorſque la peſte faiſoit périr les citoyens par milliers ; lorſque le peuple croyoit voir pendant la nuit un ſpectre pâle & terrible répandre la déſolation ſur ſes murs ; c'étoit alors que les prêtres, dans les temples & aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, & levant tous enſemble leurs mains vers le ciel, compoſoient & chantoient de nouvelles hymnes.

Dans ces temps d'effroi, les hymnes durent être animées par l'imagination, & reſpirer l'enthouſiaſme ; car l'homme aux priſes avec la nature, conçoit des idées plus grandes par la vue de ſa foibleſſe même. Alors tout s'exagere à ſes yeux ; ſes expreſſions s'élevent avec ſes idées ; il peint tout avec force ; il emprunte de toute la nature, des images pour louer celui à qui la nature

eſt ſoumiſe. Son ſtyle eſt quelquefois m
térieux comme l'Etre à qui il parle. S
oreille même cherche dans les ſons u
harmonie inconnue : & comme pour donn
une habitation à la divinité, il a élévé d
colonnes, exhauſſé des voûtes, deſſiné d
portiques ; comme pour la repréſenter, il
agrandi les proportions, & cherché à fair
une figure impoſante ; comme pour en
approcher dans les jours de fêtes, il a ſubſ-
titué à la marche ordinaire, des mouve-
ments cadencés & des pas en meſure ; ainſi,
pour la louer, il cherche, pour ainſi dire, à
perfectionner la parole ; & joignant la poéſie
à la muſique, il ſe crée un langage diſtingué
en tout du langage commun.

Mais comment l'eſprit humain oſa-t-il
concevoir le projet de louer Dieu ? L'ami
peut louer ſon ami, l'eſclave ſon maître,
le ſujet ſon roi. Malgré la diſtinction des
rangs, l'homme eſt à côté de l'homme.
L'orgueil les ſépare, la nature les rapproche.
Mais l'homme & Dieu, où eſt la meſure
commune ?

Cependant

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchants, les besoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groenland, ô toi dont la main invisible amene tous les ans la baleine sous mes harpons, & fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'éloigne du rivage. Et à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel : je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, & qui fais fleurir le citronnier & l'oranger au bord de mes ruisseaux ; tandis que vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante auprès de ses volcans : je t'adore & te loue, ô Etre puissant & terrible qui habites ces souterrains enflammés, & qui, de là, roules tes feux parmi nos neiges & nos glaces. Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainsi dire, la teinte du climat ; & une nature, ou sauvage ou riante, influant par les sensations sur les idées, y détermine

les différents éloges qu'on fait de la divinité *.

On nous a conſervé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homere chanta, où Orphée inſtitua des myſteres, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciſeau de Phidias ſembloit faire deſcendre la divinité ſur le marbre, ce pays où l'air, la terre & les eaux avoient, aux yeux des habitants, quelque choſe de divin, & où chaque loi de la nature étoit repréſentée par une divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des dieux qu'on adoroit. Mais la plupart de ces hymnes furent défigurées par des fables & des contes de fées. Faites pour les poëtes & les peintres, elles amuſoient le peuple & révoltoient les ſages.

Nous en avons quelques-unes attribuées à Homere. On ſait que dans ſes poëmes il a mieux célébré les héros que les dieux. Ses

* On voit qu'il ne s'agit ici que des peuples qui ne ſont pas éclairés des lumieres de la foi.

hymnes ſont du même ton. Ce ſont plutôt des monuments de la mythologie payenne, que des éloges religieux. Mais on y retrouve quelquefois ſon pinceau, & les charmes de la plus riante poéſie.

Les hymnes de Callimaque offrent les mêmes beautés & les mêmes défauts. On y voit le génie eſclave de la ſuperſtition, & des erreurs populaires chantées avec autant d'harmonie que de grace.

Il ne nous reſte rien des hymnes de Pindare; mais nous ſavons qu'elles étoient toutes conſacrées à cet Apollon de Delphes, dont les oracles mettoient à contribution la crédulité des peuples & l'ambition des rois.

Tandis que les poëtes & le peuple défiguroient ainſi la divinité en la célébrant, les initiés dans leurs myſteres lui rendoient un hommage plus pur & plus digne d'elle. Le ton de leurs hymnes eſt impoſant. Mais l'initié, en parlant à Dieu, ſembloit ne s'occuper que de ſes propres beſoins. Il oublioit que des êtres foibles, en louant leur pere commun, ne doivent pas ſe ſéparer du reſte de

la famille, & implorer des bienfaits qui ne ſoient que pour eux.

Si les Grecs nous ont laiſſé quelque choſe d'auguſte & de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'eſt celle du philoſophe ſtoïcien, nommé Cléanthe. Cette hymne, trop peu connue, annonce en même temps une imagination forte & une ame épurée des ſuperſtitions. Elle eſt digne de la ſecte qui devoit former un jour Epictete dans les fers, & les Antonins ſur le trône. Je m'imagine que Cléanthe, qui fut le ſecond fondateur du portique, & qui, obligé de travailler de ſes mains pour vivre, compta un roi parmi ſes diſciples. Un jour, après leur avoir expliqué ſes principes ſur le ſyſtême du monde & ſon auteur, tout-à-coup enflammé d'enthouſiaſme, ſe fit apporter une lyre, & chanta en leur préſence cette hymne qui nous a été conſervée par Stobée.

« O toi qui as pluſieurs noms, mais dont » la force eſt une & infinie ! ô Jupiter ! pre- » mier des immortels, ſouverain de la na- » ture, qui gouvernes tout, qui ſoumets

» tout à une loi, je te ſalue; car il eſt permis
» à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit,
» tout ce qui rampe, tout ce qui exiſte de
» mortel ſur la terre, nous naquîmes de toi,
» nous ſommes de toi une foible image; je
» t'adreſſerai donc mes hymnes, & je ne
» ceſſerai de te chanter. Cet univers ſuſpendu
» ſur nos têtes, & qui ſemble rouler autour
» de la terre, c'eſt à toi qu'il obéit; il mar-
» che, & ſe laiſſe en ſilence gouverner par
» ton ordre. Le tonnerre, miniſtre de tes
» loix, repoſe ſous tes mains invincibles;
» ardent, doué d'une vie immortelle, il
» frappe, & la nature s'épouvante. Tu diriges
» l'eſprit univerſel qui anime tout, & vit
» dans tous les êtres. Tant, ô roi ſuprême!
» ton pouvoir eſt illimité & ſouverain. Génie
» de la nature, dans les cieux, ſur la terre,
» ſur les mers, rien ne ſe fait, ne ſe produit,
» ſans toi, excepté le mal qui ſort du cœur
» du méchant. Par toi, la confuſion devient
» de l'ordre: par toi, les éléments qui ſe
» combattent, s'uniſſent. Par un heureux
» accord, tu fonds tellement ce qui eſt bien

» avec ce qui ne l'eſt pas, qu'il s'établit dans
» le tout, une harmonie générale & éter-
» nelle. Seuls parmi tous les êtres, les mé-
» chants rompent cette grande harmonie du
» monde. Malheureux ! ils cherchent le
» bonheur, & ils n'apperçoivent point la loi
» univerſelle, qui, en les éclairant, les ren-
» droit tout à la fois bons & heureux : mais
» tous s'écartant du beau & du juſte, ſe pré-
» cipitent chacun vers l'objet qui l'attire ; ils
» courent à la renommée, à de vils tréſors,
» à des plaiſirs qui, en les ſéduiſant, les
» trompent. O Dieu qui verſes tous les dons,
» Dieu à qui les orages & la foudre obéiſſent,
» écarte de l'homme cette erreur inſenſée ;
» daigne éclairer ſon ame ; attire-la juſqu'à
» cette raiſon éternelle qui te ſert de guide
» & d'appui dans le gouvernement du
» monde, afin qu'honorés nous-mêmes,
» nous puiſſions t'honorer à ton tour, célé-
» brant tes ouvrages par une hymne non
» interrompue, comme il convient à l'être
» foible & mortel ; car, ni l'habitant de la
» terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de

» plus grand, que de célébrer dans la juſtice, » la raiſon ſublime qui préſide à la nature. »

Il eſt difficile ſans doute de parler de Dieu avec plus de grandeur. Nous avons des hymnes des Romains, ou du moins quelques morceaux dans leurs poëtes, qui nous en donnent une idée *; mais nous n'avons rien de ce genre, & qui nous peigne la divinité d'une maniere éloquente & forte. Les hymnes qu'Horace fit pour les jeux ſéculaires de Rome, ont le mérite de la délicateſſe & du goût; mais combien elles ſont au deſſous du ſujet! une fête établie pour la révolution des ſiecles; l'idée de la divinité, pour qui tous les ſiecles enſemble ne ſont qu'un moment; la foibleſſe de l'homme que le temps entraîne; ſes travaux, qui lui ſurvivent un inſtant pour tomber enſuite; les générations qui ſe ſuccedent & qui ſe perdent; les

* Voyez une hymne à Bacchus, dans Ovide; l'hymne à Hercule, dans Virgile, & pluſieurs hymnes dans Horace. On y peut joindre le *pervigilium veneris*, qui probablement étoit une hymne qu'on chantoit dans les fêtes de Vénus.

malheurs & les crimes, qui avoient marqué dans Rome le siecle qui venoit de s'écouler ; les vœux pour le bonheur du siecle qui alloit naître : il semble que toutes ces idées auroient dû fournir à un poëte tel qu'Horace, une hymne pleine de chaleur & d'éloquence. Mais plus un peuple est civilisé, moins ses hymnes doivent avoir & ont en effet d'enthousiasme. Ce sont les peuples nouveaux, qui sont plus frappés de la nature, & par conséquent de l'idée d'un Etre créateur. A imagination égale, cette impression même est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes ; & l'on sent bien que cela doit être. Dans les villes on n'apperçoit, pour ainsi dire, que l'homme. Par-tout l'homme y rencontre sa grandeur. Les objets qui l'environnent & qui le frappent, c'est l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du sein de la terre, les richesses qu'il a cherchées au delà de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a

de brillant le tableau de la ſociété, des loix & des arts; mais dans les campagnes, l'homme diſparoît, & la divinité ſeule ſe montre. C'eſt là que, de toute part, on rencontre les cieux. Là, le ſpectacle du jour a quelque choſe de plus impoſant, & la nuit de plus terrible. Là, le retour conſtant des ſaiſons eſt marqué par de plus grands effets. L'œil, en découvrant autour de lui des eſpaces ſans bornes, eſt plus frappé de l'étendue de l'univers, & de la main invi-ſible qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les premiers peuples du monde, qui étoient preſque tous des peuples paſteurs, & ſur-tout les orientaux, qui, habitant un plus beau climat, devoient plus aimer & ſentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux, un caractere que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'occident, & ſur-tout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé preſque tous, par être des eſpeces de ſauvages ſans imagination, enfermés dans des forêts, & ſous un ciel triſte. Enſuite

nous avons été tout à la fois corrompus & barbares, par des circonſtances ſingulieres & des mélanges de nations. Enfin, nous avons fini par être corrompus & polis. On voit aiſément que dans ces trois époques, les éloges religieux ont dû être foibles & froids. Notre ſeul mérite aujourd'hui, eſt d'avoir mis quelque pureté de ſtyle dans un genre d'ouvrage le plus ſuſceptible de beautés fortes, & qui ſembleroit devoir être grand & ſublime, comme le tableau de la nature.

CHAPITRE III.

Des éloges chez tous les premiers peuples.

LA louange élevée vers la divinité, descendit bientôt juſqu'à l'homme. Elle devoit s'avilir un jour, mais elle commença par être juſte. Elle célébra des bienfaits, avant de flatter le pouvoir, ou d'honorer des crimes. La raiſon en eſt ſimple. Dans ces premiers temps, l'homme plus indépendant & plus fier, étoit plus près de l'égalité. La foibleſſe & le beſoin ne s'étoient point encore vendus à l'orgueil; & le maître en enchaînant l'eſclave, ne lui avoit point encore dit: louemoi, car je ſuis grand, & je daignerai te protéger, ſi tu me flattes.

On ſent qu'alors pour être loué, il falloit des droits réels; & ces droits ne purent être que des ſervices rendus aux hommes. Ainſi la découverte du feu, l'application de cet élément aux uſages de la vie, l'art de forger les métaux, l'idée de fertiliſer la terre en la

remuant, la premiere & la groſſiere ébauche d'une charrue, voilà ſans doute quels furent les premiers titres pour les éloges des nations. Tout ce qui eſt vil aujourd'hui, commença par être grand. Les légiſlateurs vinrent enſuite, & ils reçûrent auſſi des hommages; car les loix étoient un beſoin pour le foible. Enfin, comme la ſociété naiſſante avoit différentes eſpeces d'ennemis; qu'il falloit faire reculer les bêtes féroces dans les déſerts; qu'il falloit repouſſer les brigands ou les peuples armés, on célébra ceux qui pour le repos de tous ſacrifiant le leur, ſe dévouerent à combattre les lions, les tigres & les hommes.

Dans ces temps d'une groſſiéreté ſimple, on loua les bienfaiteurs de l'humanité, même de leur vivant. L'orgueil n'avoit point encore éveillé l'envie. L'homme ſauvage admire, & ne calcule point avec art pour échapper à la reconnoiſſance. Cependant les héros durent recevoir de plus grands honneurs après leur mort; car on reſpecte toujours plus ce qu'on ne voit pas. Dans la ſuite même,

quand il ne reſta plus d'eux que leur nom & leurs bienfaits, & cet éclat de réputation qui agrandit tout, on en fit des dieux. Alors leur tombe fut un autel, & leurs éloges furent des hymnes.

Tout peuple, dès ſa naiſſance, eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes célébroient par des chants les grandes actions & les grands hommes. La Grece étoit encore loin d'être le pays d'Homere & de Platon, lorſque déjà elle avoit adopté ou créé cet uſage. Nous verrons la même coutume chez les premiers Romains. Enfin, chez tous les peuples Celtiques la même inſtitution régna pluſieurs ſiecles. Les druides étoient les philoſophes & les prêtres de la nation; les bardes étoient les chantres & les panégyriſtes des héros. On les plaçoit au centre des armées. « viens nous voir combattre & mourir, & tu nous chanteras. » Et le guerrier qui tomboit percé de coups, tournoit ſes regards mourants vers le poëte qui étoit chargé de l'immortaliſer. Ces chants ou ces éloges étoient la principale

ambition de ces peuples. C'étoit un malheur de mourir ſans les avoir obtenus; & l'on croyoit qu'alors ces ombres guerrieres apparoiſſoient aux yeux du barde pour ſolliciter ſes chants, ou qu'il étoit averti par le bruit de ſa harpe, qui retentiſſoit ſeule & à travers le ſilence de la nuit.

Ces chants ſe conſervoient par la mémoire, & paſſoient d'âge en âge. On les répétoit dans les familles. On les chantoit dans les fêtes. La veille des batailles ils ſervoient de prélude aux combats; ils animoient le guerrier, & ſervoient de conſolation au vieillard. Le héros qui ne pouvoit plus combattre, aſſis ſous le chêne, entendoit chanter les exploits de ſa jeuneſſe; & il étoit entouré de ſes fils & de ſes petits-fils, qui, appuyés ſur leur lance, écoutoient en pleurant les actions de leurs peres.

On ne peut concevoir l'influence que ces panégyriques guerriers avoient ſur ces peuples. Ils leur inſpiroient un enthouſiaſme de valeur, qui, pluſieurs ſiecles de ſuite, leur ſervit de barriere contre les tyrans. C'eſt par

eux que la Germanie, la Gaule & l'Angleterre ſe défendirent ſi long-temps contre les Romains. Ces chants conſerverent dans le nord de l'Ecoſſe un ſentiment de liberté, & une indépendance qui a ſubſiſté juſqu'aujourd'hui. Enfin, lorſqu'au neuvieme ſiecle Edouatd I voulut conquérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir l'aſſervir qu'en faiſant maſſacrer tous les bardes : mais en les faiſant périr, il ne put anéantir leurs chanſons, qui perpétuerent dans ces montagnes tout ce que les conquérants redoutent, le courage & l'horreur de la ſervitude.

On a raſſemblé depuis peu en Angleterre pluſieurs de ces monuments qui s'étoient conſervés dans le nord de l'Ecoſſe, & ils ſont connus en France ſous le titre de *poéſies erſes*. On y trouve une imagination plus forte qu'étendue, peu de variété, peu d'art, peu de liaiſons, nulle idée générale, nul de ces ſentiments qui tiennent au progrès de l'eſprit, & qui ſont les réſultats d'une ame exercée & d'une réflexion fine. Mais il y regne d'autres beautés, le fanatiſme de la

valeur, une ame nourrie de toutes les grandes images de la nature, une eſpece de grandeur ſauvage, ſemblable à celle des forêts & des montagnes qu'habitoient ces peuples, & ſur-tout une teinte de mélancolie, tour-à-tour profonde & douce, telle que devoient l'avoir des hommes qui menoient ſouvent une vie ſolitaire & errante, & qui, ayant une ame plus ſuſceptible de ſentiment que d'analyſe, converſoient avec la nature aux bords des lacs, ſur les mers & dans les bois, attachant des idées ſuperſtitieuſes aux tempêtes & au bruit des vents, trouvant tout inculte & ne poliſſant rien, peu attachés à la vie, bravant la mort, occupés des ſiecles qui s'étoient écoulés avant eux, & croyant voir ſans ceſſe les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemploient, ou dans les pierres griſes, qui, au milieu des bruyeres, marquoient les tombeaux, & ſur leſquelles le chaſſeur fatigué ſe repoſoit ſouvent.

On ſent aſſez quel doit être le caractere des ouvrages d'un pareil peuple. Mais ce qui

étonne ; c'eſt que déjà on y trouve l'art d'oppoſer les idées douces aux idées terribles, & de placer preſque par-tout l'image de l'amour à côté de celle de la guerre. Peut-être ce qui nous paroît un art, n'étoit que l'expreſſion naturelle des mœurs de ces peuples. On ſait que les Huns, les Goths, les Germains & les Bretons étoient entiérement aſſervis à leurs femmes. Chez des peuples paſteurs & à demi ſauvages, l'amour devoit ſe mêler à toutes les idées, & même à celles de la guerre, parce que les femmes y étoient des objets de conquêtes. Il ne faut donc pas s'étonner ſi, parmi tous ces éloges guerriers, il n'y en a aucun où l'on ne trouve des femmes à côté des héros, & preſque par-tout le contraſte ou l'union de l'amour & des combats.

Les Germains eurent, comme les Ecoſſois & les Bretons, leurs éloges compoſés par leurs bardes, & ils les conſervoient de même. Pluſieurs ſubſiſtoient encore du temps de Charlemagne. Ce prince qui, au milieu d'une vie agitée, & occupé ſans ceſſe de

législation & de conquêtes, trouvoit encore du temps pour aimer les arts, fit rassembler tous ces ouvrages, & les fit traduire en vers dans la langue des anciens Romains. Tant qu'il vécut, ces monuments restèrent; mais à sa mort on les vendit, & une collection qui avoit coûté tant de soins, se trouva encore dispersée. Un pareil trait nous donne l'idée d'un siecle, & des barbares au milieu desquels la nature avoit jeté un grand homme *.

Si de la Germanie nous remontons vers le nord & chez les Scandinaves, nous re-

* Il y a pourtant apparence que ces monuments si curieux ne sont point anéantis. Albert Krantz & Jean Aventin, deux historiens qui écrivoient au commencement du seizieme siecle, citent d'anciennes chansons des Bardes, qu'ils prétendent avoir trouvées dans des couvents d'Allemagne. Ainsi, peut-être les éloges d'Arminius & de ces fameux Germains, sont ensevelis aujourd'hui dans quelque abbaye, bâtie dans les mêmes forêts où les Germains combattirent autrefois pour leur liberté. Il est probable que cette découverte se fera un jour.

trouvons le même uſage. Les peuples qui brûlerent Rome, avoient des prétentions à la gloire. Chez eux les Scaldes chantoient les héros. Souvent même ils gravoient ces chants & ces éloges, ou dans les forêts, ou en pleine campagne, & l'on en trouve encore aujourd'hui ſur les rochers du nord. Les Danois qui, ſous le nom de Normands, ravagerent la moitié de l'Europe, & mirent deux fois le ſiege devant Paris, en s'embarquant pour aller exercer leur métier de conquérants ou de pirates, ne manquoient jamais de mettre dans leurs vaiſſeaux, avec leurs proviſions, leurs armes & leurs tonneaux de biere, quelques Scaldes ou poëtes pour chanter leurs ſuccès.

Nous avons encore aujourd'hui quelqu'un de ces chants. On ſe doute bien qu'ils ſont barbares comme les héros qu'ils célebrent: mais à travers le déſordre des idées, il y regne une éloquence fiere & ſauvage; & jamais peut-être le mépris de la mort n'a été mieux peint chez aucun peuple. Tel eſt ſur-tout l'ouvrage d'un de ces Scandinaves,

qui, au neuvieme ſiecle, fut en même temps roi, guerrier, poëte & pirate, & qui, pris en Angleterre les armes à la main, condamné à mourir dans une priſon pleine de ſerpents, chanta lui-même ſon éloge funebre.

Après avoir raconté tous ſes exploits, il s'écrie: « quelle eſt la deſtinée d'un homme » vaillant, ſi ce n'eſt de mourir dans les » combats? Celui qui n'eſt jamais bleſſé, » eſt-il digne de vivre? Il traîne une vie » ennuyeuſe, & le lâche ne fait jamais uſage » de ſon cœur. Quand les épées ſe heurtent, » le devoir du guerrier eſt de ſe préſenter » contre le guerrier. J'honore l'homme qui » ne recule pas devant un homme. C'eſt la » gloire de celui qui a du courage; & qui » veut inſpirer de l'amour à une femme, » doit être prompt & hardi dans les ba- » tailles.... Non, dans le palais du puiſſant » Odin, l'homme brave ne gémit point ſur » ſa mort. Je ne vais point vers Odin avec la » voix du déſeſpoir. Oh! comme tous mes » enfants courroient à la guerre, s'ils ſavoient

» le malheur de leur pere, qu'une multi-
» tude de ſerpents déchire ! J'ai donné à
» mes enfants une mere qui a mis du cou-
» rage dans leur ſein.... Mes derniers inſtants
» approchent. La lente morſure des ſerpents
» me donne une mort cruelle. En voici un
» qui s'entrelace autour de mon cœur. J'eſ-
» pere que l'épée de mes enfants ſera teinte
» du ſang de mon ennemi. Mes enfants !
» leur front rougira de colere, & ils ne
» demeureront point aſſis dans le repos. J'ai
» cinquante & une fois élevé l'étendard des
» batailles ; j'ai appris dans ma jeuneſſe à
» teindre une épée de ſang. Mon eſpérance
» étoit alors qu'aucun roi, parmi les hom-
» mes, ne ſeroit plus vaillant que moi. N'en-
» tends-je pas les déeſſes de la mort qui
» m'appellent ? Je vous ſuis. Je ſerois un
» lâche, ſi je m'affligeois de mourir. Il eſt
» temps de finir mes chants. Les déeſſes
» m'invitent. Elles s'avancent. Odin, de ſon
» palais, les a envoyées vers moi. Je ſerai
» aſſis ſur un ſiege élevé, & les déeſſes de
» la mort me verſeront le breuvage immor-

» tel. C'en eſt fait. Les heures de ma vie » ſont écoulées. Je vais ſourire en mourant. »

On peut juger par ce morceau, quelle étoit la mythologie, le caractere, & le tour d'imagination de ces peuples, plus connus juſqu'à préſent par leur férocité que par leur génie. Mais ce qui mérite d'être obſervé, c'eſt que la plupart des ſcaldes ou chantres du nord étoient Iſlandois. Ces inſulaires avoient la plus grande réputation. Ils étoient accueillis chez les rois, & conſervoient le ſouvenir de tout ce qui ſe faiſoit de grand dans le nord. Ainſi une iſle qui n'eſt aujourd'hui qu'un amas de rochers briſés ou noircis par les volcans, & à travers leſquels on voit de diſtance en diſtance des cabanes & des troupeaux, quand tout le reſte de l'Europe étoit barbare, a produit une foule de poëtes. Aujourd'hui les Iſlandois ſont encore diſtingués par leur eſprit ; mais ils ne chantent plus. Ils chaſſent l'ours & le renard au lieu de célébrer les héros.

L'Amérique eut les mêmes uſages que notre ancienne Europe. Au Mexique, au

Pérou, au Bréſil, au Canada, & juſque dans des pays où les peuples ignoroient l'uſage du feu *, on a trouvé des eſpeces de poëmes deſtinés à célébrer des eſpeces de grands hommes. Ainſi par-tout, l'intérêt public a dicté les éloges. Chaque nation a loué ce qui étoit utile à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs. On a loué la piraterie chez les Scandinaves, le brigandage chez les Huns, le fanatiſme chez les Arabes, les vertus douces & les talents chez les peuples civiliſés, la chaſſe ou la pêche chez les ſauvages, la navigation chez les habitants des iſles. Mais il y a une qualité qui par-tout, qui toujours a été également louée; c'eſt celle qui a créé toutes les révolutions, qui bouleverſe tout, qui aſſujettit tout, qui ſoutient les loix & qui les combat, qui fonde les empires & qui les détruit, à qui tout eſt ſoumis dans la nature, & devant qui l'univers & les panégyriſtes ſeront éternellement proſternés; la force.

* Iſles Marianes.

CHAPITRE IV.

Des éloges funebres chez les Egyptiens.

Nous avons vu l'origine des éloges chez preſque toutes les nations. Je voudrois maintenant ſuivre leurs différentes formes chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. A la tête de ces pays civiliſés, je vois d'abord l'ancienne Egypte, pays de ſuperſtition & de ſageſſe, fameux par ſes monuments & par ſes loix, & qui a été en même temps le berceau des arts, des ſciences & des myſteres. On ſait que ce pays eſt un de ceux qui a eu le plus d'influence ſur le reſte du monde. Il fut l'école d'Orphée & d'Homere, de Pythagore & de Platon, de Solon & de Lycurgue. Il donna ſes obéliſques à Rome, ſes loix à la Grece, ſes inſtitutions religieuſes à une partie de l'orient, ſes colonies & ſes uſages à pluſieurs pays de l'Aſie & de l'Europe. Il n'eut preſque ſur-tout que des idées vaſtes. Ses ruines même nous étonnent;

étonnent ; & ſes pyramides qui ſubſiſtent depuis quatre mille ans, ſemblent faire toucher le voyageur aux premiers ſiecles du monde.

C'eſt dans ce pays que l'on conçut une des idées les plus grandes & les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les loix par la nature, n'ont de priſe ſur l'homme qu'autant qu'il reſpire. Elles le ſuivent juſqu'au bord du tombeau ; là elles s'arrêtent, & il leur échappe. Les légiſlateurs de l'Egypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque choſe qui lui ſurvive, & de l'intéreſſer encore quand il ne ſeroit plus. Ils virent que l'opinion reſte ſur la terre, quand l'homme en diſparoît, & qu'elle porte à travers les ſiecles, la renommée & le mépris. Ils ſoumirent donc l'opinion à la loi. Alors la loi atteignit l'homme au fond de la tombe ; & l'on redouta quelque choſe ſur la terre, même au delà de la vie. Tel fut l'effet que produiſirent ces fameux jugements exercés en Egypte ſur les morts, & qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverſer pour arriver au lieu de la ſépulture : ſur les bords de ce lac on arrêtoit le mort. « Qui que tu » ſois, rends compte à la patrie de tes » actions. Qu'as-tu fait du temps & de la » vie ? La loi t'interroge ; la patrie t'écoute ; » la vérité te juge. » Alors il comparoiſſoit ſans titres & ſans pouvoir, réduit à lui ſeul, & eſcorté ſeulement de ſes vertus ou de ſes vices. Là, ſe dévoiloient les crimes ſecrets, & ceux que le crédit ou la puiſſance du mort avoit étouffés pendant ſa vie. Là, celui dont on avoit flétri l'innocence, venoit à ſon tour flétrir le calomniateur, & redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point obſervé les loix, étoit condamné ; la peine étoit l'infamie. Mais le citoyen vertueux étoit récompenſé d'un éloge public. L'honneur de le prononcer étoit réſervé aux parents. On aſſembloit la famille. Les enfants venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur pere. Le peuple s'y rendoit en foule. Le magiſtrat y préſidoit. Alors on

célébroit l'homme juſte, à l'aſpect de ſa cendre. On rappelloit les lieux, les moments & les jours où il avoit fait des actions vertueuſes. On le remercioit de ce qu'il avoit ſervi la patrie & les hommes. On propoſoit ſon exemple à ceux qui avoient encore à vivre & à mourir. L'orateur finiſſoit par invoquer ſur lui le Dieu redoutable des morts, & par le confier pour ainſi dire à la divinité, en la ſuppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obſcur & inconnu où il venoit d'entrer. Enfin en le quittant, & le quittant pour jamais, on lui diſoit pour ſoi & pour tout le peuple, le long & éternel adieu. Tout cela enſemble, ſur-tout chez une nation auſtere & grave, devoit affecter profondément & inſpirer des idées auguſtes de religion & de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fuſſent prodigués & corrompus, ne fiſſent une forte impreſſion ſur les ames. Leur inſtitution reſſembloit beaucoup à celle de nos oraiſons funebres; mais il y a une différence remarquable, c'eſt qu'ils étoient

accordés à la vertu, non à la dignité. Le laboureur & l'artisan y avoient droit comme le souverain. Ce n'étoit donc point alors une cérémonie vaine, où un orateur que personne ne croyoit, venoit parler de vertus qu'il ne croyoit pas davantage, tâchoit de se passionner un instant pour ce qui étoit quelquefois l'objet du mépris public & du sien, & entassant avec harmonie des mensonges mercénaires, flattoit longuement les morts, pour être loué lui-même, ou récompensé par les vivants. Alors on ne louoit pas l'humanité d'un général qui avoit été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avoit vendu les loix : tout étoit simple & vrai. Les princes eux-mêmes étoient soumis au jugement, comme le reste des hommes ; & ils n'étoient loués que lorsqu'ils l'avoient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie & le prince, & que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Egypte qui avoient foulé leurs peuples pour élever

ces pyramides immenſes, furent flétris par la loi, & privés des tombeaux qu'ils s'étoient eux-mêmes conſtruits. Lorſqu'un de ces princes étoit mort, & que le peuple étoit aſſemblé, il paroiſſoit alors différents accuſateurs pour dépoſer contre ſa mémoire. L'un venoit en habits de deuil, & diſoit : il a fait périr ma femme & mes enfants ; j'apporte ici les dernieres plaintes qu'ils prononcerent en mourant ; ô juges, vengez-nous. Un autre : il m'a ravi ma liberté & j'étois innocent ; voilà mes chaînes ; elles dépoſent contre lui ; & je viens les ſecouer ſur ſa tombe. Des malheureux, en lambeaux, diſoient : nous avons été arrachés de nos maiſons pour bâtir ces pyramides & ces palais : ſur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes. Et ſouvent des milliers d'hommes, de femmes & d'enfants, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous enſemble : il a cauſé la mort de nos peres, de nos freres, de nos époux, qui tous ont péri dans une guerre injuſte ; ô juges ! en prononçant ſur

lui, ſongez à leur ſang. Ainſi, aux pieds de ce tribunal de l'Egypte, retentiſſoient les plaintes des malheureux : mais il manquoit quelque choſe à la juſtice ; il eût été à ſouhaiter que l'oppreſſeur entendît ſous ſa tombe, & que ſa froide cendre pût friſſonner. Mais auſſi lorſqu'un prince humain & bienfaiſant, tel qu'il y en eut pluſieurs, avoit ceſſé de vivre, & que les prêtres récitoient ſes actions en préſence du peuple, les larmes & les acclamations ſe mêloient aux éloges ; chacun béniſſoit ſa mémoire, & on l'accompagnoit en pleurant, vers la pyramide où il devoit éternellement repoſer.

Depuis trois mille ans, ces uſages ne ſubſiſtent plus : & il n'y a dans aucun pays du monde, des magiſtrats établis pour juger la mémoire des rois. Mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la poſtérité les écoute, & l'hiſtoire les écrit.

CHAPITRE V.

Des Grecs, & de leurs éloges funebres en l'honneur des guerriers morts dans les combats.

DES Egyptiens, les arts passerent chez les Grecs, & bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnoit un caractere enthousiaste & sensible. La liberté élevoit leurs ames. L'égalité des citoyens leur faisoit mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens. La loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges, & de décider des affaires de l'état, leur défendoit de se mépriser eux-mêmes. Les arts vils abandonnés à des mains d'esclaves, les empêchoient de se flétrir sous les travaux. Les exercices & les jeux les donnoient continuellement en spec-

tacle les uns aux autres. La multitude des petits états établissoit des rivalités d'honneur entre les peuples. Enfin les grands intérêts & les victoires leur donnoient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats, où des millions de Perses avoient été vaincus par quelques hommes libres, y avoit-il un Grec dont l'ame ne fût plus sensible & plus grande ? Ajoutez les institutions particulieres de chaque ville, & celles de la Grece entiere ; ces fêtes, ces jeux funebres, ces assemblées de toutes les nations ; les courses & les combats le long de l'Alphée, ces prix distribués à la force, à l'adresse ; aux talents, au génie même ; des rois venant se mêler parmi les combattants ; les vainqueurs proclamés par des hérauts ; les acclamations des villes sur leur passage, les peres mourants de joie en embrassant leurs fils vainqueurs, & leur patrie à jamais distinguée dans la Grece, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle étoit la sensibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernements

attentifs nourriſſoient encore ce ſentiment, en ne donnant jamais de récompenſe qui pût avilir les ames. On ne rabaiſſoit pas les talents ou les vertus, juſqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendoit à la gloire, & rien à l'intérêt. Des couronnes, des inſcriptions, des vaſes, des ſtatues, voilà ce qui récompenſoit & faiſoit naître les grands hommes. Je me repréſente un pere dans ces anciens temps & chez ce peuple ſingulier, voulant animer ſon fils, & le promenant à travers les rues d'Athenes : vois-tu, lui dit-il, ces deux ſtatues ? adore-les ; ce ſont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument eſt celui d'une femme qui aima mieux mourir que trahir des citoyens qui vouloient rendre la liberté à l'état. Chacun de ces tableaux que tu vois, eſt une récompenſe. Ce général exhortant les troupes, & diſtingué des neuf autres, c'eſt Miltiade : il a ſauvé la Grece ; mais auſſi il a obtenu ce prix de ſa victoire. — Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardoit ce même

tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappoit, & couloit le long de ſes joues. — Mon fils, ce Grec que tu vois, c'eſt Thémiſtocle. Bientôt il ſera grand, puiſqu'il verſe de ſi nobles larmes. — Ils ſortent d'Athenes, & parcourent la Grece. A quelque diſtance ils trouvent Marathon. Ils approchent, & voient au milieu de la plaine un mauſolée. — C'eſt le tombeau de ceux qui ſont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là ſont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu & péri dans cette journée. Mon fils; lis tous ces noms, honore-les, & adore la patrie qui récompenſe ainſi le courage. — Arrivés aux Thermopyles, ils ſe proſternent ſur le lieu où trois cents hommes ſe ſont dévoués contre trois cent mille. Le pere fait lire à ſon fils cette inſcription ſur le rocher : *Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts pour obéir à ſes ſaintes loix ;* & ils redeſcendent à travers les rochers, en ſilence. Ils continuent leur courſe. Ils apperçoivent une ville. La plaine des environs eſt couverte de monuments.

D'abord ſe préſente à eux un trophée; plus loin un mauſolée en bronze, & près de là, un autel au Dieu de la liberté. — Cette ville eſt Platée. C'eſt là, mon fils, c'eſt là que les Grecs viennent de remporter une victoire ſur les Perſes. Vois les honneurs qui ſont rendus à ceux dont le ſang à coulé. Approche, & lis ſur l'airain ces vers gravés en leur honneur. — C'eſt ainſi qu'ils parcourent la Grece. Ils terminent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils viſitent le bois ſacré, où ils contemplent plus de ſix cents ſtatues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avoient remporté les prix. De là ils ſe rendent aux jeux, & y trouvent la Grece aſſemblée. Suppoſons que dans ce moment même Thémiſtocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux. On ſait que lorſqu'il s'y montra après ſa victoire, tout retentit d'acclamations & de battements de mains; les jeux furent interrompus, & l'on oublia pendant une journée entiere les combattants, pour voir & regarder un grand homme. Je m'imagine que dans ce

moment, le pere devoit approcher de ſon fils, & lui dire : tu vois dans quel pays tu es né, & comme on y honore tout ce qui eſt grand ; & toi auſſi, mérite un jour que ton pays t'honore.

Ainſi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on trouvoit par-tout des monuments de la gloire ; les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnoit des leçons aux citoyens. Par-tout le peuple reconnoiſſoit les images de ſes grands hommes ; & ſous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts ſacrées, parmi les cérémonies & les fêtes religieuſes les plus brillantes, environnées d'une foule d'artiſtes, d'orateurs & de poëtes qui tous peignoient, modeloient, célébroient ou chantoient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poéſie & de la muſique, qui étoient animées du même eſprit, les Grecs victorieux & libres, ne voyoient, ne ſentoient, ne reſpiroient par-tout que l'ivreſſe de la gloire & de l'immortalité.

Il n'eſt pas étonnant que chez un pareil peuple, l'uſage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funebres ; mais ils les appliquerent d'une maniere différente. En Egypte, où la politique étoit liée à la religion, on ſe propoſoit ſur-tout de faire régner la morale dans toutes les claſſes de citoyens : dans la Grece, compoſée de républiques libres & guerrieres, on s'attachoit à élever les ames & à y nourrir le mépris des dangers & de la mort. Ainſi les éloges funebres n'étoient accordés au nom de l'état, qu'à ceux qui étoient morts pour l'état.

D'abord on frappoit les yeux par un appareil impoſant & auguſte ; car chez tous les peuples, la premiere éloquence eſt celle qui parle aux ſens. On dreſſoit une tente, où étoient portés les oſſements des guerriers. Là, ils demeuroient trois jours expoſés à la vénération publique. Le peuple y accouroit en foule ; il jetoit ſur ces oſſements des couronnes de fleurs, de l'encens & des parfums. Le troiſieme jour, on mettoit les

restes de ces braves citoyens sur des chars ornés de branches de cyprès. La pompe s'avançoit au son des instruments, jusqu'au lieu de la sépulture. Cette enceinte étoit regardée comme un temple consacré à la valeur.

Les derniers devoirs rendus, l'orateur montoit sur la tribune, & prononçoit l'éloge funebre. Nous avons encore trois de ces discours. L'un est de ce Périclès qui fut tout à la fois capitaine & orateur, éleve d'Anaxagore, amant d'Aspasie, redoutable à la Grece, & corrupteur d'Athenes. On sait qu'il enivra le premier les Athéniens de spectacles & de fêtes, & leur donna des vices pour les gouverner ; mais ce fut son éloquence qui le rendit quarante ans monarque d'une république. Je le renverse en luttant, disoit un de ses rivaux ; mais lors même qu'il est à terre, il prouve aux Athéniens qu'il n'est pas tombé ; & les Athéniens le croient. Ce fut après la guerre de Samos, où il avoit lui-même commandé, & remporté plusieurs victoires, qu'il prononça cet éloge funebre.

Je vais tâcher d'en donner une idée ; mais il faut ſe ſouvenir que ce n'eſt ici qu'un extrait, c'eſt-à-dire une copie foible & par lambeaux, dans une langue qui n'a ni la richeſſe & l'harmonie de la langue Grecque, ni la mélodie des accents, ni l'heureuſe compoſition des mots, ni cette foule de liaiſons qui enchaînent les idées, ni cette liberté des inverſions qui met tant de variété dans la marche, & qui permet à la langue de ſuivre avec ſoupleſſe, & de deſſiner, pour ainſi dire, tous les mouvements de l'ame & des paſſions. Je ferai comme ces peintres qui ne pouvant tranſporter avec eux un antique pour le faire admirer, en crayonnent rapidement les contours & les principaux traits : preſque tout le mérite de la figure échappe ; mais on connoît du moins les mouvements & l'attitude.

Périclès commence par faire un magnifique éloge d'Athenes. Il vante la liberté dont on y jouit, & la gloire immortelle qu'elle s'eſt acquiſe en ſauvant pluſieurs fois la Grece. " Citoyens, c'eſt pour cette patrie que ſont

» morts les guerriers que vous venez d'en-
» ſevelir. Quand vous contemplerez ſa
» grandeur, ſongez que c'eſt à leur ſang
» que vous la devez. En donnant leur vie
» pour l'état, ils ont mérité la plus honora-
» ble des ſépultures. Je ne parle pas de celle
» où repoſent leurs oſſements : la gloire des
» grands hommes n'eſt pas renfermée ſous
» le marbre qui les couvre. La terre entiere
» eſt leur mauſolée. Leur nom vit dans toutes
» les ames. C'eſt là que leur mémoire habite
» éternellement ; au lieu que les tombeaux
» élevés de la main des hommes ſont détruits
» par le temps. Imitez donc ces braves ci-
» toyens. Penſez, à leur exemple, que le
» bonheur eſt la liberté, & que la liberté eſt
» dans la grandeur de l'ame. » Il s'adreſſe
enſuite aux peres de ces guerriers. « Je ne
» cherche point à vous conſoler, dit-il. Vos
» enfants ne ſont-ils pas morts avec courage ?
» Ne préférez-vous point, comme eux, un
» trépas honorable à une vie qui ſeroit ou
» obſcure, ou honteuſe ? » Il exhorte les
peres qui ſont encore dans la force de l'âge,

à donner de nouveaux défenſeurs à l'état. Il anime & conſole ceux qui, affoiblis par la vieilleſſe, n'ont plus l'eſpérance de ſe voir revivre dans leur poſtérité. « Non, votre » maiſon n'eſt pas ſolitaire. Vos enfants ne » ſont plus, mais leur gloire y habite avec » vous. Elle répandra ſon éclat ſur vos der- » niers jours. » Enſuite adreſſant la parole aux freres & aux enfants des morts. « Une » grande carriere vous eſt ouverte, dit-il : » vous avez l'exemple de vos peres & de vos » freres : mais ne vous flattez pas d'atteindre » à leur renommée ; car tant que l'homme » eſt vivant, il a des rivaux ; & la haine qui » le pourſuit, cherche ſans ceſſe à lui arra- » cher ſa gloire : mais on rend juſtice à celui » qui n'eſt plus. La mort ſeule fait diſpa- » roître l'envie, & donne leur place à ceux » qui ont été grands. »

Ce diſcours de Périclès, qu'il faut voir tout entier dans Thucidide, fit tant d'effet, que les meres & les femmes des guerriers coururent l'embraſſer avec tranſport, quand il deſcendit de la tribune, & le reconduiſi-

rent en triomphe, en chargeant sa tête de fleurs. Tel étoit le pouvoir de l'éloquence sur ces ames sensibles, & la vigueur de caractere qui, chez les femmes même, faisoit préférer la gloire à la vie.

Le second discours de ce genre, que nous ayons, est de Démosthene. Son nom rappelle encore aujourd'hui de grandes idées, les idées de patrie, de courage & d'éloquence. On sait que seul & sans secours, il fit trembler Philippe, qu'il combattit successivement trois oppresseurs, que dans l'exil même il fut plus grand que ses concitoyens n'étoient ingrats; qu'il pensa, parla, vécut toujours pour la liberté de son pays, & travailla quarante années à ranimer la fierté d'un peuple devenu, par sa mollesse, le complice de ses tyrans. Peut-être eut-il le tort de Caton, peut-être fut-il trop grand pour sa patrie & pour son siecle. Son caractere ardent voulut donner à ses concitoyens un mouvement qu'ils n'étoient pas en état de suivre: leurs ames qui avoient perdu l'habitude des grandes choses, n'avoient plus que de l'imagi-

nation pour les ſentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de la vertu ; & les précipitant dans une guerre au deſſus de leurs forces, il détruiſit le dernier rempart d'Athenes, le reſpect qu'inſpiroit un grand nom. Il les perdit en apprenant à leur tyran & à eux-mêmes le ſecret de leur foibleſſe.

L'époque de ce malheur fut la bataille de Chéronée. On n'ignore point qu'elle fut livrée par les conſeils de Démoſthene, & qu'elle fut perdue. Dans une ville diviſée en factions, & dont la moitié, corrompue par l'or de Philippe, ſe précipitoit au devant de ſes fers, on ne manqua point une ſi belle occaſion de déclamer contre un grand homme. Démoſthene fut accuſé par l'envie, mais abſous par le peuple. Les Athéniens oublierent ce qu'il y avoit de malheureux dans l'événement, pour ne voir que ce qu'il y avoit de grand dans le conſeil. On lui accorda même l'honneur de louer les guerriers morts dans cette bataille. Il faut avouer que ce diſcours n'eſt pas digne de la réputation de l'orateur. Ce n'eſt point là que ſe

trouve ce beau mouvement si connu, & qui a rapport à la même bataille : « non, ci-» toyens, non, en combattant Philippe, » vous n'avez point fait de faute. J'en jure » par les mânes de ces grands hommes qui » ont combattu pour la même cause aux » plaines de Marathon. » Son éloge funebre n'a presque ni élévation, ni chaleur. On lui fit même un crime de l'avoir prononcé. Malheureusement il s'étoit trouvé à cette bataille, & il avoit été entraîné dans la fuite par le reste des citoyens. Eschine, avec toute l'éloquence d'un ennemi & d'un rival, s'écrie, dans le fameux discours qu'il prononça contre lui : « comment avec ces mêmes » pieds, qui ont si lâchement quitté leur » poste dans le combat, as-tu osé monter » sur la tribune pour y louer ces mêmes » guerriers que tu as conduits à la mort ? » Et ailleurs il représente aux Athéniens que s'ils accordent à Démosthene une couronne d'or, au moment où le héraut proclamera sur le théatre cet honneur qui lui est rendu, les peres, les femmes & les enfants de tous

ceux qui ſont morts par ſa faute à Chéronée, pouſſeront des cris d'indignation, & verſeront des larmes, de ce que tant de braves guerriers ſont morts ſans vengeance, & que Démoſthene, qui eſt leur aſſaſſin, reçoit cependant un honneur public en préſence de toute la Grece aſſemblée. Ce mouvement ſeul, il faut en convenir, vaut mieux que tout le diſcours que prononça Démoſthene, après la bataille, en l'honneur des morts.

On ne peut faire un pas dans la Grece, ſans trouver de grands noms. Le troiſieme diſcours que nous avons à citer, eſt de Platon. Il eſt renfermé dans un de ſes dialogues intitulé le *Ménexene*. Socrate apprend qu'on va choiſir un orateur pour faire l'éloge funebre des guerriers morts cette année. Il demande ſur qui pourra tomber le choix. On lui nomme deux orateurs. Alors il raconte qu'il étoit la veille chez Aſpaſie, & que la converſation étant tombée ſur le même ſujet, cette femme, qui avoit donné des leçons d'éloquence à Périclès, & qui alors en donnoit à Socrate, ſe mit tout-à-

coup à prononcer un éloge funebre des guerriers, moitié fait ſur le champ, moitié préparé. Ménexene eſt curieux de l'entendre, & Socrate qui l'a retenu, a la complaiſance de le répéter. Le diſcours eſt cenſé d'Aſpaſie, mais on apperçoit Platon caché derriere la courtiſane.

La fin eſt d'une grande beauté. L'orateur, après avoir loué les morts, s'adreſſe aux vivants, comme c'étoit l'uſage, & ſur-tout aux enfants de ceux qu'il vient de célébrer. Il les tranſporte au moment où leurs peres mouroient ſur le champ de bataille. Il ſuppoſe que lui-même étoit alors préſent, & qu'il a reçu le teſtament de mort de ces guerriers, & leurs derniers paroles pour ceux qui leur ſont chers. Il faut lire tout ce morceau dans l'original même; je doute que l'on trouve rien chez les Grecs d'une éloquence plus noble. C'eſt là ſur-tout que regne cet amour de la patrie & cet enthouſiaſme républicain qui caractériſe preſque tous les ouvrages de leurs orateurs. Les guerriers de la Grece, après avoir lu ou entendu

de pareils discours, devoient être plus enflammés que dans les pays où le soldat mercenaire, mépriſé & payé, combat ſans vertu, meurt ſans gloire, eſſuie le dédain pendant ſa vie, & l'oubli après ſa mort. Au reſte, il paroît que ce dernier diſcours ne fut pas prononcé. Platon, qui ne ſe mêla jamais des affaires publiques, ne parut point dans Athenes au rang des orateurs; mais dans cet éloge funebre, compoſé en l'honneur des guerriers, il voulut diſputer le mérite de l'éloquence à Périclès, comme dans ſes autres ouvrages il lutte avec Pythagore pour la philoſophie, avec Lycurgue & Solon pour la politique, avec Homere pour l'imagination; ſouvent ſublime, & preſque toujours poëte, orateur, philoſophe & légiſlateur.

CHAPITRE VI.

Des éloges des athletes, & de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs.

Nous venons de voir les guerriers mourants pour la patrie, loués par la patrie. C'étoit une inſtitution politique, & une dette de l'état. Quoique le ſang des hommes n'ait pas toujours été fort reſpecté, nous concevons pourtant qu'il y ait eu des pays où on l'a honoré de quelques larmes. On conçoit un peu moins les éloges prodigués aux athletes. Nous ſavons cependant que les vainqueurs des jeux étoient célébrés par des chants publics. Les poëtes immortaliſoient la patrie & les noms de ces hommes robuſtes; & les concitoyens d'Homere & de Platon, d'Euripide & de Socrate, chantoient dans les aſſemblées & ſous les portiques d'Athenes, des vers deſtinés à célébrer la ſoupleſſe ou la force des muſcles d'un lutteur. Quelqu'éloignés que ces éloges ſoient de nos

mœurs,

mœurs, il eſt pourtant aiſé d'en rendre raiſon. L'univers a changé. Arts, ſciences, travaux, inſtruments, guerres, tout eſt perfectionné, ou du moins tout a pris une forme différente. La vigueur du corps n'eſt plus rien. L'intelligence a trouvé l'art de ſe paſſer de la force. Avec la foule des inſtruments qu'il a créés, l'homme ſépare & façonne ſans peine les bois, les métaux & les pierres. Avec les cabeſtans, les leviers & les roues, il ſoulève & tranſporte des fardeaux immenſes. Avec le ſecours de l'eau, il communique un mouvement perpétuel & rapide à de vaſtes machines. Avec le ſecours de l'air, il fait moudre ſes grains & mouvoir ſes vaiſſeaux. Avec le ſecours du feu, il fait monter l'eau dans ſes pompes, ſépare les rochers, creuſe les mines. Ainſi on eſt parvenu à vaincre & à s'aſſujettir la nature par les forces de la nature même. En affoibliſſant les réſiſtances, en augmentant les vîteſſes, par-tout on produit de grands effets par de petits moyens. L'invention de la poudre, c'eſt-à-dire, l'application de l'air & du feu aux combats, a

rendu de même la force inutile pour attaquer ou pour défendre. Les armées aujourd'hui ſont de grandes machines, dont toutes les parties ſe meuvent enſemble, & renverſées tout à la fois, ou percées, mutilées, & diviſées par le feu. Les hommes s'envoient mutuellement la mort ſans ſe joindre. On peut la prévoir, on ne peut l'éviter. Une force unique & terrible, diſtribuant au haſard les dangers, égale le fort au foible, & le courageux au lâche. L'art même plus perfectionné, décide preſque toujours la victoire par les poſtes. Le génie d'un homme rend inutiles les bras de cent mille hommes.

On ſent que preſque rien de tout cela n'étoit chez les anciens. L'homme n'avoit pas encore eu le temps de raſſembler autour de lui tant de machines. Il n'avoit que lui-même à oppoſer à la nature, aux travaux, aux dangers. Dans les batailles, c'étoit preſque toujours une lutte d'homme à homme. Tout guerrier étoit chargé de ſa propre défenſe. Aujourd'hui, chaque force ſe mêle & ſe confond dans la maſſe générale des forces:

alors chaque force étoit isolée, & ne protégeoit qu'elle-même. On devoit donc attacher un grand prix à la vigueur. De là tous ces jeux, & l'importance qu'on y mettoit. Que parlons-nous de jeux? C'étoit là que les Grecs apprenoient à vaincre les Perses. Là, ils apprenoient à mesurer le danger, à le prévoir, à user tour-à-tour de force ou d'adresse, à terrasser, à se relever, à lancer des poids énormes, à franchir des barrieres, à parcourir rapidement de vastes espaces, à supporter les impressions de l'air, l'ardeur du soleil, les longs travaux, à voir couler leur sueur avec leur sang, enfin à préférer la fatigue à la mollesse, & l'honneur à la vie. Leurs gymnases étoient pour eux les apprentissages de Marathon & de Platée. A Rome, sans avoir les mêmes institutions, on fortifioit de même les corps par l'exercice. La course, la lutte, le disque, la danse militaire, le Tibre traversé à la nage, étoient l'amusement de tous les Romains. C'étoit sur le champ de Mars que se formoient les conquérants de l'Afrique & de l'Asie. Au temps

de la chevalerie en Europe, la jeune nobleſſe étoit obligée de ſubir des épreuves qui donnoient aux corps une vigueur inconnue aujourd'hui. En Amérique, on exerçoit les jeunes gens, comme à Sparte, à vaincre la douleur; & pour être admis à l'honneur de combattre & de porter les armes, il falloit donner les plus grandes preuves d'intrépidité & de force. Ainſi, avant l'invention de la poudre, c'eſt-à-dire, avant qu'on eût découvert l'art d'unir la molleſſe au courage, & que la foibleſſe fût parvenue à détruire ſans effort & à triompher ſans mouvement, la force du corps a été & a dû être en effet dans la plus grande eſtime ſur toute la terre. Il faut donc pardonner aux Grecs les éloges de leurs athletes. La Grece, en louant la vigueur des muſcles, louoit l'inſtrument de ſes victoires, & les garants de ſa liberté.

On n'ignore pas que toutes les odes de Pindares ſont des éloges de ce genre, & je m'y arrêterai peu. Leur impétuoſité, leurs écarts, leur déſordre, & ſur-tout les longs détours par leſquels il paſſe pour trouver ou

fuir ſon ſujet, tout cela eſt connu. Il ſemble que Pindare a peur de rencontrer ſes héros, & qu'il les chante, à condition de n'en point parler. Cependant il a paſſé ſa vie à célébrer des athletes, mais toujours plein d'enthouſiaſme pour la victoire, & froid pour le vainqueur; à peu près comme ces hommes qui, ayant le beſoin ou l'intérêt de louer, admirent comme ils peuvent, mépriſent la perſonne & flattent le rang.

Outre ces éloges chantés, ou prononcés une fois, les Grecs avoient des eſpeces d'éloges périodiques ou anniverſaires, en l'honneur des citoyens qui avoient fait quelque action extraordinaire, ou rendu de grands ſervices à l'état. Ainſi à Sparte, on prononçoit tous les ans l'éloge de Léonidas ſur ſon tombeau. Nous n'avons aucun de ces diſcours, mais nous ne pouvons douter qu'il n'y en eut quelquefois de très-éloquents. On raconte qu'un philoſophe Grec, arrivant par haſard à Smirne le jour qu'on y célébroit la fête d'Homere, fut prié de prononcer ſon éloge. Il n'étoit pas préparé; mais traverſant

en silence la foule du peuple, il se rendit au lieu où étoit la statue d'Homere. Là, posant les deux mains sur la base, il rêva quelque temps profondément, puis comme inspiré par la statue du poëte, il parla tout-à-coup avec la plus grande éloquence. Sans doute à Sparte, la vue du tombeau de Léonidas, & cette fête consacrée à un héros, devoit exciter le même enthousiasme chez l'orateur.

A Athenes, les chants de Callistrate célébroient tous les jours les deux héros qui avoient délivré la ville de la tyrannie des Pisistratides. Ces chants étoient dans la bouche de tous les citoyens; & à la fin des repas, dans ces moments où l'on couvroit la table de fleurs, où les jeunes esclaves distribuoient des couronnes sur toutes les têtes, & où les vins délicieux de l'Archipel animoient déjà les convives, chacun prenant dans sa main des branches de myrthe, faisoit une libation aux muses, & chantoit l'hymne d'Armodius & d'Aristogiton.

Périclès ayant institué un prix de musique, voulut que, chaque année, le sujet du chant

fût auſſi les louanges de ces deux citoyens ; & dans la ſuite on y ajouta le nom de Thraſibule, qui chaſſa les trente tyrans. Remarquons que pour rendre hommage à ſes libérateurs, le peuple d'Athenes avoit choiſi les fêtes de Minerve. Ce peuple généreux penſoit que c'eſt honorer les dieux, que de louer ceux qui rendent la liberté aux hommes. C'eſt là encore que l'on voit le génie de ce peuple, qui mêloit à ſes plaiſirs même des leçons de grandeur. Là, tous les arts étoient aſſervis à la politique ; & la muſique même, qui ailleurs n'eſt deſtinée qu'à réveiller des idées douces & voluptueuſes, ou à irriter une ſenſibilité vaine, célébroit dans Athenes les grandes actions & les héros.

CHAPITRE VII.

D'Isocrate & de ses éloges.

TANDIS que les orateurs dans la tribune, les poëtes dans leurs vers, les musiciens dans leur chant, célébroient publiquement les guerriers, les athletes & les grands hommes, d'autres écrivains composoient, dans la retraite, des éloges qui étoient écrits & rarement prononcés. Il paroît que le premier qui travailla dans ce genre fut Isocrate. Cet orateur, comme on sait, eut la plus grande réputation dans son siecle. Il étoit digne d'avoir des talents, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnoient dans sa patrie, faisoient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paroître pour le défendre, & donna l'exemple du courage, quand tout donnoit l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avoit été le disciple, il osa paroître en deuil dans Athenes, aux yeux de ce même

peuple assassin de son maître ; & des hommes qui parloient de vertus & de loix en les outrageant, ne manquerent pas de le nommer séditieux, lorsqu'il n'étoit que sensible. Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école, & y acquit des richesses immenses. Le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours où il prouvoit très-bien qu'il faut obéir au prince. Mais bientôt après, il en composa un autre, où il prouvoit au prince qu'il devoit faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes ; & comme par-tout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avoit eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe le plus adroit des conquérants, & le plus politique des princes : aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant, car il ne put survivre à la bataille de Chéronée. Voilà pour sa personne : à l'égard de son éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorerent leur patrie & la Grece. Les calomnies de se

rivaux nous atteſtent ſa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui eſt obſcur. Nous ſavons qu'on venoit l'entendre de tous les pays, & il compta parmi ſes auditeurs, des généraux & des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la ſuperſtition & de l'enthouſiaſme d'un culte, il joignit le ſuffrage de quelques-uns de ces hommes qu'on pourroit, au beſoin, oppoſer à un peuple entier. On prétend que Démoſthene l'admiroit. Il fut loué par Socrate. Platon en a fait un magnifique éloge. Cicéron l'appelle le pere de l'éloquence. Quintilien le met au rang des grands écrivains. Denis d'Halicarnaſſe le vante comme orateur, philoſophe & homme d'état. Enfin, après ſa mort on lui érigea deux ſtatues, & ſur ſon mauſolée on éleva une colonne de quarante pieds; au haut de laquelle étoit placée une ſirene, image & ſymbole de ſon éloquence. Il eſt difficile que dans les plus beaux temps de la Grece, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre. D'un autre côté, Ariſtote

n'en parloit qu'avec mépris. *Il eſt honteux de ſe taire*, diſoit-il, *lorſqu'Iſocrate parle.* Faut-il penſer qu'un grand homme connut l'envie ? Et l'ame qui forma Alexandre, eut-elle un ſentiment bas ? Ou bien un philoſophe qui étoit tout à la fois phyſicien, géometre, naturaliſte, politique, dialecticien, qui avoit porté l'analyſe dans toutes les opérations de l'eſprit, aſſigné l'origine & la marche de nos idées, cherché dans les paſſions humaines toutes les regles de l'éloquence & du goût, & en qui le concours & l'union de toutes ces connoiſſances devoit former un eſprit vaſte, & une imagination qui agrandiſſoit tous les arts en réfléchiſſant leur lumiere les uns ſur les autres, ne devoit-il pas en effet avoir moins d'eſtime pour un orateur qui avoit plus d'harmonie que d'idées, & pour un maître d'éloquence qui ſavoit mieux les regles de l'art, que l'origine & le fondement des arts même & des regles ? Mais Ariſtote n'a pas été le ſeul à penſer ainſi. Au ſiecle de Céſar & d'Auguſte, pluſieurs Romains célebres ne goûtoient point du tout les ouvra-

ges d'Isocrate, & sûrement Brutus étoit de ce nombre. Au siecle de Trajan, Plutarque le peignoit comme un orateur foible & un citoyen inutile, qui passoit sa vie à arranger des mots & à compasser froidement des périodes. Au siecle de Louis XIV, Fénélon le traitoit encore plus mal. Isocrate, selon lui, n'est qu'un déclamateur oisif qui se tourmente pour des sons, avide de petites graces & de faux ornements, plein de mollesse dans son style, sans philosophie & sans force dans ses idées. Ainsi presque toutes les réputations sont des procès indécis, qu'on perd d'un côté & qu'on gagne de l'autre. L'un méprise, l'autre admire. Je me rappelle ce François pendu en effigie à Paris, & dans le même temps, ministre de France en Allemagne.

Pour lever ces contradictions, il faut avoir recours aux ouvrages même. Je ne parlerai ici que des éloges de cet orateur. Ils sont au nombre de six.

Et d'abord, qui croiroit que l'homme qui prit le deuil à la mort de Socrate, ait com-

posé un éloge d'Hélene ? Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'eſt & ne peut être qu'un miſérable abus de l'eſprit. On y fait ſérieuſement la comparaiſon d'Hélene avec Hercule, à peu près comme Fontenelle dans ſes dialogues compare Alexandre & Phriné. Cette maniere de chercher de petits rapports qui étonnent l'eſprit ſans l'éclairer, n'a dû être approuvée dans aucun ſiecle. Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois vers d'Homere, où deux vieillards qui s'affligeoient enſemble des maux de la guerre, en voyant paſſer Hélene auprès d'eux, ceſſent tout-à-coup de s'étonner que l'Europe & l'Aſie combattent depuis dix ans. Les trois vers ſont d'un grand homme ; les vingt pages ſont d'un rhéteur.

On trouve enſuite l'éloge de Buſiris, roi d'Egypte. C'eſt à peu près comme l'éloge de Domitien ou de Néron. Comment un écrivain eſt-il aſſez malheureux pour ſe dire à lui-même de ſang-froid, eſſayons de faire l'éloge d'un tyran. Ce n'eſt pas qu'Iſocrate ne blâme ce ſujet ; mais il le traite, dit-il,

pour faire voir à un rhéteur qui l'avoit manqué, comment il auroit dû le traiter lui-même. Il faut en vérité estimer bien peu l'art d'écrire & de parler aux hommes, pour donner de pareilles leçons.

Le troisieme éloge est, pour l'exécution & le sujet, d'un mérite fort supérieur à celui là. C'est l'éloge funebre d'un roi, adressé à son fils. Ce roi, grand homme assez obscur, se nommoit Evagoras, & étoit souverain de l'isle de Chypre. Ligué avec les Athéniens & les Perses, il contribua à abattre les Lacédémoniens, oppresseurs de la Grece, & tyrans d'Athenes. Il servit assez bien le roi de Perse pour mériter d'en être craint; & ayant essuyé l'ingratitude & l'orgueil ordinaires aux grandes puissances contre les petites, il osa combattre le roi qu'il avoit servi, & avec ses seules forces, soutint pendant dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le talent de gouverner; qu'avant lui les habitants de l'isle de Chypre, entiérement séparés des Grecs, étoient tout à la fois efféminés & sauvages, ignorant également la

guerre & les arts, & joignant la barbarie à la molleſſe ; que ce roi leur donna & le courage qui éleve l'ame, & les arts qui l'adouciſſent ; qu'il créa parmi eux un commerce & une marine, & de ces barbares voluptueux, fit tout à la fois des guerriers & des hommes inſtruits. C'eſt à la tête de ce diſcours, qu'Iſocrate ſe plaint que de ſon temps on aimoit à louer des héros, qui peut-être n'avoient jamais exiſté, tandis qu'on refuſoit quelques éloges à d'excellents citoyens avec qui on avoit vécu. « Accoutumons, dit-il, » les hommes & l'envie à entendre louer » ceux qui l'ont mérité, & pardonnons aux » grands hommes d'avoir été nos contem- » porains. »

Le quatrieme éloge, & en même temps le plus fameux diſcours d'Iſocrate, eſt celui qui eſt intitulé le *Panégyrique*. On a prétendu qu'Iſocrate avoit été dix ans, & ſelon d'autres, quinze à le compoſer. Malheur à un ouvrage d'éloquence qui auroit coûté quinze ans ! Plus il ſeroit travaillé, moins il ſeroit lu. Quoi qu'il en ſoit, jamais peut-

être orateur, dans aucun pays, ne traita un si beau sujet. Athenes & Lacédémone se disputoient l'empire de la Grece. Elles se déchiroient pour commander, & la Perse profitoit de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver, en faisant l'éloge d'Athenes, que c'est à elle qu'appartient naturellement l'empire, & il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble, pour porter la guerre chez leurs communs ennemis. On a dit que c'étoit la lecture de ce discours, qui avoit décidé Alexandre à conquérir l'Asie. Je n'en crois rien. Celui qui pleuroit enfant, en apprenant les conquêtes de son pere, n'avoit pas besoin d'une harangue pour renverser le trône de Darius. Il y a d'ailleurs certaines lectures analogues à des ames de héros; & pour un homme tel qu'Alexandre, il n'y avoit d'écrivain qu'Homere.

Isocrate, dans une vieillesse avancée, composa un autre éloge, c'étoit le sien. Il avoit quatre-vingt-deux ans; & depuis cinquante ans peut-être, l'envie le poursuivoit dans

Athenes. Des ſophiſtes qui avoient l'orgueil d'être ſes rivaux, ſans en avoir le droit, & qui s'indignoient d'une réputation qu'ils n'avoient pas, lui faiſoient un crime de ſes ſuccès. Calomniateurs, parce qu'ils n'avoient pu réuſſir à être éloquents, ils l'accuſoient en particulier, en public, dans les converſations, dans les tribunaux. Iſocrate prit enfin le parti de répondre. Ce diſcours d'un vieillard, qui pour réfuter l'envie, fait la revue de ſes penſées depuis quatre-vingts ans, & avant de deſcendre au tombeau, rend compte à la patrie & aux loix, de l'uſage qu'il a fait de ſon éloquence, n'étoit pas moins ſuſceptible de pathétique que de force. Mais l'ouvrage, avec des beautés, eſt bien loin d'avoir ce caractere. Le ſujet eſt grand, l'exécution eſt foible.

Enfin, à quatre-vingt-quatorze ans, il eut le courage de commencer un ſixieme & dernier éloge, & il le finit à quatre-vingt-dix-ſept. C'eſt le *Panathénée*. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ſes concitoyens, car c'eſt un ſecond éloge

d'Athenes. Sans ceſſe il y compare Lacédémone & ſa patrie. Il n'eſt pas néceſſaire de dire à qui il donne la préférence. L'ame de l'orateur n'étoit pas ſuſceptible d'enthouſiaſme pour Sparte. Les arts & les plaiſirs d'Athenes, un peuple facile, un caractere brillant, les graces jointes à la valeur, la volupté mêlée quelquefois à l'héroiſme, de grands hommes populaires, des loix qui dirigeoient plus la nature qu'elles ne la forçoient, enfin des vertus douces, & des vices même tempérés par l'agrément, devoient plaire bien davantage à un genre d'eſprit qui ordonnoit tout, & préféroit la grace à la force. Au reſte cet éloge, comme on s'en doute bien, porte le caractere de l'âge où il fut compoſé. C'eſt l'abandon de l'ame dans un ſonge tranquille. On voit ſe ſuccéder lentement & doucement les mouvements de l'orateur. On voit les impreſſions arriver juſqu'à lui par des ſecouſſes inſenſibles; & ſes idées reſſemblent à ces lumieres affoiblies & pâles qui ſe réfléchiſſent de loin, & conſervent de la clarté ſans chaleur.

Tels ſont, à peu près, les éloges que nous avons d'Iſocrate. Malgré le fanatiſme des réputations, il faut convenir de bonne foi, que l'effet qu'on éprouve en les liſant, eſt bien au deſſous de l'ancienne célébrité de l'orateur.

Tâchons d'en trouver les raiſons. D'abord, un des principaux mérites d'Iſocrate, étoit l'harmonie. On ſait combien les Grecs y étoient ſenſibles. Nés avec une prodigieuſe délicateſſe d'organes, leur ame s'ouvroit par tous les ſens à des impreſſions vives & rapides. La mélodie des ſons excitoit chez eux le même enthouſiaſme que la vue de la beauté. La muſique faiſoit partie de leurs inſtitutions politiques & morales. Le courage même & la vertu s'inſpiroient par les ſons. Qu'on juge, chez un peuple ainſi organiſé, combien devoit être eſtimé un orateur qui, le premier, créa l'harmonie de la proſe. Pour nous, ce mérite eſt preſque étranger. Nous ſommes des Scythes qui voyageons, un bandeau ſur les yeux, à travers les ruines de la Grèce.

Un autre grand mérite de cet orateur ; c'étoient des fineſſes & des graces de ſtyle. Or, ces fineſſes & ces graces tiennent ou à des idées, ou à des liaiſons d'idées qui nous échappent. Elles ſuppoſent l'art de choiſir préciſément le mot qui correſpond à une ſenſation ou délicate, ou fine ; d'exprimer une nuance de ſentiment bien diſtincte de la nuance qui la précede ou qui la ſuit ; d'indiquer par un mot, un rapport ou convenu, ou réel entre pluſieurs objets ; de réveiller à la fois pluſieurs idées qui ſe touchent. Il en eſt d'un peuple qui entend parfaitement une langue, & de l'orateur qui lui parle, comme de deux amis qui ont paſſé leur vie enſemble, & qui converſent. Les lieux, les temps, les ſouvenirs attachent pour eux, à chaque mot, une foule d'idées dont une ſeule eſt exprimée, & dont les autres ſe développent rapidement dans l'ame ſenſible. Admettez un tiers à cette converſation, il ne concevra point ce que ces mots ont de touchant, ni pourquoi ils excitent une émotion ſi tendre, & font peut-être verſer les

plus douces larmes. Telle eſt l'image du différent effet que produiſent les beautés acceſſoires & les fineſſes d'expreſſion dans une langue vivante, ou dans une langue morte. Plus un écrivain a de ce genre de beautés, plus il doit perdre.

Enfin, le philoſophe attache par l'étendue & la profondeur des idées; l'orateur ne peut attacher que par les paſſions fortes. L'effet des mouvements doux & tranquilles ſe perd, & n'arrive à la poſtérité, que comme le reſſouvenir d'un ſonge à demi effacé. Les paſſions ſeules raniment tout; les paſſions traverſent les ſiecles, & ſe communiquent, après des milliers d'années, ſans s'affoiblir. L'homme a beſoin d'orages; il veut être agité. C'eſt pour cela que Démoſthene a encore des admirateurs, & qu'Iſocrate n'en a plus. Je ſens l'un; il me pourſuit, il me preſſe; je vais lui répondre. L'autre me parle toujours de loin. J'apperçois ſans ceſſe deux mille ans entre lui & moi.

CHAPITRE VIII.

De Platon considéré comme panégyriſte de Socrate.

UNE ville Grecque demanda une ſtatue à un artiſte célebre, & lui laiſſa le choix du ſujet. Je ne ferai point un lutteur, dit-il; la Grece compte aſſez d'athletes, & je préfere la vertu à la force. Je ne ferai point un guerrier; ce mérite eſt commun; des milliers d'hommes, tous les ans, meurent pour leur patrie. Je ne ferai aucun de vos anciens tyrans; je briſerois plutôt leurs images. Je pourrois repréſenter quelqu'un de vos dieux; mais vous en avez en foule dans vos temples; & pour contempler la divinité, au défaut des ſtatues, n'avez-vous pas les cieux? Alors le peuple l'interrompit: ſtatuaire, que feras-tu donc? — Ce qu'il y a jamais eu de plus rare ſur la terre, un homme qui meurt pour la vérité; & il fit Socrate mourant. Sans doute Platon, quand il compoſa ſes dialogues,

étoit frappé de la même admiration pour Socrate. Il avoit été ſon diſciple & ſon ami. Il l'avoit vu traîner dans les fers. Il avoit vu la ciguë broyée par les mains de l'envie, & le fanatiſme prenant d'elle la coupe empoiſonnée pour la préſenter à ſon maître. Depuis, il avoit été témoin des honneurs extraordinaires rendus à ſa mémoire. Il avoit vu les Athéniens, ce peuple léger, cruel & ſenſible, qui tour-à-tour féroce & tendre, après l'avoir laiſſé périr, le vengeoit. Il avoit pu embraſſer dans Athenes la ſtatue de Socrate, élevée par ordre de l'état, & peut-être érigée ſur la même place où on l'avoit chargé de chaînes pour le conduire à la mort. Plein de l'admiration générale & de la ſienne, il voulut auſſi contribuer à la gloire de ſon maître, en l'éterniſant; & il conſacra preſque tous ſes ouvrages à ſon éloge.

On peut dire que Socrate ne put avoir un panégyriſte plus célebre, ni plus digne de lui. On a ſouvent attaqué Platon comme philoſophe; on l'a toujours admiré comme écrivain. En ſe ſervant de la plus belle lan-

gue de l'univers, Platon ajouta encore à ſa beauté. Il ſemble qu'il eût contemplé & vu de près cette beauté éternelle dont il parle ſans ceſſe, & que par une méditation profonde, il l'eût tranſportée dans ſes écrits. Elle anime ſes images ; elle préſide à ſon harmonie ; elle répand la vie & une grace ſublime ſur les fonds qui repréſentent ſes idées. Souvent elle donne à ſon ſtyle ce caractere céleſte que les artiſtes Grecs donnoient à leurs divinités. Comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter Olympien de Phidias, ſon expreſſion eſt grande & calme ; ſon élévation paroît tranquille comme celle des cieux. On diroit qu'il en a le langage. Son ſtyle ne s'élance point, ne s'arrête point ; les idées s'enchaînent aux idées ; les mots qui compoſent les phraſes, les phraſes qui compoſent le diſcours, tout s'attire & ſe déploie enſemble ; tout ſe développe avec rapidité & avec meſure, comme une armée bien ordonnée qui n'eſt ni tumultueuſe, ni lente, & dont tous les ſoldats ſe meuvent d'un pas égal & harmonieux pour s'avancer au même but. On

On ſait que dans tous les ouvrages de Platon, c'eſt Socrate qui mene l'homme à la vérité. Socrate en même temps conſerve ſon caractere & ſon génie. Par-tout il garde ſa maniere de raiſonner, ſes inductions, ſes interrogations, ces eſpeces de pieges & de longs détours dans leſquels il enveloppoit ſes adverſaires, pour les amener malgré eux à une vérité qu'ils combattoient. On peut donc regarder tous les dialogues de Platon enſemble, comme une eſpece de drame compoſé en l'honneur de ſon maître. Socrate dans chaque ſcene prêche la morale; & le dénouement, c'eſt la ciguë.

Les trois dialogues qui forment ce dénouement, ſont de véritables éloges ſans en avoir le titre; & d'autant plus intéreſſants qu'ils ſont en action. On ne pourra pas juger dans un extrait, du ſtyle & de l'éloquence de Platon; mais on connoîtra du moins le caractere moral de Socrate, un des plus beaux qu'il y ait jamais eu, depuis que chez les peuples civiliſés on parle de vertu en commettant des crimes.

Le premier de ces trois discours est l'apologie. Qu'on se peigne un vieillard de soixante-dix ans, qui toujours a été vertueux & juste, paroissant dans les tribunaux pour la premiere fois; intrépide & simple devant ses juges, comme il l'étoit dans les actions ordinaires de sa vie; dédaignant l'artifice & les vains secours de l'éloquence, n'en connoissant d'autre que la vérité, & jurant de parler son langage jusqu'au dernier moment; priant ses juges avec l'autorité d'un vieillard & d'un homme de bien, d'examiner si ce qu'il va leur dire est juste ou ne l'est pas, parce que c'est là leur fonction, comme la sienne est de dire la vérité; parlant de ses accusateurs sans colere comme sans dédain; du reste tranquille sur son sort, qu'il soit condamné ou qu'il soit absous, abandonnant à Dieu le succès, & se justifiant pour obéir à la loi; tel paroît Socrate dans son début.

Sa réponse aux accusations est pleine de simplicité & de force. Il parle comme l'innocence doit parler à la calomnie, & la sagesse à la superstition.

Il fait voir enſuite quelle eſt l'origine & la ſource des bruits répandus contre lui dans Athenes. C'eſt qu'il n'a pas reſpecté les foibleſſes & les vices des hommes, & ſur-tout de quelques hommes puiſſants : voilà ſon crime. S'il meurt, ce ne ſont pas ſes accuſateurs qui cauſeront ſa mort. Ils ne ſont que les inſtruments de la haine. Ses meurtriers ſeront la calomnie & l'envie.

C'étoit la coutume que les accuſés euſſent recours aux prieres & aux larmes : ils faiſoient paroître leurs enfants, leurs proches & leurs amis, pour obtenir par la compaſſion ce qu'ils n'auroient pas toujours obtenu par la juſtice. Et moi auſſi, dit Socrate, j'ai une famille, j'ai trois fils dont l'un eſt ſorti de l'enfance, & les deux autres ont encore beſoin des ſecours de leur pere. Je n'en ferai cependant paroître aucun pour vous attendrir. Et ce n'eſt ni par mépris, ni par orgueil : ces ſentiments ne peuvent entrer dans le cœur de Socrate. Mais la gloire de ſes juges, la ſienne, celle de la république lui défendent de donner un tel exemple, à ſon

âge ſur-tout, & avec le nom qu'il porte ; car, dit-il, que ce nom ſoit mérité ou ne le ſoit pas, on eſt perſuadé que Socrate eſt au deſſus des hommes ordinaires. Un tel abaiſſement ne peut que déshonorer & l'accuſé qui ſe le permet, & le juge qui le ſouffre. D'ailleurs eſt-il permis, dit Socrate, de prier ſon juge ? il faut l'éclairer & non pas le fléchir. Le juge n'eſt point aſſis pour faire grace ; il eſt aſſis pour prononcer ſelon la loi. Hommes Athéniens, leur dit-il, n'exigez donc point de moi ce qui n'eſt ni honnête, ni conforme à la ſainteté & à la juſtice. Souvenez-vous de vos ſerments.... & prononcez ſelon ce qui conviendra le plus à votre intérêt & au mien.

Socrate s'arrête..... les juges ſe levent pour recueillir les voix, & il eſt condamné. Il reprend la parole avec le même calme. « Vous m'avez condamné, je vous le par-» donne ; je m'y attendois, & je ſuis même » plus étonné qu'il y ait eu tant de ſuffrages » pour m'abſoudre.... O Athéniens ! vous » venez de fournir un ſujet éternel à ceux

» qui voudront blâmer Athenes. On lui » reprochera d'avoir fait mourir Socrate, » qui étoit, dira-t-on, un ſage : car, pour » avoir droit de vous blâmer, on me don- » nera ce nom que je ne mérite pas. Au » lieu que, ſi vous aviez encore attendu » quelque temps, je mourois ſans qu'Athe- » nes ſe déshonorât. Regardez mon âge ; je » ne tiens preſque plus à la vie ; & déjà je » touchois à ma tombe. »

Socrate continue ; il parle tranquillement à ſes juges. Il peint le plaiſir qu'il aura de converſer, dans un autre univers, avec les grands hommes de tous les temps, avec ceux qui ont été, comme lui, les victimes d'un jugement injuſte ; & il fait des vœux pour que ſes enfants meurent un jour comme leur pere, s'ils ont le bonheur d'importuner auſſi les Anitus par leur vertu. Il finit par ces mots ſublimes & ſimples ; « mais il eſt » temps de nous en aller, moi pour mourir » & vous pour vivre : de ces deux choſes » quelle eſt la meilleure ? Les dieux le ſavent, » mais aucun homme ne le ſait. »

Tel est ce premier discours de Platon, où il a développé l'ame de Socrate. Il y regne une éloquence douce & noble, le courage de la vertu, le respect pour la divinité & pour soi-même. Socrate se justifie en conversant avec ses ennemis & avec les Athéniens. C'est l'homme sage qui montre la raison, & parle en paix à ceux qui la condamnent.

Au second discours, la scene change. Socrate est dans la prison, & il dort. Criton approche, contemple le vieillard, & admire ce sommeil profond. Il craint de le troubler, & il attend. Socrate s'éveille. Criton lui annonce que c'est le lendemain qu'il est condamné à mourir. Comme il plaira aux dieux, dit Socrate. Alors son ami le conjure de vouloir bien se conserver lui-même. Il lui apprend qu'il a gagné les gardes, que tout est prêt, & qu'il ne tiendra qu'à lui de se dérober la nuit suivante à ses persécuteurs.

Socrate, avec la tranquillité d'un homme qui juge une cause qui lui est étrangere,

examine s'il doit fuir ou reſter. « Ami » Criton, dit-il, il n'y a qu'une regle, la » juſtice. Tant que j'ai vécu, je lui ai obéi. » Je ſuis encore le même. Mon ſort eſt » changé ; mes principes ne le ſont pas. » Voyons, & ſi nous n'en trouvons pas » de meilleurs, vous ſavez bien que je ne » m'écarterai pas de ceux que j'ai toujours » ſuivis ; non, quand tout un peuple me » préſenteroit comme des ſpectres mena- » çants, la pauvreté, les chaînes & la mort. » Alors il diſcute la queſtion, & il examine s'il eſt permis de déſobéir aux loix pour éviter la mort.

Tout à coup il perſonnifie les loix, & ſuppoſe qu'au moment même où il va mettre les pieds hors de la priſon pour s'enfuir, les loix lui apparoiſſent & lui crient : « Socrate, » que fais-tu ? Ne ſens-tu pas que dans ce » moment tu anéantis, autant qu'il eſt en » toi, & les loix & la patrie ? Penſes-tu » qu'une ville puiſſe ſubſiſter, ſi les juge- » ments publics n'y ont plus de force, ſi » tout citoyen, à ſon gré, peut les enfrein-

» dre ?.... Eh quoi ! ſi, par un jugement
» injuſte, la patrie t'offenſe, as-tu droit de
» lui nuire ? Tu lui dois ta naiſſance, celle
» de ton pere, le lien ſacré qui a uni ton
» pere à la femme qui t'a donné le jour.
» Ton éducation, ta vie, ton ame, tout
» lui appartient. Tu es ſon fils & ſon eſclave.
» Qu'elle arme contre toi des bourreaux,
» qu'elle te jette dans les fers, qu'elle t'en-
» voie aux combats pour recevoir des bleſ-
» ſures & mourir, ton devoir eſt d'obéir.
» Fuir ou quitter ton rang eſt un crime.
» Dans les tribunaux, dans les priſons, ſur
» les champs de bataille, par-tout les ordres
» de la patrie ſont ſacrés. Un citoyen qui
» ſe révolte contr'elle, eſt plus coupable
» qu'un fils armé contre ſon pere..... » Les
loix continuent : « Il feroit beau entendre
» Socrate racontant ſous quel déguiſement
» ridicule il s'eſt enfui de ſa priſon ! & ſi on
» lui demande comment, déjà vieux, &
» n'ayant plus que peu de temps à paſſer
» ſur la terre, cependant, par un lâche
» amour pour la vie, il a pu ſe réſoudre à

» traîner les reſtes d'une vieilleſſe ſi hon-
» teuſe, après avoir enfreint les loix de ſon
» pays, que répondra-t-il ?.... O Socrate !
» tu entendrois ſouvent des diſcours qui te
» feroient rougir.... Eſt-ce pour tes enfants
» que tu voudrois vivre ?.... Tes enfants !
» Et n'as-tu pas des amis ? Socrate, laiſſe-
» toi perſuader, & ne préfere ni tes enfants,
» ni ta vie, ni rien même à la juſtice. »

Criton cede. Il admire Socrate qui finit par lui dire : « marchons par où Dieu nous » conduit. »

Le troiſieme diſcours beaucoup plus connu que les deux autres, eſt ce Phédon ſi fameux qui contient le récit des derniers entretiens & de la mort de Socrate. C'eſt un des ouvrages les plus célebres de l'antiquité. C'eſt celui que Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même, n'avoit jamais pu lire ſans verſer des larmes. C'eſt celui que Caton, prêt à mourir, relut deux fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On oſe dire que nul éloge, ni ancien, ni moderne, n'offre un tableau ſi grand. La mort d'un homme juſte

eſt un objet ſublime par lui-même : mais ſi ce juſte eſt opprimé, ſi l'erreur traîne la vérité au ſupplice, ſi la vertu ſouffre la peine du crime, ſi en mourant elle n'a pour elle-même que Dieu & quelques amis qui l'entourent, ſi cependant elle pardonne à la haine, ſi de l'enceinte obſcure de la priſon où elle meurt, ſes regards ſe tournent avec tranquillité vers le ciel, ſi prête à abandonner les hommes, elle emploie encore ſes derniers moments à les inſtruire, ſi enfin au moment où elle n'eſt plus, ce ſoit le crime qui l'a condamnée qui paroiſſe malheureux, & non pas elle ; alors je ne connois point d'objet plus grand dans la nature : & tel eſt le ſpectacle que nous préſente Platon, en décrivant la mort de Socrate. Il y joint tous ces détails qui donnent de l'intérêt à une mort célebre & qui en reçoivent à leur tour. Nous ſuivons Socrate de l'œil ; nous ne perdons pas un de ſes mouvements, pas un de ſes diſcours. Nous le voyons quand on lui amene ſes deux enfants ; quand il donne ſes derniers ordres pour ſa maiſon ;

quand il fait éloigner les femmes ; quand ſes amis meſurent avec effroi la courſe du ſoleil, qui bientôt va ſe cacher derriere les montagnes ; & quand la coupe fatale arrive ; & lorſque avant de la prendre, il fait ſa priere au ciel pour demander un heureux voyage ; & l'inſtant où il boit ; & les cris de ſes amis dans ce moment ; & la douceur tranquille avec laquelle il leur reproche leur foibleſſe ; & ſa promenade en attendant la mort ; & le moment où il ſe couche ſur ſon lit dès qu'il ſent ſes jambes s'appéſantir ; & la mort qui monte & le glace par degrés ; & l'eſclave qui lui touche les pieds que déjà il ne ſent plus ; & ſa derniere parole ; & ſon dernier, ſon éternel ſilence au milieu de ſes amis qui reſtent ſeuls. Dans cette Athenes ſoumiſe aujourd'hui à la domination d'un peuple barbare, le voyageur curieux va encore viſiter les ruines de quelque temple. Il s'arrête ſur quelque colonne à demi briſée. Pour moi je voudrois qu'au lieu des ruines du temple de Minerve, le temps eût conſervé la priſon où eſt mort Socrate. Je vou-

drois que ſur la pierre noire & brute on eût gravé : ici il prit la coupe ; là, il bénit l'eſclave qui la lui portoit ; voici le lieu où il expira. On iroit en foule viſiter ce monument ſacré. On n'y entreroit pas ſans une ſorte de reſpect religieux ; & toute ame courageuſe & forte, à ce ſpectacle, ſe ſentiroit encore plus élevée. Ainſi l'on nous dit qu'Alexandre fut ému ſur la tombe d'Achille ; & Céſar, maître de l'Egypte, contempla long-temps en ſilence & dans une rêverie profonde le tombeau d'Alexandre. Au lieu de ce monument qui a péri, nous avons du moins ceux de Platon qui ſeront immortels. Je me plais à penſer que tous les juges qui avoient condamné Socrate, lurent du moins une fois avant de mourir, ces trois diſcours où il eſt repréſenté ſi vertueux & ſi grand. Juges qui condamnez les hommes, vous pouvez immoler un ſage, & flétrir un inſtant l'homme que la calomnie pourſuit. Le glaive eſt dans vos mains ; vous frappez, mais l'œil inévitable du temps vous obſerve & vous juge. Le temps reverſera ſur vous l'opprobre dont

vous aurez couvert les gens de bien ; & vingt ſiecles écoulés ne l'effaceront pas.

Je me ſuis arrêté avec plaiſir ſur ces ouvrages, parce qu'on les cite beaucoup & qu'on les lit peu. D'ailleurs, dans le cours de cet eſſai, parmi la foule innombrable de ceux qui ont été loués, où trouverons-nous des hommes comme Socrate, & des panégyriſtes comme Platon ? Enfin, dans tous les temps, il eſt bon de préſenter aux hommes des exemples de courage. Quand Thraſéas, qui mourut auſſi dans Rome pour avoir été vertueux & juſte, faiſoit couler ſon ſang ; jeune homme, dit-il à un Romain qui étoit préſent, approche & regarde *.

* *Propiùs vocato quæſtore, ſpecta juvenis, inquit.* TACIT. Ann. 16.

CHAPITRE IX.

Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque, & de Lucien.

LA Grece qui dans ce ſiecle produiſit une foule de grands hommes, n'en a point eu qui ait été plus ſouvent, ni mieux loué que Socrate. Il eſt même à remarquer qu'un ſimple citoyen d'Athenes eſt devenu plus célebre, que beaucoup de princes qui, les armes à la main, ont changé une partie du monde. Qu'on ne s'en étonne pas. Sa mort aujourd'hui même nous intéreſſe plus que toutes ces révolutions qui ne ſont pour la plupart que des monuments de férocité ou de foibleſſe, & des crimes de mercenaires payés par des tyrans. Après Platon un très-grand nombre de philoſophes ou d'orateurs tels que Xénophon, Ariſtoxene, Démétrius de Phalere, Calliſtene, Dion, Libanius, & beaucoup d'autres que je pourrois citer, firent tous des apologies ou des

éloges de Socrate. La plupart ſont perdus ; ceux de Xénophon ſont reſtés.

Ce philoſophe avoit été, comme Platon, le diſciple & l'ami de Socrate. Mais l'un ſe contenta d'éclairer les hommes, & l'autre voulut encore les ſervir. Il fut à la fois écrivain & homme d'état. On ſait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des dix mille : mais on ne ſait pas également que pour récompenſe il fut exilé de ſon pays. Son caractere avoit cette eſpece de phyſionomie antique que nous ne connoiſſons plus. C'eſt lui à qui on vint annoncer au milieu d'un ſacrifice, que ſon fils venoit de mourir. Il avoit une couronne de fleurs ſur la tête, & il l'ôta. On lui dit qu'il étoit mort dans une bataille en combattant avec courage ; il remit la couronne ſur ſa tête, & continua d'offrir de l'encens aux Dieux. Tour-à-tour guerrier & philoſophe, il écrivit dans ſon exil pluſieurs ouvrages de politique, de morale & d'hiſtoire. Celui qui avoit dans l'ame toute la vigueur d'un Spartiate, eut dans l'eſprit toutes les graces d'un Athénien.

Cette grace, cette expreſſion douce & légere qui embellit en paroiſſant ſe cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages & qu'on définit ſi peu; ce charme qui eſt néceſſaire à l'écrivain comme au ſtatuaire & au peintre; qu'Homere & Anacréon eurent parmi les poëtes Grecs, Apelle & Parxitele parmi les artiſtes; que Virgile eut chez les Romains, & Horace dans ſes odes voluptueuſes, & qu'on ne trouva preſque point ailleurs; que l'Arioſte poſſéda peut-être plus que le Taſſe; que Michel-Ange ne connut jamais, & qui verſa toutes ſes faveurs ſur Raphaël & le Correge; que ſous Louis XIV la Fontaine preſque ſeul eut dans ſes vers (car Racine connut moins la grace que la beauté) dont aucun de nos écrivains en proſe ne ſe douta excepté Fénélon, & à laquelle nos uſages, nos mœurs, notre langue, notre climat même ſe refuſent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner ni cette ſenſibilité tendre & pure qui la fait naître, ni cet inſtrument facile & ſouple qui la peut rendre; enfin cette grace, ce

don ſi rare & qu'on ne ſent même qu'avec des organes ſi déliés & ſi fins, étoit le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que c'étoit alors dans la Grece le caractere général des arts. Depuis peu de temps la grace avoit introduit dans les ouvrages des artiſtes ces formes douces & arrondies, & cette expreſſion de la nature, qui plaît dès qu'on peut la connoître. Il s'étoit ouvert une école où la grace adouciſſoit les beautés ſéveres que la correction ſublime de Phidias avoit données à ſes deſſeins. Parrhaſius avoit commencé, ſes ſucceſſeurs l'avoient ſuivi; & le plus célebre de tous, Praxitele répandoit alors ſur ſes ouvrages, ſur le Cupidon de Theſpis, ſur la Vénus de Cnide, cette grace inimitable qui faiſoit le caractere de ſon génie. Les graces dans le même temps avoient, au rapport des anciens, embelli l'eſprit, le caractere & l'ame de Sacrate. Il alloit quelquefois les étudier chez Aſpaſie. Il en inſpiroit le goût aux artiſtes. Il les enſeignoit à ſes diſciples; & probablement Xénophon &

Platon les reçurent de lui : mais Platon né avec une imagination vaſte, leur donna un caractere plus élevé, & aſſocia pour ainſi dire à leur ſimplicité un air de grandeur; Xénophon leur laiſſa cette douceur & cette élégante pureté de la nature qui enchante ſans le ſavoir; qui fait que la grace gliſſe légérement ſur les objets & les éclaire comme d'un demi-jour; qui fait que peut-être on ne la ſent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu-à-peu, s'empare de l'ame par degrés & y laiſſe à la fin le plus doux des ſentiments: à peu près comme ces amitiés qui n'ont d'abord rien de tumultueux, ni de vif, mais qui ſans agitation & ſans ſecouſſes pénétrent l'ame, offrent plus l'image du bonheur que d'une paſſion, & dont le charme inſenſible augmente à meſure qu'on s'y habitue.

Telle étoit l'impreſſion que firent autrefois ſur les Grecs, les écrits de Xénophon. Il a fait comme Platon une apologie de Socrate, & de plus, quatre livres ſur l'eſprit, le caractere & les principes de ſon

maître. C'eſt un véritable éloge ſans en avoir la forme. Platon eſt plus éloquent ſans doute; Xénophon peut-être perſuade mieux. L'un éleve davantage; il deſſine ſa figure avec plus de hardieſſe. Dans l'autre on croit voir Socrate même; & le peintre diſparoît. Enfin ſi Socrate lui-même avoit pu lire les ouvrages de ſes deux diſciples, il eût peut-être plus admiré l'un; mais il eût plus tendrement aimé l'autre.

Ce même Xénophon Athénien & panégyriſte de Socrate, a fait auſſi le panégyrique d'un roi. Ce roi étoit Agéſilas. On ſait qu'il étoit né dans cette ville, où la plus étonnante des inſtitutions avoit créé une nature nouvelle; où l'on étoit citoyen avant que d'être homme; où le ſexe le plus foible étoit grand; où la loi n'avoit laiſſé de beſoins que ceux de la nature, de paſſions que celle du bien public; où les femmes n'étoient épouſes & mères que pour l'état; où il y avoit des terres & point d'inégalité, des monnoies & point de richeſſe; où le peuple étoit ſouverain

quoiqu'il y eût deux rois ; où les rois abſolus dans les armées, étoient ailleurs ſoumis à une magiſtrature terrible ; où un ſénat de vieillards ſervoit de contre-poids au peuple & de conſeil au prince ; où enfin tous les pouvoirs étoient balancés, & toutes les vertus extrêmes. Xénophon paſſionné pour ce gouvernement & pour les vertus, avoit ſuivi Agéſilas en Aſie, lorſque ce prince y alla combattre & vaincre. Il vainquit avec lui ; & l'amitié la plus étroite unit enſemble le philoſophe & le roi. Dans la ſuite il célébra les vertus dont il avoit été le témoin. Ce prince par un ſentiment ou bien vain ou bien grand, avoit défendu qu'on lui élevât aucune ſtatue. Xénophon lui éleva un monument plus durable.

Son éloge d'Agéſilas eſt diviſé en deux parties. La premiere n'eſt qu'une eſpece de récit hiſtorique. L'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce prince, ſes guerres, ſes victoires, & les principaux événements de ſa vie. La ſeconde eſt conſacrée

à célébrer les qualités de ſon ame. On y voit tour à tour la juſtice d'un homme d'état, le courage d'un héros, la fierté d'un républicain, la ſenſibilité d'un ami, & ſur-tout la ſimplicité de ces hommes antiques qui faiſoient de grandes choſes ſans faſte, tandis que depuis on en a fait de petites & quelquefois même de viles avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mouvement d'orateur. C'eſt la marche ſimple d'un homme vertueux qui parle de la vertu avec ce ſentiment doux qu'elle inſpire. En général, c'eſt là le mérite des anciens. Nous mettons plus d'appareil à tout, & dans nos actions comme dans nos écrits. Seroit-ce parce que nous nous efforcerions d'autant plus de paroître grands, que nous aurions moins de grandeur réelle ? ou parce que le luxe de nos mœurs ſe communiquant à nos eſprits comme à nos ames, nous ôteroit ce goût précieux & pur de ſimplicité ; ou parce que l'inégalité plus marquée dans les monarchies, mettant plus de diſtinction entre les rangs, il doit néceſ-

sairement y avoir plus d'affectation, plus d'effort, plus de désir de paroître différent de ce que l'on est, & par conséquent quelque chose de plus exagéré dans les manieres, dans les mœurs & dans la tournure générale de l'esprit ? ou enfin parce que chez un peuple indifférent & léger, qui peut-être voit tout avec rapidité & ne s'arrête sur rien, il faut pour ainsi dire que tous les objets soient en relief pour qu'ils soient apperçus ?

Si parmi nos écrivains modernes il y en a quelqu'un à qui Xénophon puisse être comparé, c'est Fénélon. On trouve dans tous les deux la même douceur de style, les mêmes graces, des vues de politique profondes, l'amour des loix & des hommes, un goût de vertu sans effort, & ce naturel touchant qui gagne la confiance du lecteur & le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le Télémaque & la Cyropédie ou l'institution de Cyrus. Enfin si on vouloit, on en trouveroit peut-être entre les personnes même.

Il eſt vrai que l'archevêque de Cambrai ne commanda point les armées comme le philoſophe Athénien ; mais l'un fut le conſeil & l'ami d'un roi de Sparte vertueux & auſtere : le duc de Bourgogne l'ami & l'éleve de l'autre, eut à peu-près le même caractere. Tous deux eſſuyerent des diſgraces, & tous deux vécurent exilés & tranquilles, cultivant juſqu'au dernier moment les trois choſes les plus douces de la vie, la vertu, l'amitié & les lettres.

C'eſt dans le temps que les grands hommes ſont le plus communs, dit Tacite *, que l'on rend auſſi le plus de juſtice à leur gloire. Ces beaux ſiecles de la Grece qui produiſirent les héros, firent naître auſſi une foule d'écrivains pour relever leurs actions. Cicéron dans le ſecond livre de l'orateur, nous apprend que de ſon temps on avoit un grand nombre d'ouvrages grecs

* *Iiſdem temporibus optimè æſtimantur virtutes, quibus facillimè gignuntur.*

Tacit. Vit. Agric.

qui contenoient les éloges de Thémiſtocle, d'Ariſtide, d'Epaminondas, de Philippe & d'Alexandre. Aujourd'hui aucun de ces monuments n'exiſte ; mais nous avons un ouvrage plus précieux qui les raſſemble tous.

Evoque devant moi les grands hommes ; je veux les voir & converſer avec eux ; diſoit un jeune prince plein d'imagination & d'enthouſiaſme, à une pithoniſſe célebre qui paſſoit dans l'Orient pour évoquer les morts. Un ſage qui n'étoit pas loin de là, & qui paſſoit ſa vie dans la retraite, approcha & lui dit : je vais exécuter ce que tu demandes. Tiens, prends ce livre ; parcours avec attention les caracteres qui le compoſent ; à meſure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, & elles ne te quitteront plus. Ce livre étoit les hommes illuſtres du philoſophe de Chéronée. C'eſt là en effet que toute l'antiquité ſe trouve. Là, chaque homme paroît tour à tour avec ſon génie, & les talents ou les vertus qui ont influé ſur le ſort

fort des peuples. Naiſſance, éducation, mœurs; principes ou qui tiennent au caractere ou qui le combattent; concours de pluſieurs grands hommes qui ſe développent en ſe choquant; grands hommes iſolés & qui ſemblent jetés hors des routes de la nature dans des temps de foibleſſe & de langueur; lutte d'un grand caractere contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe; développement rapide d'un peuple naiſſant à qui un homme de génie imprime ſa force; mouvement donné à des nations par les loix, par les conquêtes, par l'éloquence; grandes vertus toujours plus rares que les talents, les unes impétueuſes & fortes, les autres calmes & raiſonnées; deſſeins tantôt conçus profondément & mûris par les années, tantôt inſpirés, conçus, exécutés preſqu'à la fois, & avec cette vigueur qui renverſe tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir; enfin des vies éclatantes, des morts illuſtres & preſque toujours violentes; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui

remuent tout, produit une réſiſtance égale dans ce qui les entoure; ils peſent ſur l'univers, & l'univers ſur eux; & derriere la gloire eſt preſque toujours caché l'exil, le fer ou le poiſon : tel eſt à peu-près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du ſtyle & de la maniere, on la connoît. C'eſt celle d'un vieillard plein de ſens, accoutumé aux ſpectacles des choſes humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité & blâme ſans indignation. Sa marche eſt meſurée, & il ne la précipite jamais. Semblable à une riviere calme, il s'arrête; il revient, il ſuſpend ſon cours, il embraſſe lentement un terrein vaſte. Il ſeme tranquillement & comme au haſard ſur ſa route, tout ce que ſa mémoire vient lui offrir. Enfin par-tout il converſe avec ſon lecteur; c'eſt le Montagne des Grecs; mais il n'a point comme lui cette maniere pittoreſque & hardie de peindre ſes idées, & cette imagination de ſtyle que peu de poëtes même ont eue comme Montagne. A

cela près, il attache & intéreſſe comme lui, ſans paroître s'en occuper. Son grand art ſur-tout eſt de faire connoître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillants dont Salluſte le premier donna des modeles, & que le cardinal de Retz par ſes mémoires mit ſi fort à la mode parmi nous; il fait mieux, il peint en action. On croit voir tous ces grands hommes agir & converſer. Toutes ſes figures ſont vraies & ont les proportions exactes de la nature. Quelques perſonnes penſent que c'eſt dans ce genre qu'on devroit écrire tous les éloges. On éblouiroit peut-être moins, diſent-elles, mais on ſatisferoit plus; & il faut ſavoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'eſtime.

Parmi les écrivains Grecs qui ont fait des éloges, on ne s'attend guère à trouver le nom de Lucien. Il eſt beaucoup plus connu par la fineſſe de ſes ſatires. C'eſt le Swift des Grecs. Ses parents l'avoient deſtiné à l'art de ſculpteur; & il eut cela de

commun avec Socrate. Mais celui-ci travailla quelque temps, & fit même trois graces qui furent long-temps célebres, & parce qu'elles étoient vêtues & parce qu'elles étoient de Socrate : au lieu que Lucien demeura peu en apprentiſſage. Il eut le bonheur de caſſer bien vîte une table de marbre. Cet accident qui lui fit une querelle, le rendit tout entier à la philoſophie & aux lettres. Il avoit ce tact du ridicule qui tient à un eſprit délié & fin, & cette arme légere de la plaiſanterie, qui conſiſte preſque toujours à faire contraſter les objets, ou en réveillant une grande idée à côté d'une petite choſe, ou une petite idée à côté d'une grande. De ce rapprochement ou de ce contraſte, naît le ridicule que les peuples ſimples ignorent, que les peuples à grand caractere mépriſent, mais qui eſt ſi à la mode chez toutes les nations, dans cette époque où les vices ſe mêlent aux agréments, & où l'eſprit ayant peu de grandes choſes à obſerver, multiplie par le loiſir ſes idées de détail. Lucien avec

ce talent s'empara donc de ſon ſiecle pour en faire juſtice. Il compoſa ſon eſprit de celui de Socrate & d'Ariſtophane ; & dans des ouvrages courts & dialogués, mit tour à tour en ſcene les dieux, les hommes, les rhéteurs, les courtiſanes & les philoſophes. Il attaqua comme la Bruyere les vices & les ridicules de ſon temps ; mais moins fort & moins ardent que lui, ayant plutôt cette fleur d'eſprit qu'eut dans la ſuite Fontenelle, avec plus de hardieſſe & de ſaillie dans le caractere, il mêla par-tout la philoſophie à la légéreté, & la ſatire à la grace.

Parmi la foule de ſes ouvrages, on a de lui un éloge de Démoſthene, qui mérite d'être diſtingué. Lucien y eſt original & piquant comme par-tout ailleurs. Il ne s'aſtreint pas à la forme des éloges. Sa deviſe, comme il le dit lui-même, eſt de n'imiter perſonne. La premiere partie eſt un récit. Lucien en ſe promenant rencontre un poëte qui travailloit à l'éloge d'Homere. Lui, de ſon côté, rêvoit à l'éloge de Démoſthene.

La converſation s'engage. En parlant chacun de celui qu'ils veulent louer, une partie de l'éloge ſe fait. Le reſte eſt un dialogue entre Antipater, tyran de Macédoine, & un officier qu'il avoit envoyé pour s'aſſurer de Démoſthene. L'officier lui apprend que Démoſthene, pour ne pas tomber entre ſes mains, s'eſt empoiſonné dans un temple. Alors Antipater, quoiqu'ennemi de ce grand homme, ne peut s'empêcher de le louer. On aime à voir le crime rendre hommage à la vertu, & l'homme libre échappé au tyran, célébré par le tyran même.

Les derniers diſcours de Démoſthene à l'officier qui vouloit lui perſuader de venir à la cour de ſon maître, ſont de ce genre d'éloquence qui naît bien plus du caractere que de l'eſprit. Ils roulent ſur la liberté, ſur la ſervitude, ſur la honte de tenir la vie d'un ennemi de la patrie, ſur le déshonneur qu'il cauſeroit à Athenes, s'il renonçoit à être libre pour ſe faire eſclave dans ſa vieilleſſe. « Lâche, dit-il, tu me

» propoſes de vivre de la part de ton maî-
» tre ! Si je dois vivre, ſi les jours de Dé-
» moſthene doivent être conſervés, que
» mes conſervateurs ſoient mon pays, les
» flottes que j'ai armées à mes dépens, les
» fortifications que j'ai élevées, l'or que
» j'ai fourni à mes concitoyens, leur liberté
» que j'ai défendue, leurs loix que j'ai
» rétablies, le génie ſacré de nos légiſla-
» teurs, les vertus de nos ancêtres, l'amour
» de mes concitoyens qui m'ont couronné
» plus d'une fois, la Grece entiere que j'ai
» vengée juſqu'à mon dernier ſoupir; voilà
» quels doivent être mes défenſeurs : & ſi
» dans ma vieilleſſe, je ſuis condamné à
» traîner une vie importune aux dépens
» des autres, que ce ſoit aux dépens des
» priſonniers que j'ai rachetés, des peres
» à qui j'ai payé la dot de leurs filles,
» des citoyens indigents dont j'ai acquitté
» les dettes. Ce n'eſt qu'à ceux-là que
» Démoſthene veut devoir : s'ils ne peu-
» vent rien pour moi, je choiſis la mort.
» Ceſſe donc de me ſéduire, &c. ».

J'aime enſuite à voir la pitié de dédain avec laquelle il regarde le courtiſan qui le croyoit ſans défenſe, parce qu'il n'avoit autour de lui ni armes, ni ſoldats, ni remparts, comme ſi le courage n'étoit pas la défenſe la plus sûre pour un grand homme. Antipater admire en écoutant. Il ſemble qu'au ſpectacle d'un homme libre, ſon ame s'éleve. Il finit par dire qu'il veut renvoyer à Athenes le corps de Démoſthene, & que ſa tombe ſera un plus grand ornement pour ſa patrie, que le tombeau de ceux qui ſont morts à Marathon.

Telle eſt à peu près l'idée & le plan de cet éloge. La premiere moitié a cet agrément qui caractériſe preſque tous les ouvrages de Lucien ; la derniere eſt pleine de grandeur. Elle eſt digne des plus beaux temps de la Grece. On diroit que Lucien a pris le ton de Démoſthene pour le louer. Quoiqu'alors la Grece fut eſclave des Romains, on ſe ſouvenoit encore des ſentiments que l'ancienne liberté inſpiroit ; & quand l'éloquence trouvoit une ame noble,

cette éloquence faiſoit revivre les idées des Miltiades & des Périclès. C'eſt ainſi que dans la populace de Rome moderne, il y a eu des temps où l'on entrevoyoit les deſcendants des Scipions.

CHAPITRE X.

Des Romains. De leurs Eloges du temps de la république. De Cicéron.

EN passant des Grecs aux Romains, nous éprouvons à peu près le même sentiment qu'un voyageur, qui après avoir parcouru les isles de l'Archipel & le climat voluptueux de l'ancienne Ionie, seroit tout à coup transporté au milieu des Alpes ou des Apennins, d'où il découvriroit un horizon vaste & une nature peut-être plus majestueuse & plus grande, mais sous un ciel moins pur, & qui ne porteroit point à ses sens cette impression vive & légere qu'il éprouvoit sous le ciel & dans la douce température de la Grece. A Rome tout fut grave, lent & austere. Les Romains, pendant cinq cents ans plus brigands disciplinés qu'hommes de génie, n'eurent pendant tout ce temps ni arts, ni goût, ni sensibilité, ni imagination, ni éloquence. Ils em-

prunterent tout & leurs erreurs même. Les Grecs de la Sicile, de la Calabre & de la Campanie, leur donnerent leurs divinités, leurs fables, leur alphabet & les caracteres de leurs lettres; les Etruſques, leurs ſuperſtitions, leurs augures & leurs combats de gladiateurs; Athénes, Sparte & la Crete, leurs loix des douze tables; des artiſtes Toſcans & Samnites, leurs temples groſſiers & leurs dieux de bois ou de terre cuite; les peuples & les rois qu'ils vainquirent tour à tour, la forme de leurs armes, & la maniere d'attaquer & de ſe défendre. A meſure qu'ils étendirent leurs conquêtes, ils ne ſûrent que piller les monuments des arts, ſans ſavoir jamais les imiter. Déjà ils avoient enlevé une foule de ſtatues des villes d'Etrurie, de la grande Grece & de la Macédoine; ils avoient pillé Corinthe & Athenes; ils avoient ravi & tranſporté à Rome tous les tréſors des arts que la religion, le génie & l'avarice avoient entaſſés à Delphes pendant ſix cents ans; & cependant il n'étoit né aucun artiſte Romain. Semblables aux tartares qui

quinze cents ans après subjuguerent la Chine, ou plutôt semblables à ces valets d'armées, qui dans une ville prise d'assaut pillent tout, & le lendemain enrichis de dépouilles, joignent un faste étranger à leur pauvreté réelle; les Romains dans leur gloire même devoient faire pitié aux Grecs, avant que les vaincus eussent instruit & poli leurs vainqueurs. Dans la suite même, tous les arts du dessein ne furent cultivés avec succès à Rome que par des Grecs. Il falloit que des Grecs leur bâtissent leurs temples, leurs portiques, leurs arcs de triomphe; que des Grecs ornassent de peintures les murs de leurs palais. Les arts du génie, ils ne les dûrent qu'à ces mêmes Grecs dont ils furent en tout les disciples, les admirateurs & les tyrans.

Leur langue formée du vieux Toscan, composée de sons âpres & rudes, n'eut d'abord ni variété, ni précision, ni douceur. La langue est le tableau de la vie; c'est l'assemblage de toutes les idées d'un peuple, manifesté au dehors par des sons. Or les

Romains des premiers siecles, vivant parmi les charrues & les armes, ne pouvoient acquérir un grand nombre d'idées, ni créer les signes qui les représentent. Pauvres & austeres, leur genre de vie leur interdisoit cette foule de sensations variées & délicates, qui, en frappant légérement les sens, passent dans l'ame, & de là dans les langues qu'elles enrichissent. Ignorant ce qu'on appelle société, qui chez tous les peuples est le fruit de l'oisiveté & du luxe, ils n'avoient point cette foule de sentiments & d'idées qu'elle fait naître, ni ces nuances fines qui les expriment. Enfin peu accoutumés à méditer, la partie du langage qui peint les idées abstraites & les mouvements de l'ame se repliant sur elle-même, leur devoit être presqu'inconnue.

C'est le concours des philosophes & des poëtes, qui perfectionne les langues. C'est aux philosophes qu'elles doivent cette universalité de signes qui rend une langue le tableau de l'univers; cette justesse qui marque avec précision tous les rapports & toutes

par la parole un peuple libre, il n'y eut pas un orateur qu'on pût citer avant Caton. Lui-même étoit encore hérissé & barbare. Sur deux ou trois cents orateurs qui en divers temps parlerent à Rome, à peine y en eut-il un ou deux par siecle, qui pût passer pour éloquent. Peu même eurent le mérite de parler avec pureté leur langue. La grandeur de cet empire qui s'étendoit sans cesse; cette ville qui engloutissoit tout, qui appelloit tous les rois, tous les peuples; ces généraux & ces soldats qui alloient conquérir ou gouverner les provinces, & parcouroient sans cesse l'Asie, l'Europe & l'Afrique; tout cela étoit autant d'obstacles à ce que la langue romaine prît ou conservât une certaine unité de caractere. Peut-être même la facilité qu'eurent les Romains, de puiser chez les Grecs tout ce qui manquoit au système de leur langue ou de leurs idées, retarda leur industrie, & contribua à n'en faire qu'un peuple imitateur. Ils traiterent la langue & les arts comme un objet de conquête, usurpant tout sans rien créer.

Cependant la langue d'un peuple guerrier, tendoit à la fierté & à la préciſion; d'un peuple qui commandoit aux rois, à une certaine magnificence; d'un peuple qui diſcutoit les intérêts du monde, à une certaine gravité; d'un peuple libre & dont toutes les paſſions étoient énergiques & fortes, à l'énergie & à la vigueur: & lorſque cette langue fut enrichie de toutes les dépouilles des Grecs, lorſque les conquérants eurent trouvé dans les pays conquis des leçons, des maîtres & des modeles, & que les richeſſes du monde en introduiſant à Rome la politeſſe & le luxe, y eurent fait germer le goût; alors l'éloquence s'éleva à la plus grande hauteur, & Rome put oppoſer Cicéron à Démoſthene, comme Céſar à Périclès, & Hortenſius à Eſchine.

Long-temps avant cette époque, les Romains eurent la coutume de louer leurs grands hommes. Ils adoroient leurs Dieux ſous des toits de chaume: ils célébroient les héros dans une langue de laboureurs & de ſoldats. Dès les premiers temps, on

chantoit dans les repas, les éloges des citoyens illuſtres. C'étoient, pour ainſi dire, des hymnes guerrieres : & les leçons de la valeur ſe mêloient aux plaiſirs de la table. Le vieux Caton en parloit dans ſes *Origines ;* & Cicéron, dans ſon livre des Orateurs, paroît regretter que ces anciens monuments fuſſent perdus. *

L'uſage des éloges funebres à Rome, étoit auſſi ancien, mais ce fut d'abord une récompenſe. Nous liſons dans Denis d'Halicarnaſſe que le fils d'Appius alla trouver les conſuls & les tribuns pour demander la permiſſion de louer ſon pere devant le peuple. Dion Caſſius, en parlant d'un Romain diſtingué, nous dit que le ſénat, après ſa mort, lui décerna une ſtatue, & l'honneur d'un éloge public. On voit par ces

* *Ultinam exſtarent illa carmina quæ multis ſæculis antè ſuam ætatem in epulis eſſe cantitata à ſingulis convivis, de clarorum virorum laudibus, in originibus ſcriptum reliquit Cato.*

Cic. de clar. Orat. 75.

paſſages qu'il n'étoit pas permis de louer indiſtinctement tous les morts. On célebroit les grandes actions ou les vertus, & non pas les titres ; & le patricien qui n'avoit pour lui qu'un grand nom, n'avoit à eſpérer que le mépris pendant ſa vie, & l'oubli après ſa mort. Ces éloges étoient le plus ſouvent prononcés par un citoyen de la famille, mais quelquefois auſſi par les magiſtrats. C'étoit, pour ainſi dire, alors la patrie elle-même qui montoit ſur la tribune, pour y exprimer ſa reconnoiſſance. Le premier éloge de ce genre qui ſe prononça dans Rome, fut celui de Brutus qui chaſſa les tyrans.

Dans la ſuite une inſtitution ſi noble dégénéra. Les familles qui ont leur orgueil comme les hommes, pour illuſtrer les vivants, briguerent à l'envi des éloges pour les morts. Bientôt cet honneur devint commun. La flatterie & le menſonge ne tarderent point à le corrompre. On exagéra le bien ; on fit diſparoître le mal ; on ſuppoſa des actions qui n'avoient point été

faites ; on créa de fauſſes généalogies ; enfin à l'aide de la reſſemblance des noms, on ſe gliſſa dans des familles étrangeres ; tant la fureur d'exiſter par ce qui n'eſt plus, & de prendre un nom pour du mérite, a été commune à tous les ſiecles ! Cicéron qui nous apprend tous ces détails, ſe plaignoit même que ces éloges euſſent jeté de l'embarras & de l'obſcurité dans l'hiſtoire*. De ſon temps on avoit encore pluſieurs de ces diſcours. Les familles les conſervoient comme des titres de nobleſſe ; & la vanité

* *Niſi quem nonnullæ mortuorum laudationes fortè delectant ; & Hercules, hæ quidem exſtant. Ipſæ enim familiæ ſua quaſi ornamenta ac monumenta ſervabant, & ad uſum ſi quis ejuſdem generis occidiſſet, & ad memoriam laudum domeſticarum, & ad illuſtrandam nobilitatem ſuam. Quamquam hïs laudationibus hiſtoria rerum noſtrarum eſt facta mendoſior. Multa enim ſcripta ſunt in eis, quæ facta non ſunt, falſi triumphi, plures conſulatus, genera etiam falſa, & à plebe tranſitiones, quàm homines humiliores in alienum ejuſdem nominis genus infunderentur.*

CICER. de clar. Orator. 61, 62.

vigilante transmettoit souvent à la paresse ce dépôt de l'orgueil. Tous ces monuments sont aujourd'hui perdus. De tant de milliers d'éloges prononcés sur la tribune romaine, il ne nous reste qu'une seule phrase de l'éloge de Scipion, destructeur de Carthage. L'orateur, en louant ce grand homme, nous dit Cicéron « remercia les Dieux de ce qu'ils » avoient fait naître Scipion dans Rome, » plutôt que par-tout ailleurs, parce qu'il » falloit que l'empire du monde fût où étoit » Scipion ». Cette idée est grande, & elle devoit le paroître encore davantage dans la bouche d'un fils de Paul-Emile, qui étoit l'orateur.

Je franchis les temps pour parvenir à Cicéron même. Je ne répéterai point tout ce qui a été dit de ce grand homme. Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint par son génie l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna & sauva Rome, fut vertueux dans un siecle de crimes, défenseur des loix dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputoient le droit

d'être oppreſſeurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les ſiens. Il vécut dans les orages, les travaux, les ſuccès & le malheur. Enfin après avoir ſoixante ans défendu les particuliers & l'état, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philoſophie, l'éloquence & les lettres, il périt. Un homme à qui il avoit ſervi de protecteur & de pere, vendit ſon ſang; un homme à qui il avoit ſauvé la vie, fut ſon aſſaſſin. Trois ſiecles après, un empereur * plaça ſon image dans un temple domeſtique, & l'honora à côté des dieux.

Pendant ſa vie, il s'attacha moins ſans doute à louer les grands hommes qu'à les imiter. Cependant il célébra preſque tous les hommes fameux de ſon ſiecle, à commencer par lui. Son premier ouvrage fut un éloge en vers, en l'honneur de Marius. Ce payſan d'Arpinum qui parvint ſept fois à la premiere place du monde, n'étoit pas

* Alexandre Sévere.

ſans doute un modele de vertus pour Cicéron. Mais un Romain devoit louer en lui les talents & les victoires; & un républicain pouvoit louer ce caractere altier qui oſa braver tous les grands de Rome; qui leur reprochoit avec audace leur corruption & leur molleſſe; qui ſe vantoit de ſon obſcurité, comme les grands ſe vantoient de leurs aïeux; qui dans un ſiecle poli, conſentoit à paſſer pour ignorant, & avouoit qu'il n'avoit appris qu'à combattre & à vaincre; qui oppoſoit ſes triomphes en Afrique, & les quatre cent mille teutons ou cimbres qu'il avoit exterminés en Italie ou dans les Gaules, aux tables, aux cuiſiniers & au faſte des patriciens dans Rome. Il faut obſerver d'ailleurs que cet éloge fut compoſé avant les guerres civiles de Marius; & Cicéron étoit alors dans l'âge où l'énergie du caractere eſt ce qui frappe le plus, & où l'on meſure les hommes plus par les grands effets, que par les grands motifs.

La harangue pour la loi Manilia n'eſt

preſque d'un bout à l'autre qu'un panégyrique de Pompée. C'étoit le malheur de Rome d'avoir alors des citoyens plus puiſſants que l'état. L'équilibre des pouvoirs étoit rompu. Un petit nombre d'hommes ſe partageoit l'univers & les armées ; mais du moins ils obſervoient encore les formes, & ils daignoient demander ce qu'ils auroient pu ravir. Cicéron, dans cette circonſtance, loue Pompée ſur la tribune, pour lui faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Peut-être eût-il mieux valu ne pas agrandir encore un citoyen déjà coupable d'être trop puiſſant ; mais Cicéron, malgré ſon génie, fut quelquefois plus orateur qu'homme d'état.

On doit être encore plus fâché de trouver dans les ouvrages de ce grand homme ſon diſcours pour Marcellus, qui n'eſt, en grande partie, que l'éloge de Céſar, & de Céſar maître de Rome. Aſſaſſin d'une partie de ſa nation, & devenu le tyran de l'autre, Céſar oſoit pardonner, comme s'il eût été un roi légitime qui eût combattu

battu des ſujets rebelles. L'orateur, dans ce diſcours, vante ſa clémence. Il eſt triſte que celui qui, dans Rome libre, avoit été ſurnommé le pere de la patrie, ait été forcé, dix-ſept ans après, à louer l'oppreſſeur de la patrie. S'il ſacrifia ſes ſentiments & ſa gloire à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer : S'il redouta Céſar, il faut l'excuſer & le plaindre. Mais ce qui prouve que ſon ame n'étoit pas flétrie par la ſervitude, c'eſt l'éloge de Caton, qu'il compoſa dans le même temps.

On s'étonne quelquefois que le même homme qui avoit loué le deſtructeur de la liberté romaine, ait eu le courage de louer Caton, vengeur & martyr de la liberté. Il y a des caracteres indécis qui ſont un mêlange de grandeur & de foibleſſe, & quelques perſonnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonſpect, tour à tour brave & timide, aimant la patrie, mais craignant les dangers, ayant plus d'élévation que de force, ſa fermeté quand il en eut, tenoit plus à ſon imagi-

nation qu'à ſon ame. On ajoute que foible par caractere, il n'étoit grand que par réflexion. Il comparoît la gloire avec la vie, & le devoir au danger. Alors il ſe faiſoit un ſyſtême de courage; ſa probité devenoit de la vigueur, & ſon eſprit donnoit du reſſort à ſon ame. Quoi qu'il en ſoit, nous ne pouvons douter que Cicéron ſous Céſar même, n'ait paru toujours attaché à la patrie & à l'ancien gouvernement. Ses amis chercherent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir. Il n'en fit rien. On voit cependant par une de ſes lettres, qu'il ſentoit toute la difficulté de l'entrepriſe. L'éloge de Caton à faire, diſoit-il, eſt un problême d'Archimede à réſoudre *. Nous ne pouvons juger comment le problême fut réſolu : nous ſavons ſeulement que l'ouvrage eut

* *De Catone problema* Ἀρχιμήδειον *eſt. Non æſſequar ut ſcribam quod tui convivæ non modo libenter, ſed etiam æquo animo legere poſſint.* Ad Attic. lib. 4.

le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron dans cet éloge élevoit Caton jusqu'au ciel *. Peu de temps après il en parut deux autres. L'un étoit d'un Fabius Gallus que nous connoissons peu. L'autre étoit de Brutus. On peut dire que des trois, Brutus étoit, sinon par son génie, du moins par son caractere, le plus digne peut-être de louer Caton. Nourri dans son sein, élevé dans les principes rigides de la même secte, fanatique de la liberté, passionné pour la patrie, ennemi ardent & irréconciliable de toute espece d'oppression, l'ame de Caton respiroit dans Brutus. Avec cette vigueur de caractere, il devoit avoir une éloquence pleine de hauteur & de force. Aussi trouvoit-il que Cicéron *manquoit de reins*, pour me servir de son expression **. Il est très-probable qu'entre les deux éloges, il y avoit la même différence qu'entre les

* *M. Ciceronis libro quo Catonem cœlo æquavit, &c.* TAC. Ann. 4. 34.

** *Fractum & elumbem.*

deux hommes. César disoit qu'en relisant plusieurs fois le Caton du premier, il avoit acquis plus d'abondance; mais qu'après avoir lu le Caton de Brutus, il s'étoit trouvé lui-même éloquent.

Sylla ou Octave eussent répondu par une proscription à l'éloge de leur ennemi. César répondit en homme de lettres & en orateur. Le vainqueur de Pharsale composa deux discours intitulés les *anti-Catons*. Il y parloit avec les plus grands égards de Cicéron, dont il étoit l'admirateur & le rival, & dont il feignoit d'être l'ami. Ce combat littéraire partagea Rome. Chacun prenoit parti pour ou contre; & les vertus de Caton, le plus grand homme de son siecle, n'étoient plus qu'un vain sujet de conversation dans une ville corrompue & esclave.

Enfin la mort de César rendit à l'ame de Cicéron toute sa vigueur. Il n'étoit pas né pour avoir un maître & encore moins pour obéir à des tyrans subalternes. Il composa ses Philippiques. Elles respirent d'un

bout à l'autre les ſentiments d'un vieillard généreux & d'un grand homme. Parmi ces diſcours il y en a deux qui renferment des eſpeces d'éloges. L'un eſt conſacré à Sulpicius, juriſconſulte, orateur, républicain zélé, & vertueux dans un temps où les vertus ſe remarquoient à Rome. Antoine ambitieux & brigand, & qui après Céſar avoit l'inſolence d'aſpirer à la tyrannie, comme un premier valet qui prend l'habit de ſon maître, aſſiégeoit alors Modene. Le ſénat lui députa Sulpicius : & ce citoyen affoibli par la maladie & les années, mourut en ambaſſade. Cicéron qui dans la neuvieme Philippique en fait l'éloge, eſt d'avis qu'on lui éleve une ſtatue avec une inſcription qui annonce à la poſtériré qu'il eſt mort pour l'état. Tel étoit l'eſprit de ces gouvernements & de ces ſiecles.

Le ſecond qui eſt un morceau très-court, mais éloquent, eſt une eſpece d'éloge funebre des ſoldats morts en combattant pour la cauſe de Rome & de la liberté, contre Antoine. » Heureuſe mort ! s'écrie l'orateur :

» c'étoit la dette de la nature ; vous avez
» su la rendre utile à la patrie. Oui, vous
» êtes nés pour elle. Légion de Mars, vous
» avez justifié ce grand nom que vous por-
» tiez. Il semble que ce même Dieu qui
» a donné Rome aux nations, vous eût
» donnés à Rome. La mort pour vous n'a
» rien de honteux. Pour qui fuit, la mort
» est un opprobre ; pour qui est vainqueur,
» elle est le sceau de la gloire : car ce sont
» toujours les plus braves que le Dieu des
» combats choisit pour victimes. Ainsi les
» ennemis de la patrie, tombés sous vos
» coups, expieront encore leur parricide
» dans les enfers : mais vous qui êtes morts
» en vainqueurs & en citoyens, vos ames
» habitent à jamais dans le séjour de la
» vertu. La nature, il est vrai, ne nous
» donne que peu d'instants pour vivre ;
» mais le souvenir d'une mort illustre, est
» éternel : & si la gloire n'avoit que la
» durée rapide & passagere de la vie, quel
» seroit l'homme assez insensé pour l'ache-
» ter aux dépens de tant de périls & de

» travaux ? Je vous félicite donc, ô vous
» braves guerriers pendant la vie, ombres
» ſacrées après la mort, je vous félicite de
» ce que votre valeur ne pourra être miſe
» en oubli, ni par votre ſiecle, ni par la
» poſtérité, puiſque le ſénat & le peuple
» vous dreſſent, pour ainſi dire, de leurs
» propres mains un monument immortel.
» Jamais un tel honneur n'a été rendu à
» aucune armée ; & plût aux dieux que
» nous puſſions faire davantage ! La récom-
» penſe ſeroit plus digne du bienfait. C'eſt
» vous qui avez détourné de nos murs l'en-
» nemi & l'oppreſſeur de la patrie. C'eſt
» vous qui l'avez repouſſé. Nous éléverons
» donc à vos cendres un magnifique mau-
» ſolée ; nous y graverons une inſcription,
» éternel témoignage de votre valeur. Tous
» ceux qui verront ce monument, ceux,
» même qui apprendront que nous l'avons
» élevé, parleront de vous avec recon-
» noiſſance. Ainſi pour une vie mortelle,
» vous avez reçu en échange l'immorta-
» lité ».

Il paroît que Cicéron dans ce morceau, s'étoit proposé d'imiter le fameux éloge de Périclès pour les soldats morts dans la guerre du Péloponnese. C'est le même enthousiasme pour la patrie, & le même fonds pour les idées. Mais le temps approchoit où l'éloquence alloit être employée dans Rome, à louer ceux qui opprimoient les citoyens, & non ceux qui les vengeoient.

Après tous ces éloges de Cicéron pour les autres, il nous reste à parler de ceux qu'il fit pour lui-même. On sait qu'il aimoit la gloire, & qu'il ne l'attendoit pas toujours. Il se précipitoit vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, & sur-tout après son exil. Songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie & la haine. Un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il étoit beau à Cicéron au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du capitole, qu'il avoit préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avoit sauvé

du carnage, ce peuple romain qu'il avoit dérobé au joug & à la ſervitude, & de montrer d'un autre côté ſon nom effacé, ſes monuments détruits, ſes maiſons démolies & réduites en cendres pour prix de ſes bienfaits. Il étoit beau d'atteſter ſur les ruines même de ſes palais, l'heure & le jour où le ſénat & le peuple l'avoient proclamé le pere de la patrie. Eh ! qui pouvoit lui faire un crime de parler de ſes grandes actions, dans ces moments où l'ame réclamant contre l'injuſtice des hommes, ſemble élevée au-deſſus d'elle-même par le ſentiment & le caractere auguſte du malheur ? Il eſt vrai qu'il ſe loua lui-même dans des moments plus froids *. On l'a blâmé, on le blâmera encore. Je ne l'accuſe, ni ne le juſtifie. Je remarquerai ſeu-

* Il avoit compoſé des mémoires Grecs ſur ſon conſulat, qui peuvent paſſer pour un éloge hiſtorique. Et de plus, il s'étoit célébré lui-même dans un poëme latin en trois chants, qui n'eſt pas non plus parvenu juſqu'à nous.

lement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter & d'être flatté, plus il cherche à ſe faire valoir par de petites choſes au défaut des grandes; & plus il eſt bleſſé de cette franchiſe altiere ou de la naïve ſimplicité d'une ame qui s'eſtime de bonne foi & ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Monteſquieu avoit oſé dire, *& moi auſſi je ſuis peintre.* Le plus juſte aujourd'hui, même en accordant ſon eſtime, veut conſerver le droit de la refuſer. Chez les anciens, la liberté républicaine permettoit plus d'énergie aux ſentiments, & de franchiſe au langage. Cet affoibliſſement de caractere qu'on nomme politeſſe, & qui craint tant d'offenſer l'amour-propre, c'eſt-à-dire la foibleſſe inquiete & vaine, étoit alors plus inconnu. On aſpiroit moins à être modeſte, & plus à être grand. Ah! que la foibleſſe permette quelquefois à la force de ſe ſentir elle-même: &, s'il nous eſt poſſible, conſentons à avoir de grands hommes, même à ce prix.

CHAPITRE XI.

Des éloges funebres ſous les empereurs, & de quelques éloges de particuliers.

NOUS avons vu que du temps de la république dans Rome, les éloges funebres furent d'abord la récompenſe de la vertu, & le prix des ſervices; qu'enſuite ils furent accordés à preſque tous les citoyens qui occupoient un rang dans l'état. Cette inſtitution étoit conforme à l'eſprit républicain; mais quand le gouvernement vint à changer, quand le monde entier fut dans la main d'un empereur, & que cet empereur qui n'étoit preſque jamais appellé au trône par droit de ſucceſſion, craignant à chaque inſtant, ou des rivaux ou des rebelles, eut l'intérêt funeſte de tout écraſer; quand on vint à redouter les talents, quand la renommée fut un crime, & qu'il fallut cacher ſa gloire, comme dans d'autres temps on cachoit ſa honte, on ſent

bien qu'alors il ne s'agiſſoit pas de louer les citoyens. Les grandes familles aimoient mieux la sûreté & l'oubli, que l'éclat & le danger. Les éloges funebres des particuliers devinrent donc beaucoup plus rares. Cet honneur ne fut preſque rendu qu'à la famille impériale. Le deſpotiſme qui dans Rome engloutiſſoit tout, ſe réſerva juſqu'au droit d'être flatté pendant la vie & après la mort. On commença à Céſar. Cet homme qui avoit fait tant de mal à ſon pays, & qui avoit commis le plus grand des crimes, celui de précipiter la corruption d'un peuple, fut loué ſur cette même tribune où l'on n'auroit dû monter que pour flétrir ſa mémoire. Tout le monde ſait que ſon éloge fut prononcé par Antoine; & que pour attendrir les Romains, l'orateur fit apporter ſous leurs yeux le corps de Céſar percé de coups. On peut dire que jamais éloge funebre n'eût une ſi grande influence; car il prépara l'eſclavage de vingt nations. Le corps ſanglant de Lucrece avoit fait chaſſer les tyrans de

Rome; le corps ſanglant de Céſar la remit dans les chaînes *.

Après Céſar, cet uſage ſe perpétua. L'hiſtoire nous apprend qu'Auguſte prononça ſur la tribune romaine un grand nombre d'éloges. Auguſte qui, pendant une partie de ſa vie, fut le plus vil des meurtriers, & pendant l'autre, le plus politique des princes, eut, comme preſque tous les Romains célébres de ce temps, le mérite de l'éloquence. Il vécut à peu près autant que Louis XIV, & comme lui, vit périr preſque toute ſa famille; mais Louis XIV ne prononça point dans Paris l'éloge du grand dauphin & du duc de Bourgogne. Auguſte fit lui-même l'oraiſon funebre de Marcellus, ſon neveu & ſon gendre, &

* On trouve dans le *Jules-Céſar* de Shakeſpéar une imitation éloquente & forte de ce diſcours d'Antoine; & le même morceau fort embelli dans la tragédie Françoiſe de *la Mort de Céſar*, eſt ſûrement un des diſcours les plus éloquents qu'il y ait jamais eu dans aucune langue.

de Druſus, le fils de ſa femme. On dit qu'à la fin de ce dernier éloge, il demanda aux Dieux la faveur de mourir comme ce jeune prince, en combattant avec gloire pour le peuple Romain. Un tel langage eût été grand dans la bouche des Scipions; mais il dut paroître ridicule dans la bouche d'Octave, qui ſavoit aſſaſſiner & ne ſavoit point combattre, & ne verſa jamais que le ſang des citoyens. Outre ces deux éloges, ce prince prononça encore celui d'Octavie ſa ſœur, & il le prononça dans le temple de Céſar qui, pendant ſa vie, prêtre & tyran, après ſa mort devint dieu. Il ne nous reſte aucun des diſcours d'Auguſte; nous ſavons ſeulement que ce meurtrier avoit un genre d'éloquence plein de ſimplicité & de grace : il faiſoit des vers aiſément*; & il avoit compoſé les mémoires de ſa vie. Tout cela s'eſt perdu. On ſe doute bien qu'il fut loué après ſa mort. On célé-

* Il avoit fait un poëme ſur la Sicile, & une tragédie d'Ajax.

bra ſon humanité & ſa clémence, ſur la tribune où la tête ſanglante de Cicéron avoit été attachée.

Après lui vient ce Tibere, d'une politique ſombre & d'une cruauté réfléchie; fourbe dans ſa haine, & tyran dans ſes caprices; auſſi ennemi du courage que de la baſſeſſe *; craignant de commander à des hommes, & s'indignant de ne trouver que des eſclaves; bourreau de ſa famille, de ſes amis, de ſes ſujets; auſſi redoutable par ſes favoris que par lui-même. Ce monſtre fut auſſi orateur; &, à ce que nous apprend Tacite **, il avoit même une éloquence mâle & forte. Il avoit loué Druſus ſon frere: il prononça l'éloge funebre d'Au-

---

** *Auguſta & lubrica oratio ſub principe qui libertatem metuebat, adulationem oderat.*

Tac. Ann. 2. 87.

Scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet, tam projectæ ſervientium patientiæ tædebat.

Ann. 3, 65.

** *Validus ſenſibus.* Ann. 13. 3.

guſte ſon beau-pere ; & dans la ſuite il eut le triſte courage de faire l'éloge de ſon fils unique empoiſonné par Séjan. Mais ce qui eût paſſé peut-être pour fermeté dans un autre, ne fut attribué, dans ce cœur ſombre, qu'à une dure inſenſibilité.

Il y eut encore, ſous ce regne, un éloge funebre qui fit du bruit ; c'étoit celui de Junia, niece de Caton, ſœur de Brutus, & femme de Caſſius, morte ſoixante & trois ans après la bataille de Philippes. Ces noms étoient encore chers aux Romains, & leur rappelloient de grandes idées, à peu-près comme les Grecs eſclaves d'un bacha, ſe promenent avec orgueil à travers les ruines de leur pays. Germanicus, le modele des princes, Germanicus qui eut le tort d'être vertueux dans une cour corrompue, & ſous Tibere le tort bien plus grand d'être adoré du peuple & de l'aimer, empoiſonné en Aſie, n'obtint pas d'éloge funebre dans Rome. Mais auſſi la mémoire de Tibere ne manqua point d'être célébrée. L'éloge de Tibere fut prononcé par Cali-

gula : c'étoit dignement commencer un regne qui devoit finir par tant de crimes ; & le panégyriſte & le héros étoient dignes l'un de l'autre.

Il paroît que tous les empereurs en montant ſur le trône, faiſoient eux-mêmes l'éloge de leur prédéceſſeur. C'eſt ainſi que Claude fut loué par Néron. On nous a tranſmis ſur cet éloge quelques détails aſſez curieux. L'orateur commença par vanter beaucoup les ancêtres du prince mort, comme ſi Claude avoit rien de commun avec ſes aïeux, que d'avoir déshonoré un grand nom par une vie lâche. Il parla enſuite de l'application de Claude aux beaux-arts, & de ſes étonnants ſuccès, lui qui avoit pour tout mérite de s'être mêlé un peu de grammaire, de parler ſa langue avec pureté, & d'avoir donné un édit dont on ſe moqua, pour ajouter deux lettres à l'alphabet. Enſuite il vanta la tranquillité dont l'état avoit joui ſous ſon regne, à laquelle il n'avoit pas plus contribué, que ceux qui vécurent deux cents ans après lui.

Enfin il vint à parler de ſa rare prudence & de ſa profonde ſageſſe ; c'eſt-à-dire, de la profonde ſageſſe d'un empereur qui n'avoit ni une idée dans la tête, ni un ſentiment dans le cœur, qui ne ſut jamais ni vouloir, ni aimer, ni haïr, toujours prêt à obéir à qui daignoit lui commander, jouet de ſes courtiſans, eſclave de ſes eſclaves même, & ſi ſtupide qu'il inſpiroit encore plus de pitié que de mépris. A ce mot de la ſageſſe de Claude, tous les Romains ſe mirent à rire ; & l'on oublia pour un moment que l'orateur étoit le maître du monde. Au reſte, Néron n'étoit pas l'auteur de cet éloge. Juſqu'à lui les Céſars avoient compoſé eux-mêmes tous leurs diſcours ; pour lui il s'étoit perſuadé qu'un prince a mieux à faire que d'être éloquent ; & le maître de l'univers étoit plus jaloux du titre de joueur de flûte, & de bon cocher que de celui d'orateur. Ainſi lorſqu'il avoit à parler, il empruntoit ordinairement la plume & l'eſprit de Sénéque. Nous ne pouvons nous empêcher de

rappeller ici que ce même Séneque prêta ſa plume à Néron pour juſtifier dans le ſénat, le meurtre d'Agrippine. Ainſi un orateur philoſophe fit l'apologie d'un parricide. Nous ajouterons pour l'honneur de l'éloquence & des lettres qu'il eut mieux valu imiter Papinien, qui cent cinquante ans après, preſſé par Caracalla de lui compoſer un diſcours pour juſtifier devant le ſénat de Rome le meurtre de ſon frere, dit pour toute réponſe : *il eſt plus aiſé de commettre un parricide, que de l'excuſer ;* & aima mieux mourir que ſe déshonorer.

Néron prononça ſur la tribune un autre éloge ; c'étoit celui de Poppée. Nous ſavons qu'elle étoit la femme la plus belle de ſon temps. Elle avoit tout, dit Tacite, hors des mœurs. Elle étoit parvenue au rang d'impératrice par ce mêlange de coquetterie, d'artifice & de graces, qu'ont eu tant de femmes célebres. Néron en fit d'abord ſa maîtreſſe, enſuite ſa femme ; enfin le même homme fut ſon amant, ſon époux,

ſon aſſaſſin. Extrême en toutes ſes paſſions, il la tua dans un mouvement de colere, la pleura, ſe déteſta lui-même, la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe & de l'Aſie, & prononça en grand deuil ſon oraiſon funebre ſur la tribune romaine. Les Romains de ces temps-là applaudirent à l'éloge de Poppée, comme d'autres Romains ſix cents ans auparavant, avoient applaudi à l'éloge du premier des Brutus.

Après cette époque, nous ne trouvons juſqu'à Titus aucune trace d'éloge qui ait été prononcé dans Rome. Quelque penchant qu'euſſent les Romains à leurs empereurs, il y a apparence que Néron empoiſonneur, incendiaire & parricide, ne fut point loué après ſa mort. L'excès des crimes fit diſparoître l'excès de la baſſeſſe. Il peut ſe faire qu'on n'ait pas loué davantage Galba, qui ne monta ſur le trône que pour en être précipité par ſa foibleſſe; Othon qui n'eût que le mérite de finir avec courage une vie efféminée; Vitellius

qui fut le plus vil des hommes & des princes. Tous trois d'ailleurs périrent dans les guerres civiles : mais Veſpaſien dont on fit un dieu, & qui par dix ans de ſageſſe, répara les cinquante-ſix ans de tyrannie qui avoient précédé ſon regne, dût être sûrement honoré d'un éloge funebre, & le mérita.

On eſt fâché d'apprendre que celui de Titus fut prononcé par Domitien. Soupçonné d'avoir empoiſonné ſon frere, il oſa mêler des larmes à ſon éloge; mais il révolta les Romains au lieu de les tromper. Ses pleurs ne paſſerent que pour un outrage, & ſa douleur, pour une hypocriſie barbare.

On ſait que ce prince voulut étouffer toutes les vertus, avec tous les talents. Sous lui on publia les éloges de deux grands hommes; c'étoient Thraſéas & Helvidius. Tous deux dans des temps malheureux, avoient déployé de la hauteur d'ame, & une rigueur inflexible de vertu. Citoyens, ſénateurs, amis, peres, époux, fidé-

les à tous les devoirs, au-dessus de l'intérêt, au-dessus de la crainte, opiniâtres dans le bien, & dédaignant une faveur qu'on ne pouvoit gagner que par des bassesses, ils avoient étonné Rome corrompue, & rappellé Rome ancienne. La récompense de tant de vertus fut telle qu'on devoit alors s'y attendre, la mort. Elle fut aussi le prix de ceux qui eurent le courage de les louer; non-seulement les auteurs des éloges périrent, mais on voulut détruire jusqu'à leurs ouvrages. « Eh quoi! dit » Tacite, croyoit-on étouffer dans les » mêmes flammes & la voix du peuple » Romain, & la liberté du sénat, & le » cri de l'univers *?

* *Legimus, cum Aruleno rustico Pætus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse, neque in ipsos modo auctores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato Triumviris ministerio ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi Romani, & libertatem senatus, & conscientiam generis humani, aboleri arbitrabantur.*

TAC. Vit. Agric. 2.

Cependant l'uſage de louer les empereurs après leur mort, ſubſiſtoit toujours. Jamais cette inſtitution ne dut paroître plus noble, que lorſque l'éloge funebre d'Antonin fut prononcé dans la tribune par Marc-Aurele. C'étoit la vertu qui louoit la vertu; c'étoit le maître du monde qui faiſoit à l'univers le ſerment d'être humain & juſte, en célébrant la juſtice & l'humanité ſur la tombe d'un grand homme. De tous les honneurs rendus à la mémoire d'Antonin, ce fut là ſans doute le plus grand. On avoit décerné à ce prince un culte & des autels; mais les Romains profanerent plus d'une fois leur apothéoſe en l'accordant à des tyrans; au lieu que la louange donnée par l'homme vertueux, eſt un honneur qui ne fut jamais proſtitué au crime.

L'hiſtoire nous parle encore de l'éloge d'un empereur, prononcé par un autre empereur; & Dion Caſſius nous en a même conſervé un fragment. Il eſt agréable; mais plein de contraſtes & d'antitheſes: il paroît d'un genre d'éloquence où il y a plus d'eſ-

prit que de goût. L'orateur étoit Septime Sévere, qui avoit cultivé la philoſophie & les lettres, homme d'état, homme de guerre, auſſi actif que Céſar, auſſi implacable dans ſes vengeances que Sylla, enfin l'un de ces hommes qui nés pour le malheur & la gloire de leur pays, ont été tout à la fois grands & cruels.

Le prince dont il fit l'oraiſon funebre étoit Pertinax. Quoiqu'il n'eût régné que trois mois, il avoit laiſſé une mémoire chere à tous les Romains. On ne pouvoit guere parvenir d'un rang plus bas, à un plus élevé; car il étoit fils d'un affranchi, & devint empereur. Quoique guerrier il fut humain, & ſur le trône du monde il fut modeſte. Malgré ſes vertus, il fut aſſaſſiné. Sévere ne prononça ſon éloge, qu'après avoir terminé les guerres civiles qui le mirent ſur le trône. Il paroît que ſon diſcours étoit écrit avec ſoin : il le lut au lieu de le réciter. Il fut interrompu par beaucoup d'acclamations, car il étoit empereur; & il n'y a point d'éloquence qui ne

gagne,

gagne, à être soutenue par dix mille gardes prétoriens.

Depuis cette époque, on ne trouve guere plus d'éloges d'empereurs prononcés par des empereurs. Sur une trentaine de princes qui régnerent de Septime Sévere à Constantin, près de vingt-cinq périrent de mort violente; & ceux qui montoient sur le trône, étoient pour la plupart des soldats de fortune, plus féroces qu'instruits, & qui connoissoient moins la tribune, que les champs de bataille. D'ailleurs on ne loue pas ordinairement ceux qu'on assassine, & souvent c'étoient les meurtriers même qui étoient les successeurs de ceux qu'ils faisoient périr. Ils conspiroient, frappoient, régnoient, & mouroient pour faire place à d'autres meurtriers.

CHAPITRE XII.

Des panégyriques ou éloges des Princes vivants.

CHEZ un ancien peuple, il y avoit une loi qui ordonnoit de graver sur un monument public, toutes les grandes actions que feroit le prince. On élevoit une colonne dans un temple; on la montroit au prince le premier jour de son règne, & on lui disoit; « voici le marbre où l'on doit graver le bien » que tu feras. Voilà le burin dont on doit » se servir. Que la postérité vienne lire ici » ton bonheur & le nôtre ». D'abord on n'y grava rien que de vrai. Un prince eut le malheur de ne faire aucun bien à ses peuples; il mourut sans qu'un seul caractere fût tracé. Bientôt tout changea; la flatterie prit le burin des mains de la vérité : & moins les peuples étoient heureux, plus les colonnes étoient chargées d'éloges, d'inscriptions & de titres. A la fin un bon roi

ordonna de briſer ces marbres, & d'en diſperſer les ruines.

Peut-être il eût été à ſouhaiter qu'au moment où le premier orateur ſe préſenta pour prononcer le premier panégyrique devant un prince même vertueux, un citoyen plein de courage, ſe mît tout-à-coup entre le prince & l'orateur, & élevant ſa voix avec force, s'écriât; " prince, qu'oſes-» tu permettre, & que vas-tu entendre? » Ferme l'oreille à des diſcours dangereux. » Tu mérites ſans doute l'hommage qu'on » va te rendre; acheve de le mériter en » le dédaignant. Aujourd'hui la vérité te » loue; demain la flatterie t'attend. De » tous côtés l'orgueil te tend des pieges » & te pourſuit. L'eſclavage en ſilence te » trompe & te flatte. Iras-tu encore per-» mettre à un orateur de te corrompre avec » art? Si tu as les vertus dont il te loue, » ton cœur doit te ſuffire: ſi tu ne les a » point, il t'encourage. As-tu beſoin de » vains éloges & de panégyriques, pour » apprendre que tu nous rends heureux:

» Tes éloges, tes panégyriques ſont nos » champs cultivés, nos villes heureuſes, la » priere ſecrete du pere de famille aux pieds » des autels, le vieillard qui leve ſes mains » au ciel pour remercier les dieux d'avoir » prolongé ſa vie. Quel diſcours prononcé » devant toi, ſeroit plus éloquent » !

On ne peut douter qu'un prince ami de l'humanité, ſi on avoit eu le courage de lui parler ainſi, avant qu'il entendît un de ſes panégyriques, n'eût à l'inſtant congédié l'orateur, & que le peuple aſſemblé n'eût prononcé des imprécations contre le premier citoyen, qui dans la ſuite oſeroit renouveller cet uſage.

Il s'en falloit bien qu'on pensât ainſi à Rome ſous ce gouvernement féroce qu'on appella l'empire. Nous avons vu dans cette époque tout ce qui concernoit les éloges funebres. Nous avons vu cet honneur accordé quelquefois à des monſtres, quelquefois à des princes qui le méritoient. Mais quand on eſt puiſſant, on ne conſent guere à n'être loué qu'après ſa mort; & quand

on eſt eſclave, on veut flatter ceux que l'on craint. Ainſi le pouvoir d'un côté & la baſſeſſe de l'autre, firent le plus ſouvent naître les panégyriques, que les uns eurent le courage d'entendre, & que les autres eurent l'audace de prononcer.

On eſt effrayé, en liſant l'hiſtoire, de la foule énorme de panégyriques dont les Romains accablerent leurs empereurs. Ce débordement ne fut pas ſubit; il ne vint que par degrés. On commença par rendre des actions de graces au prince, lorſqu'on étoit nommé conſul. Quand on remercie, il faut louer; & quand on loue, on veut plaire; rien de plus naturel: & ce qui ne l'eſt pas moins, c'eſt de vouloir ajouter chaque année, à ce qui a été dit l'année précédente. Ce qui n'étoit donc qu'un remercîment, devint peu-à-peu un diſcours; & le diſcours devint un panégyrique; & le panégyrique fut ce qu'il devoit être; c'eſt-à-dire qu'on y louoit toujours un peu plus les mauvais princes que les bons. On étoit ſouvent en guerre: l'empereur qui jouiſſoit

en paix des dépouilles du monde, ſouvent ne ſortoit point de ſon palais; mais des généraux qui avoient quelquefois la hardieſſe d'être de grands hommes, lui gagnoient des batailles. Il étoit établi que ces batailles n'avoient été gagnées à trois cents lieues de lui, que par ſes auſpices invincibles. Ainſi on ne diſoit mot du général; & on prononçoit dans le ſénat un panégyrique en l'honneur du prince. Mais ſi par haſard l'empereur ſortoit de Rome en temps de guerre, pour peu qu'il lui arrivât, comme à Domitien, ou de voir de loin les routes des armées, ou de fuir ſeulement l'eſpace de deux ou trois lieues en pays ennemi, alors il n'y avoit plus aſſez de voix pour célébrer ſon courage & ſes victoires: à plus forte raiſon, quand l'empereur étoit un grand homme, & qu'à la tête des légions, il faiſoit reſpecter par ſes talents la grandeur de l'empire. Le peuple romain de conquérant devenu oiſif, & ne pouvant plus ſe déſennuyer en gouvernant le monde, aimoit les fêtes, & on les lui pro-

diguoit. Quand un prince avoit régné vingt ans, il falloit célébrer le bonheur de l'empire. C'étoit alors des jeux pour le peuple, & un panégyrique pour le prince. On trouva bientôt l'époque trop reculée. De vingt ans, on la mit à dix; enſuite à cinq. A chaque époque, nouvelle fête, & nouveaux éloges. Au bout du ſiecle, panégyrique de l'empereur régnant; au milieu, même cérémonie; à chaque quart, la même encore. Tous les ans ſe célébroit la naiſſance de Rome: ce jour là, on louoit l'empereur; & l'on ne manquoit pas de dire que Rome étoit née pour lui. Le jour de la naiſſance de l'empereur, on félicitoit Rome; il étoit né pour elle. Ainſi l'on ſaiſiſſoit tous les événements, tous les prétextes. Sans doute le nation heureuſe ſous les Antonins & les Trajan, devoit s'empreſſer à témoigner ſa reconnoiſſance. Des enfants heureux aiment à rendre hommage à leur pere. Mais ſous les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, la fievre ardente des panégyriques redou-

bloit. Il ſemble que cette nation d'eſclaves fût jalouſe de ne pas laiſſer paſſer un jour ſans baſſeſſes, & qu'elle voulût, pour ainſi dire, imprimer la trace de ſes chaînes ſur chaque partie du temps qui s'écouloit. Au reſte, ces éloges ſe prononçoient dans le ſénat, dans les temples, dans les places publiques, & juſque ſur le théatre. Au milieu des ſpectacles, nous dit Pline, on jouoit, on chantoit, on danſoit des panégyriques de princes; & l'empereur étoit loué en même temps dans le ſénat & ſur la ſcene, par un hiſtrion & par un conſul *.

Outre les orateurs qui, dans toutes ces fêtes, parloient devant le prince, & mentoient, pour ainſi dire, au nom de l'univers, il y avoit encore dans toutes les par-

* *Ecquis jam locus miſeræ adulationis manebat ignarus, quum laudes imperatorum ludis etiam & commiſſionibus celebrarentur, ſaltarenturque, atque in omne ludibrium effeminatis vocibus, modis, geſtibus frangerentur. Sed illud indignum quod eodem tempore in ſenatu & in ſcena, ab hiſtrione & à conſule laudabantur.*

Panégyr. Traj. 54.

ties de l'empire une foule de ſophiſtes ou d'orateurs ſubalternes, flattant & mentant pour leur compte, louant des empereurs qu'ils n'avoient jamais vus, & qu'ils ne devoient jamais voir. Ceux-là, on ne les payoit pas même de leurs menſonges. Ces malheureux étoient vils; & ceux pour qui ils ſe donnoient la peine de l'être, ignoroient juſqu'à leur nom. Leurs obſcures baſſeſſes reſtoient dans la même pouſſiere qu'eux; & malgré leurs efforts, ils ne pouvoient réuſſir même à ſe déshonorer. Il faut avouer que cette eſpece de maladie épidémique eſt bien honteuſe pour l'eſprit humain. On ſeroit tenté d'en rire, s'il n'étoit plus naturel encore de s'en indigner. Le plus grand nombre de ces panégyriques s'eſt perdu, comme cela devoit être; c'eſt bien aſſez de corrompre & d'ennuyer ſon ſiecle, ſans encore avoir le droit d'ennuyer la poſtérité. On ne nous a conſervé ſans doute, que ceux qu'on a regardés comme les plus eſtimables. Pour ſuivre notre plan, nous allons tâcher de les faire connoître,

indiquant rapidement, & le nom des écrivains, & le caractere des ouvrages; c'eſt une branche de littérature qui mérite ſon coin dans l'hiſtoire philoſophique des hommes.

CHAPITRE XIII.

Eloges donnés aux empereurs depuis Auguſte juſqu'à Trajan.

NOUS n'avons point de panégyriques en forme, & compoſés exprès par des orateurs, avant Trajan. Mais Trajan n'ayant été que le treizieme empereur, il falloit bien qu'avant lui il y eût des éloges. Sous Octave, deux hommes qui étoient nés libres, & qui tous deux avoient vu les proſcriptions, louerent à l'envi l'aſſaſſin qui, à force d'art & de ſoupleſſe, avoit aſſervi Rome. J'en demande pardon à ces deux hommes, mais il faut les nommer; c'eſt Horace & Virgile. Dans les églogues, déjà l'aſſaſſin eſt un dieu; dans les Géorgiques, les aſtres ſe rangent humblement pour lui faire place, & lui demandent quelle eſt celle qu'il voudra bien occuper parmi eux; & l'Enéide, comme on ſait, n'eſt, d'un bout à l'autre, qu'un monument que la ſer-

vitude éleva par la main du génie à la famille des Céſars. Virgile avoit l'ame plus tendre qu'élevée, & plus douce que forte. Accoutumé à errer dans les bois, & ſous le beau ciel de Naples, méditant la nature qu'il ſavoit ſi bien peindre, il devoit mettre un grand prix au repos. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait loué Octave; on dormit dans ſes chaînes. A l'égard d'Horace, né avec de l'imagination, un eſprit délicat, la manie de plaire aux grands, & l'art de réuſſir, il eut les talents & les vices d'un courtiſan poli. Dans ces temps de criſe, où les gouvernements changent, & où les peuples agités paſſent de la liberté républicaine, à une autre conſtitution, l'homme d'état a beſoin de l'homme d'eſprit. Horace, par le genre du ſien, étoit un inſtrument utile à Octave. Ses chanſons voluptueuſes adouciſſoient des eſprits rendus féroces par les guerres de liberté. Ses ſatires détournoient ſur les ridicules, des regards qui auparavant ſe portoient ſur le gouvernement & ſur l'état. Sa philoſophie tenant à

un eſprit moins ardent que ſage, prenant le milieu de tout, évitant l'excès de tout, calmoit l'impétuoſité des caracteres, & plaçoit la ſageſſe à côté du repos. Enfin ſes éloges éternels d'Octave accoutumoient au reſpect, & faiſoient illuſion ſur les crimes. La génération qui ne les avoit pas vus, étoit trompée; celle qui s'en ſouvenoit, doutoit preſque ſi elle les avoit vus. Les vers d'Horace étoient pour les Romains ce qu'étoit le ciſeau de Phidias pour les Grecs; ils embelliſſoient ce qu'il falloit adorer. Auſſi l'uſurpateur careſſoit le poëte; & le poëte reconnoiſſant ne ceſſa de célébrer un vainqueur qui trembloit dans une bataille, un légiſlateur qui violoit ſes loix, un réformateur ſoupçonné d'inceſte avec ſa fille.

S'il eſt moins honteux d'être flatteur, quand on craint d'être ingrat, Horace & Virgile furent moins coupables, ils louoient leur bienfaiteur. Mais Ovide qui louoit ſon oppreſſeur! Ovide qui né chevalier Romain, & relégué par un ſeul mot d'Octave à qua-

tre cent lieues de Rome & parmi des peuples barbares, des bords du Pont-Euxin fatigua, pendant six ans, de prieres & d'éloges, son tyran qui ne daignoit pas l'entendre! Ovide qui, après la mort de cet Octave qu'il devoit abhorrer, lui consacra un éloge funebre en vers gêtes, lui dressa une chapelle, lui composa des hymnes, & alloit tous les matins encenser son image, pour que l'odeur de l'encens parvînt au capitole, à cet autre tyran nommé Tibere! Ovide qui enfin, pendant dix ans, perdit ses vers & ses bassesses, & ne se rebuta jamais! Quel nom lui donner?

Il est triste pour les poëtes, d'avoir eu dans tous les siecles le privilege de flatter sans s'en appercevoir, & sans même qu'on s'en étonne: il faut espérer qu'un jour ils réclameront contre ce droit; mais ce privilege accordé aux vers ne s'est jamais étendu jusqu'à l'histoire. Libre de sa nature, elle semble consacrée à la vérité, comme la poésie au mensonge. Nous trouvons cependant un historien à Rome, qui a prodigué avec

la plus grande pompe, les plus lâches éloges à Tibere; c'eſt Velleius Paterculus, auteur qui a de la rapidité & de la force, qui quelquefois penſe & s'exprime comme Monteſquieu, & peint les grands hommes par de grands traits, mais qui n'en a pas moins gâté ſon ouvrage, par le ton qui y regne. Ses ſoixante dernieres pages ſurtout, ſont écrites comme un valet qui voudroit faire fortune, écriroit l'hiſtoire de ſon maître, à qui il viendroit tous les matins la lire à ſon lever. Si quelqu'un veut éprouver toute l'indignation que la flatterie inſpire; s'il veut apprendre comment on ne laiſſe échapper aucune occaſion de louer un homme puiſſant; comment on s'extaſie ſur ſes bonnes qualités, quand il en a; comment on diſſimule les mauvaiſes; comment on exagere ce qui eſt commun; comment on donne des motifs honnêtes à ce qui eſt vicieux; comment on rabaiſſe avec art, ou ſans art, les ennemis ou les rivaux; comment on interrompt ſon récit par des exclamations qu'on veut rendre paſſionnées;

comment on ſe hâte de louer en abrégé, en annonçant que dans un autre ouvrage on louera plus en détail; comment, & toujours dans le même but, on mêle à de grands événements, de petites anecdotes; comment on érige ſon aviliſſement en culte; comment on eſpere qu'un homme ſi utile & ſi grand, voudra bien avoir long-temps pitié de l'univers; comment enfin, dans un court eſpace, on trouve l'art d'épuiſer toutes les formules, & tous les tours de la baſſeſſe; il n'y a qu'à lire ces ſoixante pages, & ſur-tout les vingt dernieres.

Le panégyriſte de Tibere, devoit l'être de Séjan; auſſi dans le même ouvrage, Séjan eſt-il peint comme un grand homme. On nous apprend qu'il fut choiſi pour ſeconder Tibere, parce que c'eſt la regle que les hommes ſupérieurs emploient des hommes de génie *. Enfin dans les dernieres

* *Rarò eminentes viri, non magnis adjutoribus uſi ſunt.* VELL. lib. 2. p. 127.

lignes, la ſervitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander au nom de l'univers, la conſervation de qui ? De l'empoiſonneur de Germanicus, & du monſtre de Caprée. On dit que ce Velleius fut enveloppé dans la diſgrace de Séjan, & périt avec lui. Ainſi, pour ſalaire de ſes menſonges, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie honteuſe, une mort ſanglante, & le déshonneur chez la poſtérité ; c'étoit bien la peine d'être vil.

Qui croiroit que nous avons du Stoïcien Séneque, un ouvrage plus lâche encore qui celui-là ? Car il eſt conſacré tout entier, à louer un affranchi de Claude, & l'imbécile Claude lui-même. C'eſt le traité de la conſolation adreſſé à Polybe. Ce Polybe avoit été eſclave, & étoit tout puiſſant, ſuivant la coutume de Rome, où les empereurs ſoit par pareſſe de faire un choix, ſoit par l'habitude d'être gouvernés, ſoit par la confiance qu'inſpire une baſſeſſe de tous les jours, ſoit pour ne pas

confier leur pouvoir à des hommes qu'ils pouvoient craindre, soit par ce secret orgueil que sent un despote à faire adorer ses esclaves, choisissoient presque toujours leurs ministres parmi leurs affranchis. Polybe étoit du nombre, & il venoit de perdre un frere. Séneque qui alors étoit exilé en Corse, & qui auroit mieux aimé faire admirer ses talents dans l'opulente & voluptueuse Rome, sous prétexte de consoler cet esclave, mendie lâchement sa faveur par des éloges. D'abord il querelle très-sérieusement la fortune, de ce qu'elle a osé attaquer un grand homme tel que Polybe : cependant il voit bien qu'elle a été très-adroite ; car elle a trouvé le seul endroit par où elle le pût blesser. Lui auroit-elle enlevé des richesses ? il les mépriſe. Ses amis ? il en aura tant qu'il voudra. L'estime publique ? elle est inébranlable. La santé ? avec l'esprit qu'il a, on s'en passe. La vie ? il est sûr d'être immortel. * Et puis le panégyrique du mort ;

* *Senec. de consolat. ad Polyb.* 21.

panégyrique qui consiste sur-tout à dire que le mort étoit digne d'un pareil frere. Ensuite on l'avertit qu'il est trop grand, pour qu'il lui soit permis de pleurer. Rien de bas, rien de commun ne sied à un homme comme lui. Il ne faut pas qu'il démente l'admiration que l'univers a conçue *.

En louant l'esclave, le grave Séneque ne pouvoit se dispenser de louer le maître. » Puisque Claude respire, dit-il, il ne vous » est pas permis de vous plaindre. Claude » est vivant; toute votre famille est vivante. » Vous n'avez rien perdu. Non-seulement » vos yeux doivent être secs, mais vous » devez même laisser éclater votre joie **» : Et plus bas: « Votre frere est heureux; » en mourant il a laissé Claude, son au-

* *Senec. de consolat. ad Polyb.* 25.

** *Fas tibi non est, salvo Cæsare, de fortunâ queri. Hoc incolumi, salvi tibi sunt tui, nihil perdidisti. Non tantum siccos oculos tuos esse, sed etiam lætos oportet. In hoc tibi omnia sunt hic pro omnibus est.* *Ibid.* 26.

» guſte famille, & vous-même ſur la terre. »
Et ailleurs; « je ne ceſſerai de vous offrir
» l'image de Claude. Tandis qu'il gouverne
» le monde, & qu'il prouve combien,
» pour maintenir l'empire, les bienfaits ſont
» plus puiſſants que les armes, tandis que
» le ſort de l'univers eſt en ſes mains, vous
» ne pouvez vous appercevoir que vous ayez
» fait une perte. Elevez-vous, & toutes les
» fois que les larmes vous viendront aux
» yeux, tournez vos regards ſur Claude;
» la vue de cette puiſſante divinité ſéchera
» vos larmes. Humain & bienfaiſant envers
» tous les hommes, je ne doute point qu'il
» n'ait déjà employé les plus fortes conſo-
» lations pour guérir votre bleſſure & char-
» mer vos douleurs: mais quand il n'en
» auroit rien fait, voir Claude, ou penſer
» ſeulement à lui, c'eſt déjà une conſola-
» tion bien douce. Que tous les dieux,
» que toutes les déeſſes le prêtent long-
» temps à la terre! Qu'il égale les grandes
» actions d'Auguſte! qu'il ſurpaſſe le nom-
» bre de ſes années! Que tant qu'il ſera

» parmi les mortels, il ne s'apperçoive » point que dans ſa maiſon il y ait rien de » mortel! Que le jour où ſa famille ſa- » crée célébrera ſon retour au ciel, ne » luiſe que dans l'autre ſiecle, & pour nos » derniers neveux! * ». Et enſuite une

---

* *Non deſinam offerre tibi Cæſarem. Illo moderante terras & oſtendente quanto melius beneficiis imperium cuſtodiatur quam armis, illo rebus humanis præſide, non eſt periculum nequid perdidiſſe te ſentias. Attolle te, & quoties lachrimæ ſuboriuntur oculis tuis, toties illos in Cæſarem dirige; ſiccabuntur maximi & clariſſimi conſpectu numinis..... Nec dubito cum tanta illi adverſus omnes ſuos ſit manſuetudo, tantaque indulgentia, quin multis jam ſolatiis tuum iſtud vulnus obduxerit, nonnulla quæ dolori tuo obſtarent, congeſſerit. Quid porro, ut nihil horum fecerit, nonne protinus ipſe conſpectus per ſe tantum modo, cogitatuſque Cæſar maximo ſolatio tibi eſt! Dii illum, Deæque omnes terris diu commodent. Acta hic Divi Auguſti æquet, annos vincat; ac quamdiu inter mortales erit, nihil in domo ſuâ mortale eſſe ſentiat. Sera & nepotibus demum noſtris dies nota ſit quâ illum gens ſua cœlo aſſerat.*

SENEC. de Conſolat. ad Polyb. 31.

priere à la fortune, pour qu'elle veuille bien permettre " qu'un ſi grand empereur remé-
» die aux maux du genre-humain déſolé....
» Si elle regarde Rome en pitié, ſi elle n'a
» pas encore réſolu d'anéantir le monde,
» ce prince envoyé pour conſoler l'univers,
» ſera auſſi ſacré pour elle, qu'il l'eſt déjà
» pour tous les mortels *.

Je ne ferai ici qu'une remarque; c'eſt Séneque qui parle, & il parle de Claude. Mais j'ajouterai pour être juſte, que ce même homme qui a paru ſi foible dans ſon exil, mourut avec le plus grand courage; tant il eſt vrai qu'on peut unir la foibleſſe

---

* *Abſtine ab hoc manus tuas Fortuna..... patere illum generi humano jamdiu ægro & affecto mederi. Sidus hoc quod præcipitato in profundum ac demerſo in tenebras orbi refulſit, ſemper luceat.*
SENEC. de conſol. ad Polyb. 32

Hoc unum obtineamus ab illâ votis ac precibus publicis, ſi nundum illi genus humanum placuit conſumere, ſi Romanum adhuc nomen propitia reſpicit, hunc principem lapſis hominum rebus datum, ſicut omnibus mortalibus, ſibi eſſe ſacro-ſanctum velit. *Ibid.* 36.

avec la grandeur, & être tour à tour intrépide & lâche !

Tout le monde ſait que Néron fut loué par Lucain ; nous avons vingt vers de lui, à la tête de la Pharſale, où ce monſtre eſt placé dans le ciel. Cependant nous ne pouvons guere douter que Lucain ne haït les tyrans. Il loue avec tranſport & Caton & Brutus. Il peint Pompée comme le vengeur, & Céſar comme l'oppreſſeur de ſon pays. Il entra même dans la fameuſe conſpiration de Piſon. Pour réſoudre le problême, il faut ſe ſouvenir que Néron ne fut pas toujours un monſtre. Le prince qui dit, *je voudrois ne point ſavoir écrire*, n'étoit pas le même que celui qui fit périr & ſon frere, & ſa femme, & ſa mere, & une foule de Romains. Néron changea, & l'éloge eſt reſté.

Mais ſi peut-être on peut juſtifier Lucain, comment, ſous un autre regne, excuſer Quintilien, Martial & Stace ? Le grave auteur des inſtitutions oratoires, à la tête de ſon quatrieme livre, ne rougit pas de

donner le nom de censeur très-saint, & de divinité favorable, à Domitien, à ce tyran jaloux, capricieux & lâche, sous qui le nom même de la vertu fut proscrit, qui n'eut que des vices, ne fit que des crimes, empoisonna peut-être Titus, & teint de sang, vouloit être homme de lettres, & passer pour juste.

Stace qui naquit à Naples, & qui avoit une imagination forte, quoique déréglée, avilit son génie par les mêmes éloges. Ses deux poëmes sont dédiés à ce tyran, qu'il place aussi dans le ciel, sans-doute entre Octave & Néron. Ce n'est pas tout; nous avons encore de lui trois ou quatre pieces, ou panégyriques en vers; l'un intitulé *le cheval de Domicien;* l'autre où, selon son expression, *il adore le dix-septieme consulat du prince;* le troisieme, où il rend grace de ce qu'il a été honoré de *sa table très-sacrée.* Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les éloges sont aussi ridicules que les titres.

A l'égard de Martial, on ose dire qu'il est encore plus étonnant. Cet Espagnol qui vint

vint de bonne heure à Rome, pour y faire des vers, médire & flatter, & qui y eut tout le succès qu'un esprit fin & piquant peut avoir dans une grande ville, où il y a de l'oisiveté, des arts & des vices, nous a laissé près de quatre-vingts petites pieces, ou épigrammes faites en l'honneur de Domitien. Ce sont quatre-vingt monuments de bassesse. On y apprend qu'il n'y eut jamais dans Rome, ni de temps si heureux, ni de succès si brillants, ni tant de liberté accordée par le prince aux citoyens, ni tant d'amour des citoyens pour le prince, que sous Domitien. On croiroit qu'il est impossible d'être plus vil. Martial a trouvé l'art de l'être encore plus; c'est de répéter les mêmes éloges pour Trajan, & de blâmer alors les crimes de Domitien, qu'il avoit élevé jusqu'au ciel quand il régnoit. Quel est l'esclave étalé dans un marché pour être vendu, qui inspire autant de mépris & de pitié qu'un tel écrivain, qui cependant à la honte de son siecle & de Rome, eut de la réputation.

CHAPITRE XIV.

Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune.

NOUS voici parvenus au panégyrique de Pline, le premier & le plus célebre de tous les panégyriques d'empereurs, que nous ayons. Pline eſt aſſez connu. On ſait qu'il fut un des premiers orateurs de ſon ſiecle. Il étoit trop vertueux pour n'avoir rien à craindre ſous Domitien; mais la mort du tyran le ſauva. Nerva & Trajan le chérirent; & ce qui met le comble à ſa gloire, il fut le rival & l'ami de Tacite. Tous deux également célebres, & tous deux jouiſſant de la gloire l'un de l'autre, ils goûtoient enſemble dans le commerce de l'amitié & des lettres, ce bonheur ſi pur que ne donnent ni les dignités, ni la gloire, & qu'on trouve encore moins dans ce commerce d'amour-propre & de careſſes, d'affection apparente & d'indifférence réelle, qu'on a nommé ſi fauſſement du nom de ſociété, commerce trompeur qui peut ſatisfaire les ames vaines,

qui amuſe les ames indifférentes & légeres, mais repouſſe les ames ſenſibles, & qui ſépare & iſole les hommes, bien plus encore qu'il ne paroît les unir. Il faut voir dans les lettres de Pline même, tous les détails de cette union ſi douce. On partage & l'on envie les charmes de leur amitié: ils vouloient vivre, ils vouloient mourir enſemble; ils déſiroient, quand ils ne ſeroient plus, que la poſtérité unît encore leurs noms, comme leurs ames l'avoient été pendant la vie. Qu'on me pardonne de m'être arrêté un moment ſur le ſpectacle d'une amitié ſi touchante. Il eſt doux, même en écrivant, de pouvoir ſe livrer quelquefois aux mouvements de ſon cœur: & j'aime encore mieux un ſentiment qui me conſole, qu'une vérité qui m'éclaire.

Pline étoit conſul, quand il prononça ce panégyrique célebre. On a dit que pour le mériter, il n'avoit manqué à Trajan que de ne pas l'entendre. Heureuſement il ne fut pas prononcé, comme il eſt écrit. Ce n'étoit d'abord qu'un remercîment, avec quelques

éloges : mais Pline avant que de le publier, le retravailla. Il en fit presque un nouvel ouvrage, & lui donna par degré cette étendue que la plupart des hommes ne pardonneroient pas même à une satire. Pour bien juger de son mérite, ou de ses défauts, il faudroit le lire soi-même. Ceux qui ont reçu de la nature une ame forte, ceux qui ont le bonheur ou le malheur de sentir tout avec énergie, ceux qui admirent avec transport & qui s'indignent de même, ceux qui voient tous les objets de très-haut, qui les mesurent avec rapidité & s'élancent ensuite ailleurs, qui s'occupent beaucoup plus de l'ensemble des choses que de leurs détails, ceux dont les idées naissent en foule, tombent & se précipitent les unes sur les autres, & qui veulent un genre d'éloquence fait pour leur maniere de sentir & de voir, ceux là sans doute ne seront pas contents de l'ouvrage de Pline. Ils y trouveront peut-être peu d'élévation, peu de chaleur, peu de rapidité, presqu'aucun de ces traits qui vont chercher l'ame, & y laissent une impressio

forte & profonde. Mais auſſi il y a des hommes dont l'imagination eſt douce, & l'ame tranquille, qui ſont plus ſenſibles à la grace qu'à la force, qui veulent des mouvements légers & point de ſecouſſes, que l'eſprit amuſe, & qu'un ſentiment trop vif fatigue; ceux-là ne manqueront pas de porter un jugement différent. Ils aimeront dans Pline la grace du ſtyle, la fineſſe des éloges, ſouvent l'éclat des idées. Ils ne ſeront pas entraînés; mais ils s'arrêteront par-tout avec plaiſir. Si chaque idée n'eſt pas nouvelle, ils la trouveront chaque fois préſentée d'une maniere piquante. Souvent elle reſſemblera pour eux à ces figures qui s'embelliſſent encore par le demi-voile qui les couvre. Alors ils goûteront le plaiſir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, & de lui ſurprendre, pour ainſi dire, ſon ſecret. On ſent que c'eſt-là en même temps & un plaiſir de l'eſprit, parce qu'il s'exerce ſans ſe fatiguer; & un plaiſir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, & qu'on ſe rend compte de ſes forces, en faiſant avec lui

une partie de ſon ouvrage. Mais auſſi ce genre d'agréments tient à des défauts. Plus on veut être piquant, & moins on eſt naturel. Il arrive dans les ouvrages, ce qu'on voit en ſociété. Le déſir éternel de plaire rapetiſſe l'ame, & lui ôte le ſentiment & l'énergie des grandes choſes. Cette recherche importune des agréments arrête les mouvements libres & fiers de l'imagination, & l'oblige ſans ceſſe à rallentir ſa marche. Le ſtyle devient agréable & froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, & le contraſte marqué entre une petite maniere & de grands objets.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches. Peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Juſque dans les louanges que le conſul donne au prince, il y a un détail minutieux de petits objets. J'oſe même dire que le ton n'a pas toujours la nobleſſe qu'il devroit avoir. Les Romains, dans ce panégyrique, ont l'air d'eſclaves à peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes

de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne les pas écraser, & daigne les compter au rang des hommes. Mais c'eſt bien plus la faute du temps que de l'orateur. Telle eſt l'influence du gouvernement ſur l'éloquence & ſur les arts. Des ames qui ont été long-temps abattues, ne ſe relevent pas aiſément; & l'habitude d'avoir été courbé ſous des chaînes, ſe remarque même quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite dont l'ame étoit ſi fiere & ſi haute, ſentoit ce malheur, & il s'en plaignoit. Telle eſt la foibleſſe humaine, diſoit-il; par-tout les remèdes ſont plus lents que les maux; & il eſt bien plus facile d'étouffer le génie, que de le ranimer.

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline, pluſieurs endroits d'une véritable éloquence, & où l'on remarque de l'élévation & de la force. Tel eſt celui où il parle de la vie farouche & ſolitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé » dans ſon palais, comme une bête féroce

» dans son antre, tantôt s'y abreuvant,
» pour ainsi dire, du sang de ses proches,
» tantôt méditant le meurtre des plus illus-
» tres citoyens, & s'élançant au dehors
» pour le carnage. L'horreur & la menace
» gardoient les portes du palais, & l'on
» tremblait également d'être admis & d'être
» exclus. On n'osoit approcher; on n'osoit
» même adresser la parole à un prince tou-
» jours caché dans l'ombre, & fuyant les
» regards, & qui ne sortoit de sa pro-
» fonde solitude, que pour faire de Rome
» un désert. Cependant dans ces murs
» même, & dans ces retraites profondes
» auxquelles il avoit confié sa sûreté, il en-
» ferma avec lui un Dieu vengeur des cri-
» mes. * » Et un moment après il nous

* *Nec salutationes tuas fuga & vastitas sequitur. Remoramur, resistimus, ut in communi domo, quam nuper illa immanissima bellua plurimo terrore munierat, quum velut quodam specu inclusa, nunc propinquum sanguinem lamberet, nunc se ad clarissimorum civium strages cædesque proferret. Obversabantur foribus horror & minæ; & par metus*

peint les ſtatues de Domitien abattues, une foule empreſſée, le fer & la hache à la main, ardente à mutiler ces images d'or, comme ſi leurs coups tomboient ſur le tyran. Il nous montre ces figures autrefois menaçantes, dévorées par les flammes, & l'objet de l'effroi public changeant de forme, pour ſervir déſormais à l'uſage & aux plaiſirs des citoyens. *

---

admiſſis & excluſis. Non adire quiſquam, non alloqui audebat, tenebras ſemper ſecretumque captantem, nec unquam ex ſollitudine ſua prodeuntem, niſi ut ſolitudinem faceret. Ille tamen quibus ſibi parietibus & muris ſalutem ſuam tueri videbatur, dolum ſecum & inſidias; & ultorum ſcelerum Deum incluſit. Panég. 48 & 49.

* *Illæ autem aureæ & innumerabiles ſtatuæ ſtrage & ruinâ publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere ſolo ſuperbiſſimos vultus, inſtare ferro, ſævire ſecuribus; ut ſi ſingulos ictus ſanguis dolorque ſequeretur. Nemo tam temperans gaudii ſeræque lætitiæ, quin inſtar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, poſtremo truces horrendaſque imagines objectas excoctaſque flammis, ut ex illo terrore & minis in uſum hominum ac voluptates ignibus mutarentur.* Panég. 12.

Pour achever de faire connoître le caractere & le genre d'éloquence de Pline, je vais citer quelques penſées détachées de ce panégyrique qui, avec ſes défauts, eſt encore un des ouvrages les plus eſtimables de l'antiquité.

« Notre empereur, dit-il, eſt d'autant » plus grand, qu'il croit n'être qu'un ci- » toyen, comme nous. Il ſe ſouvient qu'il » eſt homme; il ſe ſouvient qu'il com- » mande à des hommes..... *

» Les riches ont d'aſſez grands motifs » pour donner des citoyens à l'état; il n'y » a qu'un bon gouvernement qui puiſſe en- » courager les pauvres à devenir peres. Que » les bienfaits du prince ſoutiennent ceux » que la confiance de ſes vertus a fait naître. » Négliger le peuple pour les grands, c'eſt » croire que la tête peut ſubſiſter, en aſſa-

* *Unum ille ſe ex nobis, & hoc magis excellit atque eminet, quod unum ex nobis putat: nec minus hominem ſe, quam hominibus præeſſe meminit.* Panég. Traj. 2.

» mant le corps ; c'eſt hâter la chûte de » l'état *.

» Les libéralités & les ſecours peuvent » ſans doute beaucoup, pour exciter à avoir » des enfants ; mais l'eſpérance de la liberté » & de la ſûreté peuvent encore plus. Que » le prince ne donne rien, pourvu qu'il » n'ôte rien ; qu'il ne nourriſſe pas, mais » auſſi qu'il ne tue point ; & les enfants » naîtront en foule. **

» En détruiſant les délateurs, votre ſage

---

* *Locupletes ad tollendos liberos ingentia præmia & pares pœnæ cohortantur : pauperibus educandi una ratio eſt bonus princeps. Hic fiduciâ ſui procreatos niſi largâ manu fovet..... Occaſum imperii, occaſum reipublicæ accelerat, fruſtraque proceres, plebe neglectâ, ut defectum corpore caput..... tuetur.* Panég. 26.

** *Magnum quidem eſt educandi incitamentum, tollere liberos in ſpem alimentorum, in ſpem congiariorum ; majus tamen in ſpem libertatis, in ſpem ſecuritatis ; atque adeo nihil largiatur princeps, dum nihil auferat ; non alat, dum non occidat ; nec deerunt qui filios concupiſcant.* Panég. 27.

» ſévérité a empêché qu'une ville fondée » ſur les loix, ne fût renverſée par les » loix *.

» Ce ſeroit déjà bien aſſez que la vertu » ne fût pas funeſte à ceux qui l'ont : vous » faites plus ; elle leur eſt utile » **.

» Vos prédéceſſeurs aimoient mieux voir » autour d'eux le ſpectacle des vices que » des vertus ; d'abord parce qu'on déſire » que les autres ſoient ce qu'on eſt ſoi-» même ; enſuite parce qu'ils croyoient » trouver plus de ſoumiſſion à l'eſclavage, » dans ceux qui ne méritoient en effet que » d'être eſclaves. ***.

---

* *Excidiſti inteſtinum malum, & providâ ſeveritate caviſti ne fundata legibus civitas, everſa legibus videretur.* Panég. 34.

** *Prodeſt bonos eſſe, quum ſit ſatis abundeque ſi non nocet.* Panég. 44.

*** *Et priores quidem principes... vitiis potius civium quam virtutibus lætabantur, primum quod in alio ſua quemque natura delectat, deinde quod patientiores ſervitutis arbitrabantur quos non deceret eſſe niſi ſervos.* Panég. 45.

» Le prince qui permet d'être vertueux, » fait peut-être plus pour les mœurs, que » celui qui l'ordonne *.

» Du moment qu'on eſt prince, on eſt » condamné à l'immortalité ; mais il y en » a deux, celle des vertus, & celle du » crime. Le prince n'a que le choix **.

» Prince, pour juger des hommes, rap- » portez-vous-en à la renommée. C'eſt elle » qu'il faut croire, & non pas quelques » hommes : car quelques hommes peuvent » & ſéduire, & être ſéduits ; mais perſonne » n'a trompé un peuple entier ; & un peu- » ple entier n'a jamais trompé perſonne ***.

---

* *Neſcio an plus moribus conferat princeps qui bonos eſſe patitur, quam qui cogit.*

Ibid.

** *Ut quiſque factus eſt princeps, extemplo fama ejus, incertum bona, an mala, cæterum æterna eſt. Non ergo perpetua principi fama quæ invitum manet, ſed bona concupiſcenda eſt.*

Panég. 55.

*** *Tales nos crede Cæſar qualis cujuſque fama eſt. Huic aures, huic oculos intende. Melius om-*

» Sous un prince plus grand que ſes » aïeux, ceux qui ont créé leur nobleſſe » ſeroient-ils donc moins honorés, que » ceux qui n'ont qu'hérité de la leur *.

» Quand on eſt dans la premiere place » du monde, on ne peut plus s'élever qu'en » abaiſſant ſa propre grandeur **.

» Trop long-temps les ſujets & le prince » ont eu des intérêts différents. Aujour- » d'hui le prince ne peut plus être heureux » ſans les ſujets, ni les ſujets ſans le » prince ***.

---

nibus quam ſingulis creditur. Singuli enim decipere & decipi poſſunt. Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt. Panég. 62.

* *Cur te principe qui generis tui claritatem virtute ſuperaſti, deterior eſſet conditio eorum qui poſteros habere nobiles mererentur, quam eorum qui parentes habuiſſent?* Panég. 70.

** *Cui nihil ad agendum faſtigium ſupereſt, hic uno modo creſcere poteſt, ſi ſe ipſe ſubmittat, ſecurus magnitudinis ſuæ.* Panég. 71.

*** *Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adverſa, alia ſecunda principi & nobis: nunc*

» Dans certaines assemblées, ce qui est » approuvé avec transport de tous, est ce » qui déplaît le plus sûrement à tous *.

» Vous avez des amis, parce que vous » l'êtes vous-même; car on commande tout » aux sujets, excepté l'amour. De tous les » sentiments, l'amour est le plus fier, le » plus indépendant & le plus libre. Un » prince peut-être peut inspirer la haine sans » la mériter & la sentir; mais à coup sûr » il ne peut être aimé, s'il n'aime lui- » même » **.

---

communia tibi nobiscum tam læta quam tristia; nec magis sine te nos esse felices, quam tu sine nobis potes. Panég. 72.

*. *Nulla magis omnibus displicent, quamquæ sic fiunt tanquam omnibus placeant.* Panég. 76.

** *Habes amicos quia amicus ipse es. Neque enim ut alia subjectis, ita amor imperatur. Neque est nullus affectus eam erectus & liber, & dominationis impatiens; nec qui magis vires exigat. Potest fortasse princeps inique, potest tamen odio esse nonnullis, etiamsi ipse non oderit: amari, nisi ipse amet, non potest.* Panég. 83.

On voit dans tous ces morceaux, quelle eſt l'ame, & le tour d'eſprit de l'orateur. Ce ſont des penſées toujours vraies, & quelquefois fortes, aiguiſées en épigrammes, & relevées toujours par un contraſte ou de mots, ou d'idées. On peut aſſurément blâmer ce genre d'éloquence, qui n'eſt point le meilleur. Mais il n'en faut pas moins eſtimer les vérités utiles & nobles, dont cet ouvrage eſt rempli. Gardons-nous de pouſſer trop loin cette attention ſubalterne, qui peſe les phraſes dans une balance, & fait plus d'attention aux mots qu'aux idées. Il importe encore plus, je crois, d'être bon citoyen, qu'excellent orateur; & s'il eſt utile de ne pas corrompre le goût, il vaut encore mieux ne pas corrompre les hommes & les princes.

CHAPITRE XV.

De Tacite. D'un éloge qu'il prononça étant consul ; de son éloge historique d'Agricola.

QUOIQUE Tacite n'ait composé aucun panégyrique de prince, cependant l'ordre des temps, la liaison des idées, le mérite de ce grand homme & le caractere particulier de ses ouvrages, semblent exiger que nous en parlions ici. On se rappelle le mot d'un officier François qui, à la tête d'une compagnie des Gardes, venoit d'assister à la dédicace d'une des statues de Louis XIV ; en revenant il passa avec sa troupe devant la statue de Henri IV ; « mes amis, dit-il, » saluons celui-ci, il en vaut bien un au- » tre », & en même temps il fit baisser les drapeaux jusqu'à terre. Dans cette revue des écrivains, Tacite mérite d'être traité avec le même honneur. Pour peu qu'on soit sensible, à son nom l'imagination s'échauffe

& l'ame s'éleve. Si on demande quel eſt l'homme qui a le mieux peint les vices & les crimes, & qui inſpire mieux l'indignation & le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes ? je dirai c'eſt Tacite. Qui donne un plus ſaint reſpect pour la vertu malheureuſe, & la repréſente d'une maniere plus auguſte, ou dans les fers ou ſous les coups d'un bourreau ? c'eſt Tacite. Qui a le mieux flétri les affranchis & les eſclaves, & tous ceux qui rampoient, flattoient, pilloient & corrompoient à la cour des empereurs ? c'eſt encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractere plus impoſant à l'hiſtoire, un air plus terrible à la poſtérité. Philippe II, Henri VIII, & Louis XI n'auroient jamais dû voir Tacite dans une bibliotheque, ſans une eſpece d'effroi.

Si de la partie morale nous paſſons à celle du génie, quel homme a deſſiné plus fortement les caracteres ? Qui eſt deſcendu plus avant dans les profondeurs de la politique ? a mieux tiré de grands réſultats des

plus petits événements ? a mieux fait à chaque ligne, dans l'hiſtoire d'un homme, l'hiſtoire de l'eſprit humain & de tous les ſiecles ? a mieux ſurpris la baſſeſſe qui ſe cache & s'enveloppe ? a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les ſecrets des paſſions, tous les motifs des diſcours, tous les contraſtes entre les ſentiments & les actions, tous les mouvements que l'ame ſe diſſimule ? a mieux tracé le mêlange bizarre des vertus & des vices, l'aſſemblage des qualités différentes & quelquefois contraires ; la férocité froide & ſombre dans Tibere, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité ſans frein comme ſans honte dans Néron, la férocité hypocrite & timide dans Domitien ; les crimes de la domination & ceux de l'eſclavage : la fierté qui ſert d'un côté pour commander de l'autre ; la corruption tranquille & lente, & la corruption impétueuſe & hardie ; le caractere & l'eſprit des révolutions, les vues oppoſées des chefs, l'inſtinct féroce & avide du ſoldat, l'inſ-

tinct tumultueux & foible de la multitude, & dans Rome la ſtupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, ſont également indifférents, & qui ſans choix, ſans regret, ſans déſir, aſſis aux ſpectacles, attend froidement qu'on lui annonce ſon maître; prêt à battre des mains au haſard à celui qui viendra, & qu'il auroit foulé aux pieds, ſi un autre eût vaincu. Enfin dix pages de Tacite apprennent plus à connoître les hommes, que les trois quarts des hiſtoires modernes enſemble. C'eſt le livre des vieillards, des philoſophes, des citoyens, des courtiſans, des princes. Il conſole des hommes, celui qui en eſt loin; il éclaire celui qui eſt forcé de vivre avec eux. Il eſt trop vrai qu'il n'apprend pas à les eſtimer: mais on ſeroit trop heureux que leur commerce à cet égard, ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de ſon éloquence; elle eſt connue. En général ce ne n'eſt pas une éloquence de mots & d'harmonie; c'eſt une éloquence d'idées qui ſe ſuccedent & ſe

heureux. Il ſemble par-tout que la penſée ſe reſſerre pour occuper moins d'eſpace. On ne la prévient jamais, ou ne fait que la ſuivre. Souvent elle ne ſe déploie pas toute entiere, & elle ne ſe montre, pour ainſi dire, qu'en ſe cachant. Qu'on imagine une langue, rapide comme les mouvements de l'ame; une langue qui pour rendre un ſentiment, ne le décompoſeroit jamais en pluſieurs mots; une langue dont chaque ſon exprimeroit une collection d'idées; telle eſt preſque la perfection de la langue Romaine dans Tacite. Point de ſigne ſuperflu, point de cortege inutile. Les penſées ſe preſſent, & entrent en foule dans l'imagination; mais elles la rempliſſent ſans la fatiguer jamais. A l'égard du ſtyle, il eſt hardi, précipité, ſouvent bruſque, toujours plein de vigueur. Il peint d'un trait. La liaiſon eſt plus entre les idées qu'entre les mots. Les muſcles & les nerfs y dominent plus que la grace. C'eſt le Michel-Ange des écrivains. Il a ſa profon-

deur, ſa force, & peut-être un peu de ſa rudeſſe.

Nous ſavons qu'il exerça pendant la plus grande partie de ſa vie la profeſſion d'orateur, & il ne s'appliqua à l'hiſtoire que dans ſa vieilleſſe. Etant conſul ſous Nerva, il prononça l'éloge funebre de Virginius. C'eſt ce même général qui avoit refuſé trois fois l'empire, qui par-là déplut aux armées dont il mépriſa la haine, qui les fit obéir en dédaignant leur préſent; & qui vécut tranquille & reſpecté ſous ſix empereurs, quoiqu'il n'eût tenu qu'à lui d'être à leur place. Pline le jeune dont Virginius avoit été le tuteur & l'ami, en parle avec tranſport dans pluſieurs de ſes lettres. « Il a joui trente ans de ſa » gloire, nous dit-il; il a vu des poëmes » compoſés en ſon honneur, il a lu lui- » même ſon hiſtoire, & la poſtérité a » commencé pour lui de ſon vivant. Sa » pompe funebre, ajoute-t-il, a honoré » le prince, ſon ſiecle, Rome & la tri-

» bune romaine ; & il n'a rien manqué » au bonheur de ſa vie, car il a été loué » après ſa mort par le plus éloquent des » hommes » *.

Un tel éloge prononcé par Tacite devoit être intéreſſant ; mais nous ne l'avons plus. Heureuſement il nous reſte de lui le chef-d'œuvre & le modele de tous les éloges hiſtoriques ; c'eſt ſa vie d'Agricola.

Le début qui eſt d'une grande beauté, eſt d'une éloquence tout à la fois ſimple & forte. Il y parle de l'ancien uſage de célébrer les grands hommes, de l'indifférence de ſon ſiecle pour ceux qui l'honorent, du danger de louer la vertu ſous les tyrans, des effets de l'oppreſſion, qui fait mourir les arts en étouffant le génie. « Le dernier ſiecle, dit-il, a vu ce qu'il » y avoit d'extrême dans la liberté : le » nôtre a vu ce qu'il y a d'extrême dans » l'eſclavage. Les recherches des délateurs

* *Plin.* Epiſt. lib. 1.

» nous ont ôté jusqu'à la liberté de parler » & d'entendre ; & nous eussions perdu » le souvenir même avec la voix, s'il étoit » aussi facile à l'homme d'oublier que de » se taire * ». Il se représente ensuite, au sortir du regne de Domitien, comme échappé aux chaînes & à la mort, survivant aux autres, &, pour ainsi dire, à lui-même, privé de quinze ans de sa vie, qui se sont écoulés dans l'inaction & le silence, mais voulant du moins employer les restes d'un talent foible & d'une voix presque éteinte, à transmettre à la postérité & l'esclavage passé, & la félicité présente de Rome. « En attendant, dit-il, je » consacre ce livre en l'honneur d'Agri- » cola mon beau-pere ; & dans ce » projet, ma tendresse pour lui me ser- » vira ou d'excuse, ou d'éloge ** ». Alors il parcourt les principales époques de la vie

* Agric. 2.
** Ibid. 3.

de ſon héros, peignant par-tout comme il ſait peindre, & montrant un grand homme à la cour d'un tyran, coupable par ſes ſervices même, forcé de remercier ſon maître de ſes injuſtices, & obligé d'employer plus d'art pour faire oublier ſa gloire, qu'il n'en avoit fallu pour conquérir des provinces & vaincre des armées.

« On hait, dit Tacite, ceux qu'on a offenſés. Domitien naturellement féroce, & » d'autant plus implacable dans ſa haine » qu'elle étoit plus cachée, étoit cependant » retenu par la prudence & la modération » d'Agricola : car il n'affectoit point ce » faſte de vertu, & ce vain fanatiſme qui » en bravant tout, veut attirer ſur ſoi » l'œil de la renommée. Que ceux qui » n'admirent que l'excès, ſachent que » même ſous de mauvais princes il peut » y avoir de grands hommes, & qu'une » vertu calme & modeſte, ſoutenue par » la fermeté & les talents, peut parvenir » à la gloire, comme ces hommes qui n'y » marchent qu'à travers les précipices, &

» achetent la célébrité, par une mort écla-» tante, mais inutile à la patrie ». *

Toutes les fois que Tacite parle des vertus d'Agricola, ſon ame fiere & ardente paroît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle ſévérité de ſon pinceau pour peindre le tyran, ſoupçonné d'avoir fait empoiſonner ce grand homme, s'informant avec une curioſité inquiete, des progrès de ſa maladie, attendant ſa mort de moment en moment, & oſant feindre de la douleur lorſqu'aſſuré qu'Agricola n'eſt plus, il eſt enfin tranquille ſur l'objet de ſa haine. L'orateur, (car Tacite l'eſt dans ce moment) félicite Agricola de ſa mort. Il n'a point vu les derniers crimes du tyran; il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verſer le ſang goutte à goutte, frappa, pour ainſi dire, la république & Rome d'un ſeul coup, lorſque le ſénat ſe vit entouré d'aſſaſſins, quand le tyran lui-même ſpectateur des meurtres qu'il ordonnoit, jouiſſoit de la

* Agric. 42.

pâleur des mourants, & calculoit au milieu des bourreaux les ſoupirs & les plaintes. » Tu as été heureux, lui dit-il, mais ta » fille & moi, qui nous conſolera d'avoir » perdu un pere ? qui nous conſolera de » n'avoir pu, dans ta maladie, te rendre les » devoirs & les ſoins les plus tendres, de » n'avoir pu te ſerrer dans nos bras, nous » raſſaſier d'une vue ſi chere, recueillir de » ta bouche mourante tes derniers ſoupirs » & tes derniers avis ? Sans doute, ô le » meilleur des peres ! puiſque tu avois au- » près de toi une épouſe qui t'adoroit, tu » as reçu tous les honneurs qui étoient dus » à ta cendre ; cependant moins de larmes » ont coulé ſur ta tombe, & tes yeux, en » ſe fermant, ont déſiré quelque choſe. S'il » eſt un ſéjour pour les ombres vertueuſes ; » ſi, comme le diſent nos ſages, les ames » des grands hommes ſurvivent à leurs cen- » dres, oh ! repoſe en paix, fixe les yeux » ſur ta famille, fais ceſſer nos plaintes & » nos lâches ſoupirs, pour nous élever à la » contemplation de tes vertus. Non, elles ne-

» doivent point être outragées par des pleurs ;
» c'eſt en les admirant, & ſi notre foibleſſe
» n'eſt pas au deſſous d'un grand modele,
» c'eſt en les imitant ſur-tout que nous de-
» vons les honorer. Voilà l'hommage qui
» t'eſt dû. Moi-même, quand j'exhorterai
» ton épouſe & ta fille à honorer ta mé-
» moire, je leur dirai de ſe rappeller ſans
» ceſſe & tes actions & tes diſcours, d'em-
» braſſer ta renommée, &, pour ainſi dire,
» ton ame, plutôt que de vaines ſtatues.
» Non que je veuille défendre de reproduire
» ſur le marbre ou l'airain, les traits des
» grands hommes : mais ces images ſont
» mortelles, comme ce qu'elles repréſen-
» tent ; au lieu que l'empreinte de l'ame eſt
» éternelle. Ce n'eſt point par l'art, ce n'eſt
» point par de vils métaux qu'on peut re-
» préſenter l'ame d'un grand homme, c'eſt
» par notre conduite & par nos mœurs,
» &c. * ».

Dans cet ouvrage qui eſt, comme on le

* Agric. 45, 46.

voit, un véritable éloge, Tacite a réuni la philoſophie à l'hiſtoire, & l'hiſtoire à l'éloquence. On y retrouve à chaque ligne l'ame d'un citoyen qui porte tout le poids du malheur de la vertu, & qui en peignant les maux de ſa patrie, les éprouve une ſeconde fois. Toute la fin eſt d'un pathétique tendre, mais en même temps plein de nobleſſe. Il ſemble que Tacite, fatigué des émotions douloureuſes & profondes que lui a données l'indignation du crime, & le ſpectacle de la cour d'un tyran, cherche, pour écarter ces images, à ſe repoſer ſur les ſentiments les plus doux de la nature. C'eſt la ſenſibilité d'un grand homme qui tout à la fois vous attendrit & vous éleve.

CHAPITRE XVI.

Des ſophiſtes Grecs ; du genre de leur éloquence & de leurs éloges. Panégyriques depuis Trajan juſqu'à Dioclétien.

TANDIS que dans Rome Tacite écrivoit l'hiſtoire ; que Pline célébroit Trajan, que Quintilien profeſſoit l'éloquence, que Martial cultivoit la poéſie légere, que Stace chantoit les héros, & Juvénal, ardent & ſombre, pourſuivoit avec le glaive de la ſatire les crimes des Romains ; à l'autre extrémité de l'empire, dans l'Ironie, la Grece, & une partie de l'Aſie, les orateurs Grecs, qu'on nommoit Sophiſtes, jouoient le plus grand rôle, & rempliſſoient quelquefois de l'admiration de leur nom les villes & les provinces. Ce qui les diſtinguoit, c'étoit l'art de parler ſur le champ avec la plus grande facilité. Cet art étoit né dans les plus beaux ſiecles de la Grece, & convenoit à l'imagination ardente & légere d'un peuple que le

ſentiment & la penſée frappoient rapidement, & dont la langue féconde & facile ſembloit courir au devant des idées. Gorgias né en Sicile, avoit le premier donné cet exemple dans Athenes. Critias & Alcibiade encore jeunes, Thucidide & Périclès déjà vieux, venoient l'entendre & l'admiroient. Eſchine, le rival & l'ennemi de Démoſthene, eut le même talent. Dans ces ſortes de diſcours, il étoit, dit-on, plein de chaleur & de génie, & ſembloit inſpiré comme le prêtre qui rendoit les oracles. Cet art fut cultivé depuis avec beaucoup de ſuccès; & ſous les empereurs, il procura la plus grande célébrité à ceux qui s'y exercerent. Athenes, Alexandrie, Tarſe, Smyrne, Epheſe & Biſance étoient des écoles ſans ceſſe ouvertes. Là ſe formoient & régnoient ces orateurs. Ils parcouroient les villes les plus célebres de l'Europe & de l'Aſie. A leur arrivée, le peuple s'aſſembloit en foule aux théatres, dans les places publiques, ou dans les portiques des temples. On leur donnoit un ſujet, & ils parloient au bruit des

applaudiſſements. Souvent ils commençoient par prononcer l'éloge de la ville. C'étoit eux qu'on envoyoit en ambaſſade vers les empereurs. Ils arrivoient à Rome précédés par leur renommée ; & ſouvent le prince leur accordoit des privileges, des exemptions de charges, & quelquefois les premieres dignités de l'empire. Les peuples leur élevoient des ſtatues. On plaçoit leur image dans les temples, & leur patrie les nourriſſoit aux dépens de l'état.

On conçoit que la plupart de ces orateurs ou ſophiſtes, dont l'art & le talent étoit de s'affecter avec rapidité de tous les ſujets, devoient avoir une imagination vive, & un eſprit enthouſiaſte. L'un nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambaſſade vers un empereur, adreſſe ſur le champ une priere aux dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ſes rivaux. Un autre ne méditoit jamais que la nuit. O nuit! diſoit-il, je t'invoque. Parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puiſſamment au cœur de l'homme que toi. Un autre qui conſeilloit

de fuir les villes, & ſentoit que la ſituation des lieux influe ſur l'ame; habite & parcours les montagnes, diſoit-il: le ſoleil les frappe de ſes premiers rayons; les derniers rayons du ſoleil repoſent ſur elles. Eleve-toi vers les cieux, ſors de l'ombre, & reſpire la lumiere & la pureté du jour. Un autre, après la mort de ſon épouſe, ramaſſe tous les ornements qui ſervoient à ſa parure, & les ſuſpend dans un temple pour les conſacrer à la divinité du lieu.

Le plus célebre d'entr'eux fut Hérode Atticus. Il deſcendoit de Miltiade, avoit eu un de ſes ancêtres conſul à Rome, fut lui-même conſul, devint le maître de Marc-Aurele, & poſſéda des richeſſes immenſes: mais il préféroit à tous ces titres la gloire de parler ſur le champ d'une maniere éloquente. Il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, & pour premier eſſai prononça ſur le champ l'éloge de ſon pere. Dans ſa premiere jeuneſſe, déſeſpéré d'être reſté court devant un empereur, il veut s'aller précipiter dans le

Danube. Il avoit un ami qu'il aimoit tendrement; il lui fait élever une ſtatue, & grave au bas une imprécation contre ceux qui abattroient la ſtatue de ſon ami. Enfin, dans ſa vieilleſſe, menacé par un homme puiſſant: ne ſais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus?

Mais par quel art ces hommes ſinguliers pouvoient-ils parvenir à parler ſur le champ avec éloquence ſur toutes ſortes de ſujets? Cet art, outre une imagination très-vive & prompte à s'enflammer, ſuppoſoit encore en eux des études très-longues. Il ſuppoſoit une étude raiſonnée de la langue & de tous ſes ſignes; l'étude approfondie de tous les écrivains, & ſur-tout de ceux qui avoient dans le ſtyle, le plus de fécondité & de ſoupleſſe; la lecture aſſidue des poëtes, parce que les poëtes ébranlent plus fortement l'imagination, & qu'ils pouvoient ſervir à couvrir le petit nombre des idées par l'éclat des images; le choix particulier de quelque grand orateur avec qui leur talent & leur ame avoit

plus de rapport ; une mémoire prompte, & qui avoit la disposition rapide de toutes ses richesses pour servir leur imagination ; l'exercice habituel de la parole, d'où devoit naître l'habitude de lier rapidement des idées ; des méditations profondes sur tous les genres de sentiments & de passions ; beaucoup d'idées générales sur les vertus & les vices, & peut-être des morceaux d'éclat, prémédités, une étude réfléchie de l'histoire & de tous les grands événements que l'éloquence pouvoit ramener ; des formules d'exorde toutes prêtes, & convenables aux lieux, aux temps, à l'âge de l'orateur ; peut-être un art technique de classer leurs idées sur tous les objets, pour les retrouver à chaque instant & sur le premier ordre ; peut-être un art de méditer & de prévoir d'avance tous les sujets possibles, par des divisions générales ou de situations, ou de passions, ou d'objets politiques, ou d'objets de morale, ou d'objets religieux, ou d'objets d'éloge & de censure ; peut-être enfin la facilité

d'exciter en eux par l'habitude, une eſpece de ſenſibilité factice & rapide, en prononçant avec action des mots qui leur rappelloient des ſentiments déjà éprouvés, à peu près comme les grands acteurs qui hors du théatre froids & tranquilles, en prononçant cartains ſons, peuvent tout-à-coup frémir, s'indigner, s'attendrir, verſer & arracher des larmes. Et ne ſait-on pas que l'action même & le progrès du diſcours entraîne l'orateur, l'échauffe, le pouſſe, &, par un mécaniſme involontaire, lui communique une ſenſibilité qu'il n'avoit point d'abord.

Tel étoit probablement l'art de ces orateurs. Mais pour ſavoir quel étoit ou pouvoit être le genre de leur éloquence, il faut conſidérer tout ce qui pouvoit influer ſur elle. La plupart des ſophiſtes habitoient dans Athenes, ou dans les villes Greques de l'Aſie. Alors Athenes étoit eſclave. La tribune où avoit harangué Démoſthene, étoit briſée. Athenes avoit perdu l'orgueil, les eſpérances, les craintes. Des monu-

ments de ſa grandeur paſſée, & la triſte monotonie de la ſervitude préſente, voilà ce qui lui reſtoit. Cependant ſa légéreté qui autrefois ſe mêloit à de grandes choſes, s'amuſoit des petites; & l'imagination de ſes citoyens impuiſſante & active, leur donnoit cette eſpece d'inquiétude & de mouvement qui naît de la foibleſſe jointe au ſouvenir de la force. Qu'on penſe au genre d'éloquence qui devoit naître d'une telle ſituation, & du caractere d'un peuple qui extrême dans l'eſclavage, comme dans la liberté, mettoit la même impétuoſité à flatter ſes maîtres ou ſes tyrans, qu'elle en auroit mis autrefois à les combattre.

A l'égard des villes Greques de l'Aſie, elles n'avoient pas même de ſouvenir de grandeur. Placées dans les plus beaux temps à la porte de la ſervitude & ſous la main des ſatrapes, à peine avoient-elles reſpiré l'air de la liberté. D'ailleurs la douceur & la molleſſe du climat avoit produit un genre d'éloquence amolli comme les habi-

tants. Il ſemble que cette eſpece de vigueur qui donnne un mouvement rapide à l'eſprit & du nerf aux idées, ait toujours manqué à l'Aſie. Le voiſinage du deſpotiſme, l'influence même du ciel, la multitude des ſenſations douces & calmes, plus de ſenſibilité pour les plaiſirs, moins de diſpoſition à l'exercice violent & actif de la penſée, & le déſir d'un certain repos de l'ame, tout cela enſemble, dans des climats plus chauds, a dû nuire à l'éloquence. Auſſi les orateurs d'Europe ont eu ſur les orateurs de l'Aſie, les mêmes avantages que les guerriers du nord eurent de tout temps ſur ceux du midi.

D'ailleurs pour être vraiment éloquent, il faut un ſujet qui intéreſſe l'orateur, il faut un peuple qui s'intéreſſe au ſujet. Les orateurs de l'encienne Grece défendoient tous, en parlant, de grands intérêts. Démoſthene ſur la tribune, entendoient derriere lui les chaînes que traînoit l'ambition des tyrans; il avoit ſa liberté & celle de ſon pays à défendre; mais pour les ſophiſ-

tes, tout étoit fiction, menſonge. Il s'agiſſoit d'amuſer un peuple oiſif, & d'attirer quelques battements de mains à l'orateur.

Ces applaudiſſements même dont ils étoient ſi jaloux, & après leſquels ils couroient, devoient corrompre leur éloquence. Tout homme qui veut être applaudi, dénature ſa penſée. Ou il en cache une partie pour faire davantage briller l'autre; ou il ſaiſit un rapport qui étonne & qui eſt plus ſingulier que vrai; ou il détache ce qui devroit être fondu dans l'enſemble, & le met en ſaillie; ou pour avoir l'air de s'élever & de voir de plus haut, il généraliſe un ſentiment qui ne conſerve ſa force qu'autant qu'il eſt lié à une ſituation; ou il ajoute au ſentiment même, & pour étonner exagère; ou par une expreſſion recherchée, il veut donner une tournure fine à ce qui devroit être ſimple; ou il tâche d'unir la fineſſe à la force pour ſurprendre par l'aſſemblage de deux qualités contraires; ou enfin pour arrêter & fixer par-tout

l'attention, il multiplie les détails, & néglige la grandeur & la marche de l'enſemble. Il ſuit de là que toute éloquence qui ne ſe propoſe que de faire battre des mains, doit être, à la longue, froide, fauſſe & médiocre.

La coutume même & la néceſſité de parler ſur la champ, quelque piquante qu'elle dût être, & de quelques études qu'elle fût précédée, devoit nuire au véritable goût de l'éloquence. On pardonnoit trop aiſément à la petiteſſe des plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la foibleſſe & au peu d'énergie des ſentiments. L'orateur corrompoit le goût du peuple; & l'indulgence du peuple corrompoit l'orateur. De là ſans doute les reproches qu'on a fait, de tout temps à l'éloquence des ſophiſtes, malgré les talents, les ſuccès & la prodigieuſe célébrité de quelques-uns d'entr'eux. C'eſt pour ces raiſons qu'aucun de ces Grecs n'a égalé ni Tacite, ni Quintilien, ni Pline; mais il faut y ajouter encore la différence du ſéjour.

Rome étoit le centre de tous les mouvements. C'étoit là que ſe réuniſſoient tous les grands ſpectacles, les grands intérêts, les grandes paſſions. Un homme qui faiſoit le ſort du monde; une cour où l'on ſe rendoit de toutes les extrémités de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie; des caprices de tyrans, qui pouvoient faire trembler cent nations; une ſervitude même qui avoit quelque choſe d'auguſte, parce qu'elle étoit partagée par l'univers; enfin la grandeur romaine qui reſpiroit de toute part, même à travers les ruines de la liberté; tout ce ſpectacle, au moins dans les premiers ſiecles de l'empire, agitoit fortement les eſprits & les ames. L'orateur, le philoſophe & le poëte devoient donc avoir l'ame bien plus exercée à Rome, & être bien plus réveillés par le mouvement & le choc des idées, qu'au fond de la Grece & de l'Aſie, où les impreſſions arrivoient affoiblies par la diſtance.

Les défauts même des écrivains devoient être différens. A Rome tout devoit tendre

à un certain excès, & dans les villes Greques à une certaine molleſſe. La corruption du goût qui naît des vices & des paſſions fortes, eſt différente de celle qui naît du défaut d'énergie, & de l'oiſiveté qui s'amuſe de tout. L'une fait trop d'efforts; l'autre n'en fait pas aſſez. Ainſi l'une exagere, l'autre affoiblit. Et par là même peut-être le goût à Rome étoit plus près d'une décadence entiere que dans la Grece & dans l'Aſie : car celui qui ne va point où il peut aller, eſt bien plus près de la nature que celui qui eſt emporté au delà. En fait de goût, il faut moins de force pour remonter au but, que pour y redeſcendre.

Parmi ces orateurs ou ſophiſtes Grecs dont nous venons de parler, un très-grand nombre compoſerent des éloges de particuliers, de villes & d'empereurs. Il nous en reſte un ſur Trajan, mais dans un genre tout-à-fait différent de celui de Pline. L'auteur étoit Dion Chryſoſtôme, ſurnommé ainſi à cauſe de ſon éloquence. Il parut à Rome ſous Domitien; mais comme il avoit

autant de vertu que d'éloquence, il eut ou le courage ou le malheur de déplaire. Dans un pays d'eſclaves, il fut libre; & parmi les menſonges des cours, il fut vrai. Dès que la vérité condamne, elle eſt regardée comme un outrage, & bientôt comme un crime. Sur le point d'être proſcrit, il fut obligé de fuir. Il déguiſa ſon nom & ſa naiſſance, & vécut pluſieurs années, inconnu, errant de ville en ville, & de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus ſouvent, pour ſubſiſter, à labourer la terre, ou à cultiver des jardins, maniant tour-à-tour la charrue & la beche, & honorant cet état par ſon courage. De toute ſa fortune, il ne lui reſtoit qu'un dialogue de Platon, & une harangue de Démoſthene, qu'il portoit par-tout avec lui. Il parcourut ainſi la Mœſie & la Thrace, pénétra juſque chez les Scytes, ſe fit quelquefois admirer par des peuples barbares, & ſe fixa enfin, la plus grande partie de ſon exil, chez les Gêtes. Ainſi un philoſophe, pour avoir dit la vérité à Domitien, vécut

exilé à peu-près dans les mêmes lieux où, quatre-vingts ans auparavant, Ovide avoit été forcé de vivre & de mourir, pour avoir ſurpris les débauches obſcures de cet autre tyran qu'on nomme Auguſte.

Lorſque Domitien périt, Dion étoit en habit de mendiant dans un camp de l'armée Romaine, inconnu à tout le monde, & s'y occupant des travaux les plus pénibles. L'armée, en apprenant le meurtre de l'empereur, étoit prête à ſe révolter. Tout-à-coup Dion jette les haillons qui le couvrent, s'élance ſur un autel, & de là s'adreſſant aux ſoldats: *enfin le ſage Ulyſſe a quitté ſes lambeaux* *, dit-il; il pourſuit, ſe fait connoître, parle avec la plus grande éloquence, apaiſe la ſédition, & calme l'armée. Nerva avoit pour lui la plus grande eſtime, & le combla d'honneurs. Mais ce qui le touchoit encore plus, c'étoit la tendre amitié de ce prince: car les honneurs ne ſont que le beſoin des ames vaines,

* Vers de l'Odiſſée.

mais l'amitié eſt le beſoin des âmes ſenſibles. On remarque que Trajan fut l'ami de Plutarque, de Tacite, de Pline, & de Dion. Cela devoit être; on ne hait que ceux dont on redoute le mépris; & Trajan n'avoit à rougir aux yeux ni de la raiſon, ni de la vertu.

Dion compoſa quatre diſcours ſur les devoirs des rois. Il y en a un ſur-tout, qui peut paſſer pour un véritable panégyrique de Trajan. Il n'a point cette éloquence ingénieuſe & brillante de Pline: mais le tour des éloges eſt plus adroit; il loue en paroiſſant ne donner que des préceptes; & ſous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été Trajan. La fin de ce diſcours eſt une fiction moitié poétique & moitié morale, dans le goût de celles de Lucien. Dion y peint Trajan ſous l'emblême d'Hercule. Le meſſager des dieux deſcend du ciel pour inſtruire ce héros, & le conduit ſur une montagne inacceſſible & bordée de précipices. De cette montagne s'élevent deux

ſommets : l'un qui touche les cieux, eſt environné d'un jour pur & ſerein ; l'autre beaucoup plus bas, s'arrête au milieu des tonnerres & des nuages. Ces deux ſommets ſont le ſéjour de la tyrannie & de la royauté. Les deux déeſſes habitent chacune dans leur temple. Celui de la tyrannie eſt une citadelle enſanglantée. Son trône eſt très-haut, mais ſous ce trône eſt un abîme. Son viſage eſt ardent & ſombre, ſon œil inquiet, ſes manieres ſauvages. Elle eſt à la fois audacieuſe & lâche, inſolente & timide. Elle menace & pâlit ; elle arrache de l'or, & le diſſipe. Auprès d'elle, eſt la flatterie en habit d'eſclave, qui lui ſourit & qui la perd, & qui conſpire en careſſant. L'autre déeſſe a une figure pleine de majeſté & de charmes. Son trône eſt éclatant, ſa robe eſt blanche, ſon ſceptre d'une matiere brillante & pure. Elle voit autour d'elle des monceaux d'or & de fer, mais elle leur préfere les fruits & les moiſſons. Près d'elle eſt la juſtice, dont le regard eſt à la fois impoſant & doux ; le génie du gouvernement, at-

tentif & ſévere ; la paix qui ſourit avec grace ; & la raiſon ſage qui ſert de miniſtre : & la loi en cheveux blancs, portant un ſceptre d'or, & dont rien ne peut combattre la force. Hercule, après avoir vu les deux déeſſes, ſe paſſionne pour celle-ci, & s'indigne contre l'autre, qu'il voudroit précipiter du haut de ſon rocher. Les dieux, pour récompenſe, lui donnent l'empire de l'univers ; & il va par-tout combattre les malheurs & le crime. Telle eſt la fin de ce diſcours qui eſt adreſſé à Trajan même, & où l'on reconnoît par-tout le héros qu'il a voulu peindre. On peut dire que c'eſt une eſpece d'éloge allégorique. La louange y eſt d'autant plus piquante qu'elle ſe cache. Ainſi déguiſée, elle reſſemble moins à la flatterie de la part de l'orateur ; elle fait moins rougir le grand homme qui la mérite & craint de l'entendre ; & à l'égard de celui qui ne ſeroit que vain au lieu d'être grand, elle lui épargneroit encore l'embarras pénible d'être modeſte.

Nous n'avons point de panégyrique

d'Antonin, qui cependant valoit bien la peine d'être loué ; nous savons seulement qu'un orateur Grec nommé Callinicus, auteur de plusieurs autres éloges, avoit fait le panégyrique de ce prince, mais rien de cet orateur ne nous est resté que son nom.

Aristide, orateur Grec de la Mœsie, & qui vivoit dans le même temps, composa un éloge d'Athenes, un de Rome, & un panégyrique de Marc-Aurele. Nous les avons encore. Il étoit établi à Smyrne, & y jouissoit de la plus grande réputation. Marc-Aurele arrivé dans cette ville, fut curieux de l'entendre. Il remarqua qu'il n'avoit point paru dans la foule des courtisans, & le demanda. Le lendemain Aristide parut. Il s'excusa sur son travail, de ce qu'il n'avoit point vu l'empereur la veille. Ce prince lui proposa un sujet, & il fut charmé de son éloquence. Aristide parcourut l'Italie, l'Egypte, une partie de la Grece, & eut par-tout des succès. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre, les habitans le prient d'écrire à l'empereur.

Il

Il fit à Marc-Aurele une peinture touchante des malheurs de cette ville ; Marc-Aurele attendri, fit rebâtir Smyrne, & les habitants éleverent une ſtatue de bronze à l'orateur. Cette ſtatue ſubſiſte encore. Elle eſt aſſiſe & drapée, & placée dans la bibliotheque du vatican à Rome. Malheureuſement les ouvrages d'Ariſtide démentent un peu cette réputation & ces honneurs. On auroit pu lui dire : ou briſe ta ſtatue, ou anéantis tes ouvrages. Son panégyrique de Marc-Aurele ſur-tout, eſt trop inférieur au ſujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni ſenſibilité, ni force. L'éloquence en eſt foible, & la philoſophie commune. Je défie tout homme ſenſible de penſer une heure à Marc-Aurele, & de ne pas faire mieux.

Il y a apparence que dans le même temps ce prince fut loué par un homme plus digne de lui ; c'étoit Cornélius Fronto, un des plus fameux orateurs qu'il y ait eu à Rome. Nous n'avons rien de ſes ouvrages, mais Macrobe dans ſes ſaturnales, Auſone dans ſon panégyrique, S. Jérôme & Sidoine

Apollinaire dans leurs lettres, en parlent avec la plus grande estime. Ce qui prouve qu'il n'étoit pas médiocre, c'est qu'il avoit un genre d'éloquence à lui, & que, comme les peintres célebres, il fit une école. Ceux des Romains qui jugeoient au lieu d'écrire, & se contentoient d'apprécier les talents sans en avoir, en classant leurs orateurs, citoient Cicéron pour l'abondance, Salluste pour la précision, Pline pour l'agrément, Fronto pour une certaine gravité austere. Antonin le choisit pour donner des leçons à Marc-Aurele sur le trône, lui fit élever une statue. De plus, il le nomma consul. Ainsi il eut tous les honneurs qui supposent & augmentent la réputation. Nous n'avons qu'une seule phrase de son panégyrique; elle nous a été conservée dans un autre ouvrage de ce genre, prononcé cent cinquante ans après. On doit estimer l'orateur qui loua un grand homme; mais on souhaiteroit que ce grand homme n'eût pas souffert qu'on le louât de son vivant.

Ce fut ainsi que pensa un général Romain, qui vingt ans après fut proclamé empereur

en Syrie. C'étoit Pescéninus Niger. Il avoit pour lui son armée, le sénat & le peuple; mais Septime Sévere l'écrasa par son activité. Dès que Niger fut proclamé, aussi-tôt un de ces hommes qui se hâtent les premiers d'être vils, dès qu'un autre devient puissant, composa son panégyrique, & voulut le lui réciter. Niger le regarda en pitié; & voici sa réponse; « orateur, faites-nous l'éloge de » Marius, ou d'Annibal, ou de quelqu'au» tre grand homme qui ne soit plus; & dites» nous ce qu'il a fait, pour que nous l'imi» tions. Car louer les vivants, est intérêt ou » foiblesse; & sur-tout louer les princes, » dont on espere, dont on craint, qui peu» vent donner, qui peuvent mettre à mort, » qui peuvent proscrire. Pour moi, vivant, » je veux être aimé; & loué, quand je ne » serai plus ». Celui qui parloit ainsi, méritoit de vaincre en disputant le trône.

On retrouvera depuis le même sentiment dans ce jeune Alexandre Sévere qui empereur à treize ans, & mort à vingt-six, élevé par une mere qui étoit un grand homme, fut

à la fois ferme & ſenſible, & joignit toutes les vertus avec toutes les graces. Il ſe moquoit hautement de tous ces panégyriques de princes ; & pendant treize ans qu'il régna, il ne voulut jamais ſouffrir qu'on lui rendît un honneur, qui lui paroiſſoit plus ridicule encore que dangereux : mais dans ſes momens de loiſir, il célébroit lui-même les princes les plus vertueux qui avoient régné à Rome. Il chantoit les Antonins, comme Achille chantoit les héros ; & ce qui étoit tout à la fois plus difficile & plus grand, il les imitoit.

CHAPITRE XVII.

De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien, & de Conſtance Chlore.

IL s'en fallut bien que les ſucceſſeurs d'Alexandre Sévere penſaſſent comme lui. Au temps de Dioclétien ſur-tout, il ſe fit une révolution. La pompe de l'Aſie effaça pour jamais les anciennes traces des mœurs romaines. Un édit ordonna d'adorer le prince. On multiplia tout ce qui en impoſe au peuple; & trop d'empereurs ſe crurent diſpenſés d'avoir une grandeur réelle. Alors la fureur des panégyriques redoubla, & ils devinrent une étiquette du trône. La poéſie, l'éloquence & les arts parurent un peu ſe ranimer; mais le gouvernement avoit corrompu le génie; & il y a encore plus loin, pour les lettres, du ſiecle de Conſtantin à celui de Trajan, que de celui de Trajan à celui d'Auguſte. L'un avoit trouvé le point juſte où la

grandeur ſe mêle avec le goût ; le ſecond eut les excès de la force ; le troiſieme n'eut que les excès de la foibleſſe.

Mais ce qui caractériſe ſur tout les orateurs de ce temps, c'eſt la flatterie la plus baſſe. C'eſt ce qui acheva de dénaturer les arts & d'anéantir le goût. Cette révolution s'étoit faite lentement & par degré dans l'eſpace de trois ſiecles ; & il étoit impoſſible qu'elle n'arrivât point. Je ne parle pas de vingt autres cauſes qui la préparerent. Mais je remarque que dès le premier ſiecle, la grandeur de l'empire, une puiſſance qui n'étoit limitée par rien, des fantaiſies qui n'avoient de bornes que la puiſſance, des tréſors qu'on ne pouvoit parvenir à épuiſer, même en abuſant de tout, firent naître dans les princes, je ne ſais quel déſir de l'extraordinaire qui fut une maladie de l'eſprit autant que de l'ame, & qui vouloit franchir en tout les bornes de la nature. De là cette foule de figures coloſſales conſacrées aux empereurs ; la manie de Caligula de faire enlever de toutes les ſtatues des dieux leur tête,

pour y placer la ſienne ; le palais d'or de Néron où il avoit englouti un quart de Rome, une partie des richeſſes du monde, & des campagnes, des forêts & des lacs ; la ſtatue d'Adrien élevée ſur un char attelé de quatre chevaux, & qui faite pour être placée au ſommet d'un édifice, étoit d'une grandeur que nous avons peine à concevoir ; ſa maiſon de campagne dont les ruines ſeules aujourd'hui occupent dans leur circonférence, plus de dix mille d'Italie, & où il avoit fait imiter les ſituations, les bâtiments & les lieux les plus célebres de l'univers ; enfin le palais de Dioclétien à Spalatro en Illirie, édifice immenſe partagé par quatre rues, & dont chaque côté avoit ſept cents pieds de long. Il ſemble que ces hommes euſſent voulu s'agrandir eux-mêmes, en proportion de l'univers auquel ils commandoient * ; mais malgré leurs efforts, condamnés à n'être que des hommes, ils agrandiſſoient

* Caligula fut jaloux d'un certain Proculus qui avoit une figure coloſſale, & le fit égorger.

leurs images, & tout ce qui sembloit faire partie d'eux-mêmes. C'est à la même idée que tenoient l'apothéose de leurs prédécesseurs; la fantaisie de se faire adorer de leur vivant; les temples qu'on leur élevoit dans toutes les parties de l'empire; la multitude énorme de statues d'or & d'argent, de colonnes & d'arcs de triomphe; le caractere sacré imprimé à leurs images & jusqu'à leurs monnoies; le titre de seigneur & de maître que Tibere même avoit rejeté avec horreur, & qui fut commun sous Domitien; la formule des officiers de l'empereur, qui écrivoient, *voici ce qu'ordonne notre Seigneur & notre Dieu* *; & quand les princes, par les longs séjours & les guerres qui les retenoient en Orient, furent accoutumés à l'esprit de ces climats, la servitude des mœurs, & alors l'habitude de se prosterner, consacrée par l'usage & ordonné par la loi.

Ainsi, dans la représentation des sentiments, des hommes & des choses, tout

* *Edictum Domini Deique nostri.* MARTIAL.

sous les empereurs, fut porté à l'extrême. Il est facile d'imaginer l'effet que cet esprit général dut, au bout de trois siecles, produire sur la poésie, l'éloquence & le goût. Il falloit sans cesse forcer l'expression, pour que le langage ne fût point au dessous des autres arts. Dès qu'il s'agissoit du prince, le peintre, le sculpteur & l'architecte faisoient un Dieu : l'orateur ou le poëte qui n'eût fait qu'un homme, eût paru foible ou coupable.

Il est à remarquer que dans ces temps-là, on ne trouve plus de trace de l'éloquence latine, que dans les Gaules. C'étoient des Celtes qui étoient les successeurs d'Hortensius & de Cicéron. Ce peuple si long-temps libre dans ses forêts, & qui souvent même avoit fait trembler Rome, apprivoisé enfin par un long esclavage, & poli par les vices même de ses vainqueurs, s'étoit livré aux arts, comme au seul charme & au dédommagement de la servitude. A Autun, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, on cultivoit l'éloquence. Souvent même les Romains

les plus distingués envoyoient leurs enfants dans ces villes pour s'y instruire. Il semble en effet que depuis Marc-Aurele les arts & les lettres pouvoient difficilement habiter dans Rome. Ce ne fut pendant près de cent ans, que conspirations, assassinats, tyrannie & révolte. Les provinces étoient plus loin de ces orages. On y apprenoit plutôt qu'on ne sentoit, les révolutions du trône. On y avoit moins à craindre, moins à espérer; & les esprits n'étoient pas sans cesse occupés, comme à Rome, par cette espece de férocité inquiete, que donne l'habitude des dangers & le spectacle des crimes. Les Gaules étoient d'ailleurs remplies d'une foule de Romains. Leur commerce y porta cette culture, & ce goût qui naît d'abord dans les capitales, parce que le goût n'est que le résultat d'une multitude d'idées comparées, & d'une foule de sentiments qu'on ne peut avoir que dans l'oisiveté, l'opulence & le luxe. Ajoutez la douceur du climat, & tous les monuments élevés dans ce pays par la grandeur romaine. Tout cela réuni, disposa

peu-à-peu les esprits à cette fermentation utile, d'où naît l'amour des lettres & des arts. Mais comme en même temps il y a dans chaque siecle un caractere qui s'imprime à tout, la servitude de l'Asie s'étendit dans les Gaules, & l'éloquence corrompue & foible n'y fut, comme ailleurs, que le talent malheureux ou d'exagérer quelques vertus, ou de déguiser des crimes. Un défaut naturel dans de pareils ouvrages, étoit le vuide des idées; on employoit de grands mots pour dire de petites choses. Ce n'étoit plus d'ailleurs la langue de Cicéron & d'Auguste; elle étoit altérée. Gaulois, Germains, Espagnols, Sarmates, tous se précipitoient dans la patrie commune. L'univers se mêloit. Ces idiômes barbares corrompoient nécessairement la langue romaine. Formée par des conquérants, elle n'avoit jamais été une langue de philosophes; mais alors elle n'étoit plus même une langue d'orateurs.

Il y en eut pourtant dans ce siecle trois de célebres; ce furent Eumene, Nazaire &

Mamertin, tous trois panégyriſtes de princes, & tous trois comblés de bienfaits par les empereurs : car ſi la vérité a ſouvent nui à ceux qui ont eu le courage de la dire, il faut convenir que la flatterie & le menſonge ont preſque toujours été utiles à ceux qui ont voulu échanger leur honneur contre de la fortune.

Mamertin prononça deux panégyriques devant Maximien. Pour bien juger & des diſcours & de l'orateur, il eſt bon de ſe rappeller que Maximien, d'abord payſan, enſuite ſimple ſoldat, quand il fut prince voulut avoir un nom, & prit celui d'Hercule. En conſéquence on ne manqua pas de le faire deſcendre en droite ligne, de cet Hercule, qui du temps d'Evandre étoit venu ou n'étoit pas venu en Italie. Son ſeul mérite étoit d'aimer la guerre, & d'y réuſſir. D'ailleurs, dur & impitoyable, avide d'or & de ſang, en même temps féroce & foible, c'étoit un lion à la chaîne, que gouvernoit Dioclétien, & qu'il avoit approché du trône, pour le lancer de là ſur les enne-

mis de l'empire. Obligé malgré lui d'abdiquer après un regne de vingt ans, n'ayant point assez de force pour supporter le repos, dans son activité inquiete sans cesse occupé de conjurations & de crimes, il reprit trois fois la pourpre, qui lui fut arrachée trois fois. Il conspira contre Maxence son fils, contre Constantin son gendre, & finit enfin par vouloir rendre sa fille, complice de l'assassinat de son époux. N'ayant pu réussir, il se donna la mort; & le petit-fils d'Hercule se pendit à Marseille. Voilà pourtant l'homme sur lequel nous avons trois pompeux panégyriques. Voilà celui qu'on appelle *Empereur très-sacré*, à qui on parle de sa divinité, du culte qui lui est dû, du palais auguste & vénérable qui lui sert de temple.

Il faut convenir que le premier de ces éloges prononcés à Treves, est d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'impertinence & de flatterie.

Le second est plus raisonnable; il y a moins de mensonges exagérés, moins de ces bassesses qui révoltent. Les louanges sont plus

fondées sur les faits. Il y a même en général de l'éloquence, du style, de l'harmonie, mais nulle philosophie & très-peu de goût.

Le troisieme dont on ne connoît pas l'auteur, est curieux, sur-tout par la maniere dont on y traite l'abdication de ce prince, & son retour à l'empire. Il semble que l'univers alloit s'écrouler, si Maximien cessoit d'être empereur. « Il nous est permis, dit l'orateur, » de nous plaindre des dieux, lorsqu'ils » négligent l'univers. C'est dans ces mo- » ments-là que les grêles ravagent les mois- » sons, que la terre s'entr'ouve, que les » villes sont englouties; fléaux qui désolent » le monde, non par la volonté des dieux, » mais parce qu'alors leurs regards ne tom- » bent point sur la terre: voilà, grand Em- » reur, ce qui nous est arrivé, lorsque vous » avez cessé de veiller sur le monde & sur » nous. » Ensuite on prouve à Maximien, que, malgré son grand âge, il ne pouvoit sans injustice quitter le fardeau de l'empire; « mais les dieux l'ont permis, lui dit l'ora- » teur, parce que la fortune qui n'osoit rien

» changer, tant que vous étiez sur le trône, » désiroit pourtant mettre un peu de variété » dans le cours de l'univers ; » ensuite on représente Rome désespérée d'avoir perdu un si grand prince ; Rome suppliante & à genoux lui tendant les mains, lui adressant un discours pathétique & touchant, pour le conjurer de vouloir bien encore régner sur elle. On le loue de sa piété céleste, & de ce qu'il a bien voulu se rendre aux instances de la patrie ; « empereur éternel, tu » n'as pu résister aux larmes de cette mere » auguste. » Après cela on le compare au soleil, qui en remontant sur son char, & de ses propres mains le guidant dans les cieux, a réparé les désordres du monde embrâsé par l'ignorance de Phaëton. On s'étonne qu'après avoir goûté la douceur & les charmes du repos, il veuille bien se donner encore la peine de commander ; & l'on finit par prier sa divinité de vouloir bien, du faite où elle est placée, veiller sur l'univers, & de sa tête céleste faire quelques signes, pour marquer aux choses humaines le cours de leur destinée.

Il est difficile, je crois, de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'étoit-il pas révolté de ces lâches mensonges? Comment n'imposoit-il pas silence au vil orateur? Mais il y a apparence que dans ces malheureux, le besoin d'être flattés, étoit pour le moins égal à celui qu'on avoit de les flatter. Il y a, pour ainsi dire, des besoins d'orgueil, comme il y en a de bassesse. Une ame profondément corrompue par le pouvoir, n'a plus de mesure juste, ni pour elle-même, ni pour les autres; & le genre humain tout entier se recule à une distance immense d'elle. Il y a bien dans une des presqu'isles de l'Inde, un chef de quelques bourgades, qui assis tranquillement sur sa natte qu'il appelle son trône, dit froidement aux Européens qui le visitent: pourquoi ne viens-tu pas voir plus souvent *le roi du ciel?* & ce roi du ciel, c'est lui.

En suivant l'ordre des temps, nous trouvons un panégyrique prononcé par Eumene pour l'établissement des écoles publiques

d'Autun. Eumène, quoiqu'il fût orateur, vivoit à la cour, & il exerçoit une charge considérable dans le palais. Il fut choisi pour ranimer dans Autun qui étoit sa patrie, le goût de l'éloquence & des arts. Les deux empereurs * lui écrivirent à ce sujet la lettre la plus honorable. C'est un monument flatteur du respect de la puissance pour les talents. Le discours d'Eumène roule tout entier sur les bienfaits accordés à sa patrie, & aux lettres. On respire au moins quand, parmi tant de sujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raisonnable: mais le sujet du discours est ce qu'il y a de mieux dans le discours même. Il est adressé à un gouverneur de province que l'orateur ne manque pas d'appeller *vir perfectissime*, c'est-à-dire, *homme très-parfait*; ce titre d'honneur étoit apparemment une leçon adroite donnée sous le voile du respect, à un homme puissant.

Quelque temps après, Eumène prononça

* Constance Chlore & Galérius.

un autre panégyrique sur les victoires de Constance Chlore en Hollande, & principalement sur sa conquête d'Angleterre. Nous y apprenons que ce prince en abordant, pour se réduire à la nécessité de vaincre, fit mettre le feu à sa flotte, comme avoit fait un roi de Syracuse en portant la guerre à Carthage, comme fit depuis Cortès en abordant au Mexique. L'histoire ramene souvent les mêmes actions, & la même audace dans des hommes & des siecles différents. L'orateur s'étend beaucoup sur des lieux communs de carnage. Il eût mieux fait, je crois, de célébrer les vertus de Constance Chlore, car il en avoit. Il eût mieux valu dire que sa valeur n'ôtoit rien à son humanité; qu'empereur il fut modeste & doux; que maître absolu, il donna par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas; qu'il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un; que les jours de fêtes, il empruntoit la vaisselle d'or & d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit point lui-même; qu'il fut humain en, reli-

gion comme en politique, & que pendant tout le temps qu'il régna, tandis que les autres empereurs perſécuteurs des chrétiens, lui donnoient l'exemple d'une ſuperſtition inquiete & féroce, il ne fit jamais dans ſes états ni dreſſer un échafaud, ni allumer un bûcher. C'eût été là ſans doute l'objet d'un panégyrique plus éloquent, & ſur-tout plus utile. Mais il y a des temps où l'on diroit que les grandes vérités morales ſont obſcurcies. Le genre-humain ſemble en avoir perdu la trace, & il faut des révolutions & des ſiecles pour l'y ramener.

CHAPITRE XVIII.

Siecle de Conſtantin. Panégyriques de ce prince.

NOUS voici à l'époque de Conſtantin, c'eſt-à-dire, un des princes qui ont eu le malheur d'être le plus loués de leur vivant, & celui de tous les hommes qui peut-être a cauſé les plus grands changements ſur la terre. Avant lui le ſort de l'univers étoit comme indécis. Du fond de la Scythie, aux extrémités de l'Eſpagne, Rome luttoit contre les barbares, & les barbares contre Rome : & depuis trois ſiecles le chriſtianiſme luttoit contre les bourreaux & les Céſars. Conſtantin fit pencher la balance. En abandonnant Rome, il précipita la chûte de l'Occident, & livrant l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne & l'Eſpagne aux barbares, il prépara de loin la conſtitution actuelle de l'Europe. En créant Conſtantinople, il donna une nouvelle direction à l'Orient, établit

un nouveau centre de commerce, posa certaines barrieres, en abaissa d'autres, & fit revivre, ou conserva pendant mille ans, au fond de la Thrace, une partie du goût & des lumieres de la Grece. Enfin, en plaçant le christianisme avec lui sur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eu dans les idées, les loix, les mœurs, l'esprit général des nations, changeant tout ce qui avoit gouverné les hommes jusqu'alors, & devant influer, sans le savoir, sur presque tous les événements politiques & sacrés de l'histoire moderne. Tel fut le sort attaché au regne de Constantin.

Si nous examinons maintenant son caractere, & ses qualités personnelles, nous lui trouverons cette ambition sans laquelle un homme n'a jamais donné un grand mouvement à ce qui l'entouroit; cette activité nécessaire à tous les genres de succès, à la guerre sur-tout, & dans un empire qui embrassoit cent provinces; cette férocité qui étoit le vice général du temps, & qui lui fit commettre des crimes, tantôt d'une bar-

barie calme, comme le meurtre de ſon beau-frere, & celui de ſon neveu, & celui des rois priſonniers qu'il fit donner en ſpectacle & déchirer par les bêtes, tantôt des crimes d'emportement & de paſſion, comme les meurtres de ſa femme & de ſon fils; cet amour du deſpotiſme preſqu'inſéparable d'une grande puiſſance militaire & de l'eſprit de conquêtes, & ſur-tout de l'eſprit qui porte à fonder un nouvel empire; un amour du faſte, que les peuples prennent aiſément pour de la grandeur, ſur-tout lorſqu'il eſt ſoutenu par quelques grandes actions & de grands ſuccès; des vues politiques ſages, & ſouvent bienfaiſantes, ſur la réforme des loix & des abus, mais en même temps une bonté cruelle qui ne ſavoit pas punir, quand les peuples étoient malheureux & opprimés. En général on trouve dans Conſtantin un mélange de qualités qui paroiſſent ſe combattre. Il eut l'ame d'un guerrier, & il aima la pompe & la molleſſe. Il fut humain dans ſa légiſlation, & barbare dans ſa politique. Il pardonna des in-

jures, & fit égorger ſes parents & ſes amis. Il donnoit par humanité, & laiſſoit piller les provinces par foibleſſe. Enfin il y eut des jours où il fut Antonin : il y en eut d'autres où il fut Néron. Il y a apparence que ſon génie fit ſes ſuccès ; ſes paſſions, ſes crimes ; & le chriſtianiſme, ſes loix.

Toutes les fois qu'un homme à grand caractere eſt à la tête d'une nation, les eſprits s'agitent, les ames s'élevent, les lettres & les arts ou fleuriſſent, ou renaiſſent, ou font effort pour renaître, ou ſuſpendent leur chûte. C'eſt ce qui eſt arrivé ſous Périclès, ſous Alexandre, ſous Auguſte, ſous Trajan, ſous Conſtantin, ſous Charlemagne, ſous Charles-Quint, ſous Louis XIV. Conſtantin fit rouvrir les écoles d'Athenes ; il honora les lettres ; il les cultiva lui-même, mais comme on pouvoit les cultiver dans ſon ſiecle, & parmi les occupations de la guerre & du trône. L'éloquence romaine étoit alors très-affoiblie. L'éloquence grecque ſe ſoutenoit. L'Aſie étoit devenue le ſéjour habituel des empe-

teurs ; & le langage d'Athenes dominoit dans preſque toute l'Aſie. D'ailleurs la naiſſance du chriſtianiſme dans ces climats, le renouvellement du platoniſme, l'école d'Alexandrie, le choc des deux religions, le zele ardent des payens pour attaquer, le zele des chrétiens pour ſe défendre, tout dans l'Orient contribuoit à entretenir la culture & le goût. Des évêques étudioient Homere. Des ſaints ſe nourriſſoient d'Ariſtophane. Platon étoit preſqu'auſſi ſouvent cité qu'un pere de l'égliſe. C'étoit un arſenal ennemi où le chriſtianiſme venoit s'armer ; & l'on combattoit les fables & la mythologie des Grecs avec l'éloquence des Grecs même.

En même temps il ſe fit une révolution qui créa un genre d'éloquence inconnu juſqu'alors, & qui eut dans la ſuite la plus grande influence. Le droit de parler au peuple aſſemblé, dans Rome libre, avoit appartenu aux magiſtrats ; & dans Rome eſclave, aux empereurs. Ce droit faiſoit partie de la ſouveraineté ; c'étoit une eſpece de magiſtrature d'autant plus puiſſante, qu'elle

qu'elle commandoit aux volontés en dirigeant les opinions, & que toute opinion dans un peuple assemblé, a une force terrible, parce que la force de chacun s'y multiplie par la force de tous. Ce droit sous Constantin passa aux ministres des autels. Alors les prêtres chrétiens monterent publiquement dans les chaires; & les discours religieux succéderent dans l'empire aux discours politiques.

Du temps de Cicéron & de César, on avoit vu fleurir l'éloquence républicaine animée par la liberté & de grands intérêts; sous les premiers empereurs, une espece d'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter & de plaire; vers les temps de Marc-Aurele, l'éloquence des sophistes, qui n'ayant aucun intérêt réel, étoit un jeu d'esprit pour l'orateur, & un amusement de l'oisiveté pour les peuples. Enfin dans cette quatrieme époque, on vit naître & se développer l'éloquence chrétienne qui tenoit à des idées, des principes & des objets entiérement nouveaux. Le monde

réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu & l'homme, un nouvel ordre de juſtice, une vie à venir, & de grandes eſpérances, ou de grandes craintes au delà des temps; tel étoit le tableau que cette éloquence préſentoit aux hommes. L'orateur qui parloit au nom de Dieu, devoit avoir néceſſairement un ton plus auguſte. Les idées religieuſes, en Aſie ſur-tout, & dans l'époque d'une religion naiſſante, devoient communiquer plus de chaleur à l'imagination. Des principes qui tendoient à élever la foibleſſe, à rabaiſſer l'orgueil, à égaler les rangs par les vertus, devoient donner à l'éloquence un mêlange de force & de douceur. Enfin l'étude & la méditation des livres ſacrés, répandirent ſouvent ſur ces diſcours une teinte orientale, inconnue juſqu'alors aux orateurs de l'empire. D'un autre côté, le mépris d'une vaine gloire, l'abſence des paſſions, l'impreſſion que l'orateur faiſoit ſouvent par la ſeule idée du Dieu dont il étoit le miniſtre, enfin la perſuaſion qu'entre les mains de la Divi-

nité tous les instruments sont égaux, durent ou retarder, ou affoiblir les progrès de ce genre d'éloquence. Les orateurs Chrétiens, par leurs principes même, devoient négliger l'art. Plusieurs auroient cru outrager la vérité en l'ornant, & affoiblir la cause de Dieu, en recherchant trop les vains secours de l'homme. De tout cela ensemble, dut naître un mêlange de beautés & de défauts; de négligence dans le style, & de grandeur dans les idées; quelquefois toute la force & toute l'impétuosité du zele religieux; quelquefois toute la foiblesse d'une morale froide & monotone; ce qui peut souvent frapper l'imagination; ce qui doit souvent révolter le goût.

Constantin fut loué également par les orateurs des deux religions. Rome payenne en fit un Dieu; Rome chrétienne en fit un saint: il étoit le bienfaiteur de l'une; il étoit pour l'autre un homme tout puissant; & un prince qui avoit eu de grands succès. Son goût pour les sciences, multiplia encore les panégyristes; car c'est une espece

de séduction à laquelle les philosophes même ne résistent pas. Enfin son regne fut long ; ce qui ajoute à cette idolâtrie des cours, qui naît encore plus de l'habitude que du sentiment. Il ne faut donc pas s'étonner si en Italie, dans la Grece, dans les Gaules, en Asie, dans les villes, dans les camps, par-tout les panégyriques le poursuivoient. A chaque succès, à chaque pas, il étoit puni d'une victoire par un éloge.

De cette foule innombrable, heureusement il ne nous en reste aujourd'hui que six ou sept. Je me donnerai bien de garde de parler de tous ; mais il y en a un qui m'a paru assez singulier pour mériter d'être connu. L'orateur commence par dire que jusqu'alors n'ayant pas manqué une occasion de célébrer tout ce qui avoit été fait de grand par la *divinité* de Constantin, il regarderoit comme un sacrilege, de passer sous silence quelque chose de bien plus grand que tout le reste, c'est la victoire sur Maxence. Il sent bien que ses talents sont peu de chose, sur-tout si on les compare à

ceux de tant de célebres orateurs : « mais » dans un combat, dit-il, au milieu du » ſon des clairons & des trompettes, on » mêle auſſi quelquefois le ſon de la flûte. » Après ce début il entre en matiere. Il eſt étonné que ſon héros avec ſi peu de forces, ait tenté une guerre ſi importante ; « aſſu- » rément, lui dit-il, vous avez quelqu'in- » telligence ſecrete avec l'ame univerſelle » & divine, qui daigne ſe manifeſter à » vous ſeul, tandis que nous, ce ſont des » dieux ſubalternes & du ſecond ordre, » qui ſont chargés de nous conduire. » Enſuite il ne peut comprendre qu'il ſe ſoit trouvé dans l'univers des hommes qui aient eu l'audace de réſiſter à Conſtantin, « eux » qui auroient dû, lui dit-il, céder, je » ne dis pas à la préſence de votre divi- » nité, mais en entendant ſeulement pro- » noncer votre nom. » Bientôt après ce lâche orateur fait un crime à ſon héros d'avoir combattu lui-même, de s'être mêlé au milieu des ennemis, & d'avoir par-là, dit-il, preſque cauſé la ruine de l'univers.

C'eſt la premiere fois ſans doute qu'un orateur Romain a donné des leçons de lâcheté à un prince. C'eſt bien le moins quand on fait la guerre pour diſputer un trône, de combattre ſoi-même, & de ſe mêler dans ſa propre cauſe à ceux qui veulent bien combattre & mourir pour elle. On ſeroit tenté de ſe rappeller ici le mot d'un fameux Anglois * ſur Philippe V & l'Archiduc, dont aucun ne ſe trouva à la bataille d'Almanza : mais ce qui eſt plus curieux ſans doute, & qu'on aura de la peine à croire, l'orateur rapporte de très-bonne foi & propoſe à Conſtantin l'exemple d'un prince, qui du haut d'une double échelle, avoit regardé de loin une bataille. « Cet exemple n'eſt pas noble, dit-il, mais il eſt sûr. » Après cela le panégyriſte peint ſon héros qui vole ſur les bords du Rhin pour combattre les Francs nos aïeux, & il le loue très-ſérieuſement « de ce que vainqueur il

* Milord Péterborough.

» a fait ſervir le carnage des vaincus aux » amuſements de Rome, de ce qu'il a em- » belli de leur ſang la pompe des ſpectacles, » & donné le délicieux plaiſir de voir dé- » vorer par les bêtes une multitude innom- » brable de priſonniers; de maniere que » ces malheureux en expirant, dit-il, ſouf- » froient encore plus des outrages de leurs » vainqueurs, que des morſures des bêtes » féroces & de la mort même. » Dans quels ſiecles de férocité & de baſſeſſe de tels panégyriques ont-ils été écrits? Et ſi l'on n'a l'ame tout-à-fait dénaturée ou par le deſpotiſme, ou par la ſervitude, peut-on, en liſant de pareils éloges, ne point maudire à jamais & l'orateur qui les a donnés, & le prince qui les a ſoufferts? Il faut l'avouer, preſque tous les orateurs & panégyriſtes de ce temps-là, ſont des renards qui careſſent des tigres. Celui-ci finit par parler à Conſtantin de ſa divinité, à laquelle le ſénat a conſacré une ſtatue d'or. Enſuite il adreſſe une priere à l'auteur de l'univers, il le conjure de conſerver Conſtantin pour tous les

ſiecles ; & l'on eſpere qu'il voudra bien accorder cette faveur au monde, parce qu'étant Dieu, il doit vouloir tout ce qui eſt juſte ; & tout-puiſſant, il ne peut avoir aucune raiſon pour refuſer : ainſi, & l'orateur & l'univers comptent ſur l'éternité de Conſtantin. On peut juger à peu près de tous les panégyriques latins de ce prince, par celui-là. On en compte quatre autres, écrits dans la même langue ; & preſque partout c'eſt le même ton, la même vérité dans les éloges, & ſur-tout la même philoſophie dans les idées. Cependant on rencontre quelques beautés de détail, & des lueurs d'éloquence ; car dans les ſiecles qui penchent vers la barbarie, ou qui en ſortent, il eſt encore plus aiſé ſans doute de trouver de l'éloquence que du goût.

Nous citerons encore un autre ouvrage dans le même genre, & d'autant plus curieux, qu'il eſt peut-être le premier panégyrique chrétien qui ait été fait, ou du moins qu'on ait tranſmis juſqu'à nous. Il eſt écrit en Grec, & fut prononcé dans Conſtanti-

nople pour la trentieme année du regne de Conſtantin. L'auteur eſt cet Euſebe de Céſarée, fameux par ſes ouvrages & par ſes vices, courtiſan évêque, hiſtorien ſuſpect, & panégyriſte comme on l'étoit dans ces temps-là.

Ce diſcours ſingulier dans ſa forme, eſt en même temps un panégyrique, un ſermon, un catéchiſme, une profeſſion de foi, un diſcours de métaphyſique & d'éloquence, un mélange de la philoſophie de Pythagore, de celle de Platon, & de la doctrine de nos livres ſacrés. Conſtantin y eſt repréſenté par-tout comme vainqueur de l'idolatrie. On compare l'empire qu'il a ſur la terre, avec l'empire éternel que Dieu a ſur le monde. On le peint comme ayant un commerce immédiat avec la divinité; & on l'invite à faire part aux fideles (quand il en aura le temps) de cette foule infinie d'apparitions, de viſions, de ſonges céleſtes où Jeſus-Chriſt s'eſt manifeſté à ſes regards, & de beaucoup d'autres myſteres inconnus à tout le monde, excepté à lui, & qui reſ-

tent dépoſés dans ſa mémoire impériale, comme dans un tréſor. Enfin on le loue, on le trompe, on l'inſtruit : & le zele adroit mêlant le ſtyle de la chaire & celui de la cour, lui prodigue à la fois les flatteries & les leçons.

Les vers furent employés comme la proſe, à lui rendre hommage, mais avec moins de ſuccès encore. Optatien Porphire, qui n'étoit point du tout Porphire le philoſophe, mais un poëte obſcur & très-digne de l'être, compoſa en l'honneur de ce prince qui l'avoit exilé, un long panégyrique en vers qui ne valoit rien, & qui en conſéquence fut très-bien payé. Avant Conſtantin, Alexandre & vingt autres princes en avoient fait autant. Cela eſt juſte ; c'eſt la médiocrité qui a beſoin de récompenſes ; mais on ſuppoſe que le génie qui a le ſentiment de ſes forces, ſe ſuffit à lui-même. J'aime encore mieux pourtant ce trait d'un prince Arabe, qui ayant reçu un mauvais panégyrique en vers Arabes, adreſſés à ſa hauteſſe, donna d'abord au poëte vingt

écus d'or pour avoir fait le panégyrique, & lui en donna enſuite quarante pour qu'il n'en fît plus. Le panégyriſte de Conſtantin méritoit d'être auſſi bien traité.

CHAPITRE XIX.

Panégyriques ou éloges composés par l'empereur Julien.

APRÈS tant de noms obscurs d'écrivains foibles & presqu'inconnus à la postérité, on trouve enfin un nom célebre ; c'est celui de Julien. Tout prince qui écrit est presque sûr d'intéresser les hommes. Le peuple des lecteurs, par curiosité ou par foiblesse, veut tout connoître de ceux qu'un rang élevé expose à ses regards. Le philosophe observe comment on voit les objets sur le trône. L'historien cherche dans les écrits d'un roi l'histoire de ses pensées. Le critique qui analyse, étudie le rapport secret qui est d'un côté entre le caractere, les principes, le gouvernement d'un prince, & de l'autre, son imagination, son style, & la maniere de peindre ses idées. Plus le prince a de réputation, plus cet intérêt augmente. On aime à voir un homme admiré

dans ſa cour & ſur les champs de bataille, écrire & penſer dans ſon cabinet, & parler en philoſophe aux peuples qu'il ſait gouverner en roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite; mais remarquons que cet avantage ſi rare aujourd'hui, l'étoit beaucoup moins chez les anciens. A Rome un grand nombre d'Empereurs avoient cultivé les lettres. On ſait que Céſar fut le rival de Cicéron ſur la tribune, & voulut l'être de Sophocle au théatre. Auguſte très-bon écrivain en proſe, fit de plus des tragédies & des poëmes. Caïus ſe piqua d'éloquence. Claude écrivoit avec pureté, & compoſa l'hiſtoire de ſon temps. L'imagination ardente & fougueuſe de Néron ſe livra à la poéſie comme à la muſique. Adrien poëte, peintre, architecte & hiſtorien, paſſa encore pour le premier orateur de ſon ſiecle. Marc-Aurele, philoſophe comme Epictete, fut écrivain comme lui. Septime Sévere, orateur dans les deux langues, compoſa les mémoires de ſon regne. Alexandre Sévere chanta les ver-

tus qu'il avoit dans ſon cœur, & célébra en vers les empereurs les plus humains qui l'avoient précédé ſur le trône. Les deux Gordiens furent magiſtrats, guerriers & hommes de lettres; & l'un d'eux avant de régner, avoit publié un poëme de trente chants, en l'honneur de Marc-Aurele & d'Antonin. Balbin élu par le ſénat, & maſſacré par les troupes, réuſſit dans la poéſie & l'éloquence. Gallien qui fut à la fois voluptueux & brave, & qui ſe rendit célebre par des victoires & des bons mots, avoit le talent de bien écrire, & fit des vers pleins de volupté & de goût. L'empereur Tacite, maître du monde, ſe glorifioit de deſcendre de l'hiſtorien de ce nom; & ne paſſoit pas une nuit ſans lire ou compoſer. On érigea une ſtatue à Numérien, comme orateur; & un ſeul homme dans l'empire * lui diſputoit le prix de la poéſie. Conſtantin enfin uniſſant les uſages de l'ancienne Rome à ceux de l'égliſe, & les droits de l'autel

* Néméſien.

à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout à la fois empereur & orateur sacré. Il composa & prêcha plusieurs sermons : & on a encore aujourd'hui un de ses ouvrages, intitulé, *Discours à l'assemblée des Saints*; sermon composé & prêché à Bizance pour la fête de Pâques, par le successeur de César & d'Auguste.

Ainsi avant Julien, seize empereurs avoient été au rang des écrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance en Europe un titre de noblesse, & a défendu aux hommes qui ont ou croient avoir un nom, de l'avilir par l'art de penser & d'écrire; opinion introduite par les sauvages du nord qui ne savoient que détruire, consacrée par des seigneurs de châtellenies barbares, qui ne savoient qu'opprimer, combattre & chasser; opinion bien digne en effet de ces deux époques, & qui au bout de quatorze siecles, n'est pas encore éteint, & subsiste même aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne croit, n'étoit pas encore née sur la terre. Julien dont nous n'examinons ici que les

talents littéraires, fut en même temps philoſophe, orateur, écrivain ſatirique & plaiſant; &, il paroît tour-à-tour dans ſes ouvrages l'éleve de Platon, de Démoſthene & de Lucien. Ses ſatires ſont plus connues que ſes éloges. Ceux-ci ne ſont pas cependant ſans mérite; mais on eſt fâché d'en trouver deux, conſacrés à Conſtance, prince ſoupçonneux & lâche, timide & cruel, qui mêlant la ſuperſtition à la fureur, d'un côté protégeoit les Ariens, & perſécutoit les catholiques, de l'autre maſſacroit ſes généraux, & fit égorger preſque toute la famille impériale. Il y a apparence que ces deux panégyriques de Julien furent un tribut que la politique paya à la crainte. Juſqu'au moment où ce prince monta ſur le trône, il fut preſque toujours en danger; & peut-être ne conſerva-t-il ſa vie, qu'en flattant ſon tyran. Les panégyriques d'ailleurs étoient l'eſprit de ce temps-là, comme les ſatires & les chanſons ont été en uſage chez d'autres peuples. Enfin ceux de Julien ſont beaucoup plus éloignés que les autres, du ton de la

baſſeſſe : ſouvent aux éloges il mêle des vérités utiles ; & telle eſt la malheureuſe foibleſſe de l'orgueil & du pouvoir, que pour inſtruire les hommes puiſſants, il faut les louer, & qu'on eſt preſque toujours forcé d'étayer chaque vérité d'un menſonge.

Ces deux panégyriques offrent pluſieurs endroits qui méritent d'être cités. Tel eſt dans le premier un morceau ſur l'éducation des princes, où Julien parle de la néceſſité de former leur corps avec leur ame. Il s'y plaint de cette éducation lâche, qui affoiblit à la fois l'un & l'autre ; détruit le reſſort de l'ame, en énervant la volonté ; détruit les moyens des grandes actions, en énervant les forces ; prépare la crainte avant le danger, & la foibleſſe dans le malheur.

Tel eſt un autre endroit ſur l'utilité de mettre de bonne heure un jeune prince en action, de familiariſer & ſes yeux & ſon ame avec les périls, les combats, les peuples & les armées, de lui faire connoître par lui-même, dans ſon empire, la ſituation des lieux, l'étendue des pays, la puiſ-

ſance des nations, la population des villes, le caractere des peuples, leur force, leur pauvreté, leur richeſſe. C'eſt ainſi, dit-il, en parlant de Conſtance, qu'il apprenoit à commander, mais en même temps il apprenoit auſſi à obéir; & il obéiſſoit à ce qu'il y a de plus ſaint ſur la terre, la nature & la loi.

Il y a eu des pays, où ceux qui devoient gouverner, recevoient à peu près la même éducation que le reſte des citoyens. Quoi de plus inſenſé, dit-il? On exige de ceux qui commandent la plus haute vertu; & l'on ne prend aucun moyen pour qu'ils vaillent mieux que le reſte des hommes! Pour être prince, il faudroit commencer par mériter de l'être.

On peut encore citer un morceau ſur ces tyrans de Rome, qui, cruels à force de foibleſſe, & craignant tout parce qu'ils n'étoient rien, ne pardonnoient à leurs ſujets ni la naiſſance, ni le mérite; auprès de qui, dit-il, la vertu étoit un crime, comme le parricide & la révolte; prompts à abattre tout

ce qui s'élevoit, & à détruire tout ce qui étoit grand.

Le ſecond panégyrique a dans le deſſein quelque choſe de bizarre : Julien veut y prouver que ſon héros eſt égal aux plus fameux héros d'Homere, à Achille, Diomede & Patrocle pour la valeur, à Ulyſſe pour la politique, à Neſtor pour l'éloquence. On s'étonnera moins de la bizarrerie de cette idée, quand on ſaura qu'Homere jouoit un très-grand rôle dans tous les diſcours de ce temps-là. Ce poëte que quelques hommes ont trouvé ridicule, & que des milliers d'hommes ont trouvé ſublime, qu'on a déchiré avec excès, parce qu'on l'admiroit avec fanatiſme, & qui a fait des partis & des ſectes, comme tout ce qui ébranle fortement les hommes, régnoit alors ſur la poéſie & l'éloquence, comme Platon ſur la philoſophie. On ne pouvoit être orateur ſans citer l'Iliade. C'eſt une choſe remarquable en philoſophie, en éloquence, & dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte. Chaque

ſiecle a le ſien. Il ſemble que l'eſprit humain ſoit importuné de ſa raiſon & fatigué d'être libre. Il a beſoin qu'on le gouverne & l'aſſerviſſe. S'il ne trouve pas un homme dans ſon ſiecle digne de lui commander, il va demander un maître aux ſiecles paſſés : il lui dit, regne ſur moi, & auſſitôt ſe proſterne & ſe courbe aux pieds de ſa ſtatue. Bientôt il n'oſe plus le regarder qu'avec un reſpect idolâtre. Ce maître devient le tyran de ſa penſée, & le légiſlateur de ſon goût. Ce maître lui dicte ſes opinions, & juſqu'aux mots dont il doit ſe ſervir. L'homme, dans cet état, reſſemble à un enfant timide qui n'oſe faire un pas ſans les liſieres qui le ſoutiennent. Il penſe, il ſent, il reſpire dans un autre ; il eſt d'autant plus fier qu'il eſt plus aſſervi ; juſqu'à ce qu'une nouvelle révolution amene un autre empire & d'autres eſclaves. C'étoit alors le regne d'Homere. Il falloit, pour être grand, reſſembler aux héros qu'Homere avoit peints. Il falloit pour avoir raiſon, approcher au moins de ce qu'Homere avoit penſé. Ainſi dans une

grande partie de l'Europe & de l'Asie, on n'écrivoit rien où Homere ne fût loué, commenté & cité. Julien paya comme les autres ce tribut au goût de son siecle, & dans ce panégyrique sur-tout. Cependant on y trouve un morceau d'un ton très-différent, & où l'orateur sans citations, sans idées étrangeres, ne marche appuyé que sur lui-même; & il faut convenir que sa démarche n'en est pas moins ferme. Ce morceau, où la philosophie se joint à l'éloquence, est le tableau des qualités que doit avoir un prince, pour être digne de commander aux hommes. Je crois qu'on ne sera pas fâché de le connoître. Il a droit de nous intéresser, & comme roulant sur un objet utile, & comme un monument historique qui peint également & l'esprit & l'ame de l'orateur. *

« La premiere qualité d'un prince, dit » Julien, est le respect pour les dieux, &

* J'avertis cependant que je l'ai resserré, parce qu'il est très-long, & que Julien s'arrête un peu trop quelquefois sur les mêmes idées.

» fuyant l'inaction, qu'il prétend comman-
» der; en effet à quoi ſert un prince dont
» la vie n'eſt qu'un ſommeil.

» Défenſeur de l'état au dehors, au de-
» dans il ſait le rendre heureux. Il réprime
» les ſéditions, le luxe, l'intérêt avide,
» ſource des crimes; ou il empêche tous
» ces maux de naître, ou il les étouffe dès
» leur berceau. Il ſaura qu'un citoyen a
» violé une loi, comme il ſait à la guerre
» qu'un ennemi a forcé les retranchements.

» Le protecteur des loix eſt légiſlateur,
» s'il a beſoin de l'être. Il ne permettra pas
» plus; qu'à des loix utiles & ſaintes, on
» joigne une mauvaiſe loi, qu'il ne permet-
» troit qu'on mît un eſclave au rang de ſes
» enfants. En vain ſes parents, ſes amis &
» ſes proches lui demanderoient d'immoler
» la loi à leurs intérêts; l'état eſt ſa premiere
» famille. Violer la loi, ſeroit pour lui un
» ſacrilege, comme lorſqu'un raviſſeur en-
» leve un tréſor ſacré; car la loi eſt un
» dépôt céleſte; elle eſt une émanation de
» Dieu.

» Toujours

» Toujours gouverné par l'équité, il ré-
» compense l'homme vertueux, il tâche de
» guérir le méchant. Parmi les coupables,
» il en est qui peuvent se réconcilier avec
» la vertu & les loix : le prince peut les ju-
» ger. Il en est d'autres qui n'ont plus l'es-
» pérance de redevenir justes, & que la
» loi condamne, pour leur épargner de
» nouveaux crimes : il évitera de les con-
» damner lui-même ; & jamais la bouche
» du souverain ne s'ouvrira pour prononcer
» une peine de mort. Que si les besoins de
» la patrie exigent qu'il fasse des loix pour
» la punition des crimes, il ne souffrira
» point que les peines aient un caractere
» atroce, ni rien d'humiliant pour la di-
» gnité de l'homme. Qu'il imite l'Etre su-
» prême dont il est le ministre : Dieu est le
» créateur du bien ; jamais cet être juste &
» bienfaisant n'a créé le mal.

» Ainsi que Dieu a des génies qui exé-
» cutent ses ordres dans l'univers, le prince
» a des hommes qui commandent sous lui
» dans ses états. Qu'il confie à chacun la

» place, qui convient à ſon caractere ; les » emplois militaires à l'ame forte, & au » courage mêlé de prudence ; les magiſtra- » tures à la juſtice tempérée par l'huma- » nité ; les premieres places de l'empire, à » ceux dont le mérite compoſé des deux » autres, unit la vigueur du caractere aux » vertus. Mais le choix eſt dangereux : la » méchanceté adroite fait tromper ; & de » tous les maux qu'elle fait, le plus funeſte » c'eſt qu'elle prend le maſque des vertus, » & abuſe ainſi ou l'ignorance qui ne voit » pas, ou la précipitation qui ne ſe donne » pas le temps de voir. Le prince, dans le » choix des hommes, doit échapper à tous » ces pieges..... *

» Voilà pour ce qui concerne les magiſ- » trats & les loix. Enſuite les regards du » prince ſe fixeront ſur le commun des ci- » toyens. Sous lui le peuple des villes, heu- » reux ſans inſolence, s'accoutumera à vivre

* Tous ces détails ſont trop longs dans l'original ; je n'ai préſenté ici que le fond des idées.

» dans l'abondance, ſans orgueil, le peuple
» des campagnes, en cultivant ſes champs,
» fournira le néceſſaire à ceux qui le fer
» à la main défendent ſes moiſſons. Tous
» à l'abri de l'ennemi domeſtique & étran-
» ger, vivront dans une paix profonde,
» adorant leur ſouverain, qui eſt pour eux
» l'auteur de tant de biens, remerciant les
» dieux, & invoquant ſur lui les faveurs
» céleſtes. Les dieux écoutent les vœux des
» nations, parce qu'ils ne ſont dictés ni par
» le menſonge, ni par la flatterie, mais par
» la vérité. Ils comblent le prince de tou-
» ce qu'ils peuvent accorder à l'homme;
» & quand ſa carriere eſt finie, alors ils
» l'appellent à lui, pour habiter avec eux
» dans les palais céleſtes; il monte, & ſa
» gloire reſte ſur la terre. »

Il me ſemble qu'il y a peu de morceaux chez les anciens, qui vaillent celui-là pour la raiſon, la juſteſſe & la vérité. Julien, en traçant ce que devoit être un prince, annonce ce qu'il vouloit être lui-même. On voit qu'avant de monter ſur le trône, il

avoit médité en philosophe les devoirs d'un homme d'état ; & ce magnifique portrait des devoirs d'un souverain, étoit en même temps une leçon pour le tyran qui l'écoutoit, & un engagement que le nouveau César prenoit avec l'empire.

Outre ces deux éloges, nous en avons encore de lui un troisieme, qui est un monument de reconnoissance & de vertu. Il est consacré à l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice. Cette femme, une des plus belles de son siecle, aima les sciences, non par ostentation, mais par goût. Il paroît qu'à la philosophie de l'esprit, elle joignoit celle de l'ame, & qu'elle fut à la fois sensible & grande. Ce fut elle qui tira Julien de son obscurité, & le fit nommer César. Mais plus près du trône, il n'en étoit que plus exposé au danger, dans une cour où la foiblesse barbare s'effrayoit des talents, & où le meurtre étoit toujours près des soupçons. Eusébie qui avoit commencé l'ouvrage de sa grandeur, eut l'art de le maintenir : elle enchaîna les fureurs de Constance ;

& malgré ſa renommée le nouveau Céſar échappa aux aſſaſſins. Julien, à la tête de cet éloge, annonce le ſentiment qui le lui inſpire. « Les bienfaits, dit-il, pour une » ame généreuſe, ſont une dette; & le pre» mier devoir eſt de s'acquitter. L'ingrati» tude n'eſt pas ſeulement le vice de celui » qui outrage ſon bienfaiteur: ceux même » qui gardent le ſilence & qui oublient, » ſont coupables. Le premier crime eſt rare; » mais on ne trouve que trop ſouvent des » hommes dont le ſilence ingrat cache & » diſſimule les bienfaits. Ils ſe taiſent, di» ſent-ils, pour ne point paroître adulateurs; » ah! c'eſt bien plutôt un ſecret orgueil qui » les révolte. Foibles & lâches envers leurs » bienfaiteurs, ces mêmes hommes ſont » fiers & ardents avec leurs ennemis; leur » reconnoiſſance eſt glacée; leur haine eſt » implacable. »

Par le peu que j'ai cité, il eſt facile de connoître le ton & le mérite de Julien; dans ſes éloges. On doit les eſtimer par certaines vérités de détail, & des idées philoſophi-

ques qui ſont de tous les pays & de tous les temps. Mais il faut en convenir, le fond intéreſſe peu. Que nous ſont aujourd'hui Euſébie & Conſtance ? tant qu'un prince eſt vivant, tous les regards ſont fixés ſur lui ; ſon rang, les hommages qu'il reçoit, les eſpérances & les craintes d'un peuple, la pompe & l'appareil qui l'entourent, en font une eſpece de coloſſe qui remplit tout : mais à ſa mort, il reprend ſa grandeur naturelle. Enſuite il diſparoît à meſure qu'il ſe recule & qu'il s'enfonce dans les ſiecles. Il ne reſte alors que ces traits diſtinctifs, que la renommée ſaiſit, quand il y en a ; quand il n'y en a point, il ne reſte plus rien ; & que deviennent alors les panégyriques ? Quand la ſtatue eſt briſée, à quoi ſert l'inſcription ? Philoſophe, orateur, qui que tu ſois, veux-tu vivre ; traite des ſujets, qui à deux mille lieues de toi, & dans deux mille ans intéreſſent encore. N'écris pas pour un homme, mais pour les hommes. Attache ta réputation aux intérêts éternels du genre humain. Alors la poſtérité reconnoiſ-

ſante, démêlera tes écrits dans les bibliotheques. Alors ton buſte ſera honoré & peut-être baigné de larmes, chez des peuples qui ne t'auront jamais vu; & ton génie toujours utile, ſelon la belle expreſſion d'un de nos poëtes, ſera contemporain de tous les âges, & citoyen de tous les lieux.

CHAPITRE XX.

De Libanius, & de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince.

Nous venons de voir Julien écrivain & panégyriſte ; voyons-le maintenant comme empereur, & objet lui-même des panégyriques de ſon ſiecle. A la tête des orateurs qui l'ont loué, eſt ce Libanius, né à Antioche, & regardé comme l'homme le plus éloquent de l'Aſie. Ce fut lui qui ſervit de modele à Julien. On avoit défendu à ce jeune prince de le voir, & il ſe faiſoit apporter en ſecret tous ſes diſcours, qu'il achetoit à prix d'or. Il parvint d'abord à en imiter parfaitement le ſtyle ; mais dans la ſuite il y ajouta ces graces piquantes que donne la cour, & ces beautés mâles que donne la philoſophie. Empereur, il fut publiquement l'ami de celui dont il avoit été le diſciple en ſecret. Il paroît que Libanius n'eut que

l'ambition des lettres, & de cette eſpece de gloire qui eſt indépendante de la fortune & des princes. Julien lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être préfet du palais, c'eſt-à-dire avoir une des premieres places de la cour, il aima mieux reſter orateur & homme de lettres. C'eſt un exemple à propoſer à ceux qui aviliſſent les talents par l'intrigue, & briguent quelquefois de grandes places, parce qu'ils ne ſavent point honorer la leur.

On voit par l'hiſtoire, qu'il ſoutint toujours le même caractere. Julien irrité contre les magiſtrats d'Antioche, avoit fait mettre en priſon le ſénat tout entier. Libanius vint parler à l'empereur pour ſes concitoyens. Comme il mettoit dans ſon diſcours cet accent fier & vigoureux de la liberté & du courage, un homme pour qui apparemment cet accent-là étoit nouveau, lui dit: orateur tu es bien près du fleuve Oronte, pour parler ſi hardiment. Libanius le regarda, & lui dit; " courtiſan, la menace que tu me " fais ne peut que déshonorer le maître que

» tu veux me faire craindre ; » & il continua. Julien qui avoit témoigné d'abord beaucoup d'empreſſement à le voir, parut dans la ſuite le négliger. Libanius ne ſe montra plus à la cour. L'empereur, en allant au temple, le vit dans la foule, & fut étonné qu'il ne vînt pas à lui. Les princes & tous ceux qui, ſans être princes, ont ou croient avoir quelque ſupériorité ſur les autres, ſont ſujets à porter le deſpotiſme juſque dans l'amitié. Ils exigent beaucoup & donnent peu. Libanius avoit cette ſenſibilité fière qui veut qu'il n'y ait plus de rang où eſt l'amitié ; qui en calcule tous les devoirs, parce qu'elle les trouve tous dans ſon cœur ; que l'inégalité révolte ; que les remarques d'indifférence bleſſent ; qui ne ſe plaint pas, ou ne ſe plaint qu'une fois, mais qui emportant dans ſon cœur l'amitié outragée, ſe tait & ſe retire. Julien le ſentit, & revint à lui. Quoiqu'empereur, il fit les premieres démarches. Comme ils s'eſtimoient tous deux, leur amitié fut vraie. Cependant Libanius n'alla jamais depuis au palais de

Julien, sans être appellé. Il avoit lui-même exigé cette condition; car on en peut faire avec ses amis, quand l'inégalité des rangs pourroit changer en servitude les hommages libres de l'amitié.

Plusieurs ouvrages de Libanius se sont perdus; mais il nous en reste encore une partie. De ce nombre sont ses éloges ou panégyriques. Il y en a un prononcé devant les deux empereurs Constantin & Constant; deux en l'honneur de Julien pendant sa vie, & deux après sa mort. En 363 il fut choisi par cet empereur, pour faire le panégyrique d'étiquette. Julien y assista, & applaudit à l'orateur avec transport, oubliant que c'étoit lui-même qu'on louoit. C'est ainsi qu'on a vu un poëte célebre dont on représentoit une piece, mêler ses acclamations aux cris du public, oubliant également & le théatre, & les spectateurs, & lui-même. Je sais que ces sortes d'actions sont extraordinaires & doivent le paroître. Mais la nature passionnée a son prix, comme la nature réfléchie; & les hommes peut-être les

plus eſtimables, ne ſont pas ceux qui reglent froidement & ſenſément tous les mouvements de leur ame, qui avant de ſentir ont le loiſir de regarder autour d'eux, & ſe ſouviennent toujours à temps qu'ils ont beſoin d'être modeſtes. Que ces gens-là aient l'honneur d'être ſages, & qu'ils laiſſent à d'autres l'eſpérance d'être grands.

Il faut avouer que les diſcours de Libanius n'exciteroient pas le même enthouſiaſme aujourd'hui. Je ne parle point des défauts de goût, des citations multipliées d'Homere, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition qui retarde la marche fiere & libre de l'éloquence, & annonce plus de lecture que de génie. Ce ſont-là les défauts du ſiecle plus que de l'orateur : mais il en a d'autres qui lui ſont perſonnels. Son ſtyle a quelquefois de l'affectation & de la recherche. Photius lui reproche de laiſſer trop appercevoir dans ſes diſcours l'empreinte du travail, & d'avoir éteint par un déſir curieux de perfection, une partie de ces graces faciles & brillantes que lui donnoit

là nature lorſqu'il parloit ſur le champ. On lui a reproché auſſi de l'obſcurité. Il faut en convenir ; ce n'eſt pas celle de quelques grands écrivains comme Tacite, qui voyant à une grande profondeur, ou raſſemblant beaucoup d'idées en peu d'eſpace, fatiguent la foibleſſe des hommes ordinaires, & que la médiocrité calomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer les forces dans un autre, que de s'avouer l'inſuffiſance des ſiennes. Libanius ne fut pas aſſez heureux pour avoir ce tort dans ſes ouvrages. Ce n'eſt pas non plus celle de Perſe qui, placé ſous Néron, voulut, en diſant la vérité, échapper au tyran. Libanius ſous un gouvernement plus juſte, put parler impunément des vertus & des crimes. Son obſcurité n'étoit qu'un défaut, ſans avoir rien de piquant ; elle tenoit ſeulement à un embarras de ſtyle.

A l'égard de ſon éloquence, elle a ſouvent de l'éclat ; & eſt preſque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il étoit prodigieuſement nourri de la lecture des poëtes. Leurs idées, leurs

» multipliant leur fortune par la misère des
» autres, ils étendoient leur insatiable avi-
» dité aux bornes de la terre, demandant
» au nom & sous l'autorité du prince, tout
» ce qui flattoit leurs désirs, sans qu'il
» fût jamais permis de refuser. Les villes les
» plus anciennes étoient dépouillées. Des
» monuments qui avoient échappé au ra-
» vage des siecles, étoient conduits à tra-
» vers les mers pour embellir les palais des-
» tinés à des fils d'artisans, & leur faire
» des habitations plus belles que celles des
» rois. Ces oppresseurs en avoient d'autres
» sous eux qui les imitoient. L'esclave avoit
» son ambition comme le maître : à son
» exemple, il outrageoit, tourmentoit, dé-
» pouilloit, chargeoit de fers ; & pour s'en-
» richir, reversoit sur d'autres le despo-
» tisme que son maître exerçoit sur lui. Le
» croiroit-on ? les trésors ne leur suffisoient
» pas ; ils avoient l'audace de s'indigner s'ils
» ne partageoient point la considération atta-
» chée à la dignité, croyant voiler ainsi leur
» servitude.... L'empereur chassa du palais

» ces animaux dévorants, ces monstres à » cent têtes, & voulut qu'ils regardassent » comme une grace la vie qu'il leur laissoit. »

Il étoit difficile sans doute de mieux peindre la corruption profonde de la cour de Bisance, cette chaîne de brigandage & d'oppression, & l'abus du cédit, dans une classe d'hommes qui, voués par état à des emplois obscurs, mais approchant du prince, ou paroissant en approcher, imprimoient de loin l'épouvante, parce qu'ils habitoient le lieu où réside le pouvoir.

Libanius, dans tout le reste du discours qui est fort étendu, parcourt en détail la vie de Julien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, quelquefois éloquent, quelquefois plus historien qu'orateur, toujours pittoresque dans son style, ayant en général moins d'élévation que de dignité, & un genre de sensibilité plutôt tendre que forte.

Le discours finit par une apostrophe touchante à Julien même. « O toi, dit » l'orateur, éleve & disciple de ces êtres » qui occupent le milieu entre la divinité

» & l'homme ; toi dont la tombe n'occupe
» qu'une petite portion de terre, mais qui
» par ta gloire remplis le monde ; toi qui
» en commençant ta carriere, a ſurpaſſé
» tous les grands hommes qui ne ſont
» pas Romains, qui en la finiſſant, a ſur-
» paſſé ceux même de Rome ; toi que les
» peres regrettent plus que leurs propres
» enfants, & que les enfants regrettent plus
» que leurs peres ; toi qui as exécuté de
» grandes choſes, mais qui devois en exé-
» cuter encore de plus grandes ; toi qui fou-
» lois aux pieds tous les genres de voluptés,
» excepté celles qui naiſſent du charme inex-
» primable de la philoſophie ; protecteur &
» ami des dieux de l'empire ; ô prince ! re-
» çois ce dernier hommage d'une éloquence
» foible, mais à laquelle, pendant que tu
» vécus, tu daignas mettre quelque prix. »

Libanius n'eſt pas le ſeul orateur de ſon ſiecle qui ait fait l'éloge de Julien ; Celſus qui avoit été ſon ami, ſon condiſciple, & ſon rival, lorſqu'ils étudioient enſemble dans Athenes, prononça un panégyrique

en ſon honneur, quand ſon ami fut ſur le trône. Cet éloge, où un particulier loue un prince, avec lequel il a quelque temps vécu dans l'obſcurité, pouvoit être précieux. Le ſouvenir des études de leur jeuneſſe, & cette heureuſe époque où l'ame encore neuve & preſque ſans paſſions, commence à s'ouvrir au plaiſir de ſentir & de connoître, devoit répandre un intérêt doux ſur cet ouvrage; mais nous ne l'avons plus, & nous n'en pouvons juger. Nous ſavons ſeulement qu'il étoit écrit en Grec. La langue d'Homere & de Platon commençoit à devenir la langue dominante de l'empire. Cependant l'ancienne langue des Céſars, quoiqu'altérée, ſe conſervoit toujours; & ces empereurs Daces, Pannoniens & barbares, qui du fond de la Thrace & des bords de la mer Noire commandoient au monde, étoient loués quelquefois dans la langue des Scipions.

Il nous reſte encore un panégyrique dans cette langue, prononcé en l'honneur de Julien. On y trouve de la nobleſſe dans les

sentiments, quelques belles idées, & des défauts de goût. Il est de l'an 362. Pour connoître l'esprit des différents siecles, il n'est pas inutile d'observer que Mamertin, qui prononça cet éloge, parvint par ses talents aux premieres dignités. Il occupa longtemps avec distinction le rang de sénateur; & quand Julien monta sur le trône, il lui donna la place de surintendant général des finances de l'empire. " Vous cherchiez, dit-„ il à l'empereur, un homme qui eût assez „ d'élévation pour savoir dédaigner les ri-„ chesses, assez de courage pour savoir dé-„ plaire, assez de fermeté pour braver la „ haine; vous avez cru trouver ces qualités „ en moi; & vous m'avez choisi dans un „ temps où les provinces épuisées par les „ pillages des barbares & par des briganda-„ ges non moins funestes que honteux, „ imploroient votre secours. „ Le même empereur le fit ensuite préfet des gardes prétoriennes, & lui confia le gouvernement de plusieurs provinces. Enfin nommé consul par Julien, comme Pline par Trajan, il

prononça auſſi un panégyrique pour remercier ſon bienfaiteur & ſon prince ; mais il y a bien plus de diſtance entre les deux orateurs, qu'entre les deux héros.

Après tous ces panégyriques, il ſeroit curieux d'apprécier celui qui en fut l'objet. Il n'y a perſonne dont on ait dit ni plus de bien, ni plus de mal, que de Julien. L'eſprit de parti lui a élevé des ſtatues ; le zele religieux les a briſées. On l'a peint tour à tour comme le plus coupable, & comme le plus grand des hommes. Tâchons d'écarter, s'il ſe peut, l'éloge & la ſatire ; & ſans un faux enthouſiaſme, comme ſans injuſtice, cherchons la vérité. Il s'égara dans la religion ; voyons du moins ce qu'il fut comme prince : en déteſtant ſon crime, diſcutons ſes vertus ; l'aveu que nous en ferons ne peut nous rendre complices de ſes erreurs.

On ſait qu'il eut l'éducation la plus auſtere. Il apprit dans la retraite, dans l'étude, dans l'éloignement des plaiſirs, à ſe former & à commander aux hommes. Il eſt vrai

que peut-être il fut forcé à la vertu par le malheur. La mort de son pere & de ses freres, leur assassin sur le trône, l'avertissoient d'être simple & modeste; mais aussi environné de meurtres, il eut à lutter contre l'exemple des crimes. Mis à la tête de l'empire, il y soutint son caractere. On le vit à la cour dédaigner le faste, fuir la mollesse, combattre ses sens, dompter en tout la nature, se contenter de la nourriture la plus grossiere. Souvent il la prenoit debout, souvent se la refusoit, dormoit peu, n'avoit d'autre lit qu'une peau étendue sur la terre, & passoit une partie des nuits ou dans son cabinet, ou sous sa tente, occupé au travail & à l'étude. Enfin sous la pourpre il eut les maximes, & mena la vie rigide de Caton. On dira peut-être que ce sont là plutôt des vertus d'un cénobite que d'un prince. On se trompe. On ne pense point assez combien dans celui qui gouverne, cette vie austere retranche de passions, de besoins; combien elle ajoute au temps, combien elle laisse aux peuples, combien

elle diminue les moyens de corruption & de foibleſſe, combien par l'habitude de ſe vaincre, elle éleve l'ame.

Ce qui ajoute à ſon mérite, c'eſt que dur pour lui-même, il n'en fut pas moins compatiſſant pour les autres. En rendant la juſtice, il tempéra par l'indulgence d'un prince, l'équité d'un juge.

On ſait qu'à l'humanité de détail qui ſoulage dans le moment le malheureux qui ſouffre, il joignit cette humanité plus étendue qui prévoit les maux, rétablit l'ordre, ſubſtitue les grandes vues à la pitié, & ſans le ſecours de cette ſenſibilité d'organes qui eſt auſſi ſouvent une foibleſſe qu'une vertu, fait faire un bien même éloigné, & s'attendrir ſur des malheurs qu'elle ne voit pas. Ainſi il s'occupa du ſoulagement des peuples. Mais d'autres empereurs qui eurent les mêmes vues, n'étant pas contredits ſur le trône, purent être humains impunément : Julien long-temps Céſar, aſſujetti dans ſon pouvoir même à un tyran jaloux, qui l'avoit créé par beſoin, & le haïſſoit

par foibleſſe ; qui lui eût permis de faire le mal pour ſe déshonorer, & craignoit qu'il ne fît le bien ; qui tout à la fois barbare & lâche, déſiroit que les peuples fuſſent malheureux, pour que le nouveau Céſar fût moins redoutable : Julien environné dans les Gaules, des miniſtres de cette cour qui étoient moins ſes officiers que ſes ennemis, & déployoient contre lui cette audace que donne à des tyrans ſubalternes le ſecret de la cour, & l'orgueil d'être inſtruments & complices de la volonté du maître : Julien enfin traverſé en tout, par ces hommes qui s'enrichiſſent de la pauvreté publique, eut bien plus de mérite à arrêter les abus & à ſoulager les provinces.

Dans un empire tout militaire, & où le ſoldat féroce & avare vendoit ſon obéiſſance à prix d'or, il ſut réſiſter à l'avidité des troupes.

On conſpira contre lui, & il pardonna.

A l'exemple de Trajan, il ſoumit à la loi un pouvoir qui, par la force ſecrete de la nature & des choſes, ne tend que trop ſouvent

ſouvent à s'affranchir de la loi. Comme lui, il fit la guerre en perſonne ; comme lui, combattit en ſoldat. Enfin en mourant il témoigna la plus grande fermeté, & le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature, & que ſes actions conſolent de la briéveté de ſa vie. *

On voit par toute la vie de Julien, & par quelques-uns de ſes ouvrages, que ſa

* Voici ſes dernieres paroles telles qu'on les trouve par-tout. « Mes amis, la nature me re-» demande ce qu'elle m'a prêté. Je le lui rends » avec la joie d'un débiteur qui s'acquitte. L'ame » n'eſt heureuſe que lorſqu'elle redevient libre ; » & pour les gens de bien, ſouvent la mort eſt » une récompenſe. Je la reçois comme une grace. » Si j'avois vécu plus long-temps, j'aurois peut-» être fait quelqu'action indigne de moi. Au-» jourd'hui je meurs ſans remords, parce que » j'ai vécu ſans crime. J'ai gouverné les pro-» vinces avec douceur. J'ai déteſté la puiſſance » arbitraire. Je n'ai fait la guerre que pour obéir » à la patrie. Je remercie le Dieu éternel. Ce » ſeroit être également lâche & de vouloir mourir » quand il faut vivre, & de regretter la vie » quand il eſt temps de mourir. »

grande ambition étoit de reſſembler à Marc-Aurele. Si on regarde les talents, il eut plus de génie. Si on regarde le caractere, il eut plus de fermeté peut-être, & fut plus loin de cette bonté dont on abuſe, & qui, voiſine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuſe qu'un vice.

Mais auſſi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurele eut des avantages ſur lui. Ils furent tous deux philoſophes, mais leur philoſophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurele avoit plus de profondeur; celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philoſophie de l'un ſembloit née avec lui. Elle étoit devenue un ſentiment, une paſſion, mais une paſſion d'autant plus forte qu'elle étoit calme, & n'avoit pas beſoin des ſecouſſes de l'enthouſiaſme. La philoſophie de l'autre ſembloit moins un ſentiment qu'un ſyſtême. Elle étoit plus ardente que ſoutenue; elle tenoit à ſes lectures, & avoit beſoin d'être remontée. Marc-Aurele agiſſoit & penſoit d'après lui; Julien, d'après les anciens philoſophes: il imitoit. Un autre caractere

du grand homme lui manqua ; c'eſt cette vertu qui fait que l'ame, ſans s'élever, ſans s'abaiſſer, ſans s'appercevoir même de ſes mouvements, eſt ce qu'elle doit être, & l'eſt ſans faſte comme ſans effort. En cela, il fut encore loin de Marc-Aurele. Son extérieur étoit ſimple, ſon caractere ne l'étoit pas. Ses diſcours, ſes actions avoient de l'appareil, & ſembloient avertir qu'il étoit grand. Suivez-le ; ſa paſſion pour la gloire perce par-tout. Il lui faut un théatre & des battements de mains. Il s'indigne quand on les refuſe. Il ſe venge, il eſt vrai, plus en homme d'eſprit, qu'en prince irrité qui commandoit à cent mille hommes ; mais il ſe venge. Il court à la renommée ; il l'appelle. Il flatte pour être flatté. Il veut être tout à la fois Platon, Marc-Aurele & Alexandre. *

* La critique qu'on fait ici du caractere de Julien, a quelque rapport avec celle qui en a été faite dans un ouvrage très-eſtimable, plein de connoiſſances, de vues & d'eſprit, qui a paru

Son caractere ardent eſt ſouvent inégal. Souvent il voit le but, l'atteint & le paſſe. Enfin il eut dans ſes idées plus d'impétuoſité que de regle, & dans pluſieurs de ſes ſentiments, plus de grandeur que de ſageſſe.

Son changement de religion eſt un des grands problêmes de l'hiſtoire. Ce changement fut-il l'effet de la perſuaſion ou de la politique ? Pour réſoudre ce problême, jetons un coup-d'œil ſur ſon ſiecle; nous reviendrons enſuite à Julien, & la queſtion ſera peut-être aiſée à réſoudre.

On ſait que dans l'Europe & l'Aſie enſemble, jamais il n'y eut autant de mouvement dans les eſprits qu'il y en avoit alors. Les progrès du chriſtianiſme, & le choc de ceux qui combattoient pour la religion de l'empire, avoient donné cette ſecouſſe. C'étoit la grand objet de toutes les nations;

depuis peu, & qui eſt intitulé, *de la Félicité publique*. Comme il y avoit déjà plus de trois ans que mon ouvrage étoit écrit, je n'ai pas cru, malgré cette légere reſſemblance, devoir rien changer à cet endroit.

& il se mêloit tantôt sourdement, tantôt avec éclat, aux malheurs de la guerre & aux fureurs politiques. Le paganisme trop foible avoit appellé la philosophie à son secours : & la philosophie sentant qu'il falloit réparer l'édifice pour le conserver, des débris de l'ancien système religieux, en avoit presque formé un nouveau.

On s'attacha sur-tout à imiter plusieurs des caracteres du christianisme. Aux idées pures & spirituelles d'un Dieu unique, on proposa les idées platoniciennes sur la divinité ; à un Dieu en trois personnes, cette fameuse trinité de Platon ; aux anges & aux démons, la doctrine des génies créés pour remplir l'intervalle entre Dieu & l'homme ; à l'idée d'un Dieu médiateur, la médiation des génies célestes ; aux prophéties & aux miracles, la théurgie qui à force de sacrifices & de cérémonies secretes, prétendoit dévoiler l'avenir, & opérer aussi des prodiges ; enfin à la vie austere des chrétiens, des pratiques à peu près semblables, & des préceptes d'abstinence & de jeûnes pour se

détacher de la terre, en s'élevant à Dieu. Ainſi l'erreur ſe rapprochoit de la vérité pour la mieux combattre; mais dans cette agitation univerſelle, ce qui dominoit le plus, c'étoit la fureur de connoître ce qui n'étoit point encore, & de franchir les bornes que la nature a poſées aux connoiſſances comme au pouvoir de l'homme. Cette diſpoſition étoit l'effet naturel de la fermentation des eſprits, des malheurs des peuples, des grands intérêts politiques & religieux, enfin de ce ſyſtême des génies, imaginé ou puiſé chez les Chaldéens par Platon, & renouvellé alors avec le plus grand ſuccès. Telle étoit la ſituation des eſprits lorſque Julien parut.

Nous ſavons par l'hiſtoire quels furent ſon caractere & ſes goûts. Paſſionné pour les Grecs, nourri jour & nuit de la lecture de leurs écrivains, enthouſiaſte d'Homere, fanatique de Platon, avide & inſatiable de connoiſſances; né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui eſt extraordinaire; ayant de plus une ame

ardente, & cette force qui fait plus ſe précipiter en avant que s'arrêter ; d'ailleurs accoutumé dès ſon enfance à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de ſa famille, & dans le fond de ſon cœur rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne ; placé entre l'ambition & la crainte, inquiet ſur le préſent, incertain ſur l'avenir ; ſes goûts, ſon imagination, ſon ame, les malheurs de ſa famille, les ſiens ; tout ſembloit le préparer d'avance à ce changement qui éclata dans la ſuite.

On ne peut douter en le liſant, qu'il ne fût ſéduit par cette eſpece de théologie platonique qui régnoit alors, & dont il parle dans tous ſes écrits avec enthouſiaſme. Son hymne au *Soleil Roi*, eſt une hymne au *Logos*, ou à l'intelligence éternelle qui joue un ſi grand rôle dans Platon.

On ne peut preſque pas douter qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire : l'une en ſonge & dans les Gaules, lorſqu'il délibéroit s'il accepteroit

le trône ; l'autre dans la Perſe, & peu de temps avant ſa mort, lorſque pendant la nuit, il méditoit ſous ſa tente. Alors le génie de l'empire lui parut triſte & déſolé, & la tête couverte d'un voile. Julien lui-même raconta ces deux apparitions à ſes amis.

Enfin, quand on le voudroit, il ſeroit également impoſſible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la ſuperſtition. Oracles, préſages, ſacrifices, myſteres, divinations, cérémonies théurgiques, il embraſſoit tout ; il ſe livroit à tout. On le voit ; l'idée que la divinité pouvoit ſe communiquer à l'homme, idée ſi analogue d'ailleurs à ſon ſiecle & aux idées générales qui occupoient alors l'univers, tourmentoit & agitoit ſon eſprit. On a beau dire ; je ne puis croire que ſa politique ſeule fît ſa ſuperſtition. La politique a moins de zele, & n'a pas ſur-tout cette activité inquiete & curieuſe. L'intérêt qui veut traîner le peuple aux autels, peut bien ſe mêler aux ſacrifices, dans les fêtes & les cérémo-

nies publiques ; mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux, tous les jours, tous les instants, & dans tous les détails de la vie.

Que penser donc de Julien ? qu'il fut beaucoup plus philosophe dans son gouvernement & sa conduite que dans ses idées ; que son imagination fut extrême, & que cette imagination égara souvent ses lumieres ; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale & unique, il cherchoit à chaque instant une foule de petites révélations de détail ; que fixé sur la morale par ses principes, il avoit sur tout le reste, l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point-d'appui ; qu'il porta, sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'austérité chrétienne où il avoit été élevé ; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, payen par le culte, grand sur le trône & à la tête des armées, foible & petit dans ses temples & dans ses mysteres ; qu'il eut en un mot le courage d'agir, de pen-

ſer, de gouverner & de combattre, mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer ; que malgré ſes défauts, car il en eut pluſieurs, les payens durent l'admirer, les chrétiens durent le plaindre, & que dans tout pays où la religion, cette grande baſe de la ſociété & de la paix publique, ſera affermie, ſes talents & ſes vertus ſe trouvant ſéparés de ſes erreurs, les peuples & les gens de guerre feront des vœux pour avoir à leur tête un prince qui lui reſſemble.

CHAPITRE XXI.

De Thémiſte, orateur de Conſtantinople, & des Panégyriques qu'il compoſa en l'honneur de ſix empereurs.

PRESQUE tous les écrivains d'un pays & d'un ſiecle, poëtes, orateurs, philoſophes même, ſont entraînés & formés par ce qui les entoure. La nature, dans chaque époque, imprime, pour ainſi dire, le même cachet à toutes les ames. Les mêmes objets leur communiquent les mêmes idées, & ſouvent la même maniere de les rendre. Tous ſe reſſemblent. Des milliers d'hommes ne forment, qu'un ſeul homme. Cependant pour rompre cette ennuyeuſe & vile uniformité, il paroît quelquefois ſur la terre, des êtres uniques, & qui ne tiennent à rien. En bien, en mal, ils ont un caractere; ils ſont eux. Ils paſſent à travers leur ſiecle ſans rien emprunter de ſa couleur. Jetés hors des routes commu-

nes, la postérité les distingue de loin, comme ces arbres solitaires qui s'élevent avec vigueur dans un espace désert. L'homme qui étudie la nature & l'observe, cherche dans le mouvement général, ce qui leur a donné un mouvement particulier, & ne le trouve pas. Tels dans leur siècle & leur pays ont été parmi les historiens Tacite, parmi les moralistes Montagne, parmi les philosophes Bacon, parmi les poëtes Corneille; & à la fin du regne de Louis XIV, ce Fontenelle, dont le genre d'esprit qui n'étoit qu'à lui, a été si critiqué & si loué pendant quatre-vingts ans. Tel enfin parut dans Constantinople un orateur que six empereurs honorerent successivement; qui panégyriste, ne parla jamais que pour dire aux princes les vérités les plus nobles; à qui l'admiration éleva des statues, sans que l'envie même osât murmurer, & qui, malgré ses imperfections & ses défauts, eut un caractere fort supérieur à l'esprit général de son temps; c'est le philosophe Thémiste. Son pere, philosophe lui-même,

l'envoya de bonne-heure dans un petit pays situé auprès du Pont-Euxin. C'eſt là que ſous un maître habile, il étudia la philoſophie & l'éloquence. Ainſi c'eſt au pied du Caucaſe, & dans l'ancienne patrie de Médée, que ſe forma l'orateur qui devoit un jour étonner la Grece. On voit que les arts ont habité preſque tous les climats. Tout change. Ce pays qui fait partie de la Géorgie, & qui inſtruiſoit autrefois des philoſophes, n'eſt plus célebre aujourd'hui que par la beauté de ſes femmes qu'il envoie aux ſérails de Conſtantinople & d'Iſpahan. Thémiſte encore jeune, compoſa des commentaires ſur les ouvrages du précepteur d'Alexandre. Il parut grand, même en travaillant ſur les idées d'un autre. Sa réputation ſe répandit bientôt dans l'Aſie, & de l'Aſie à Rome. Il fut quelque temps dans cette ville, qu'il étonna. On voulut l'y fixer, mais Rome n'étoit plus que la ſeconde ville du monde. Il retourna à Biſance. Les philoſophes voyageoient pour venir l'entendre; les princes étoient curieux

de le voir; & les oracles dans les temples lui rendoient les mêmes hommages qu'aux rois. Ils daignoient parler de lui.

Quand des talents ſont parvenus à un certain degré de célébrité, on peut bien s'avilir en les perſécutant; mais il n'y a plus de mérite à les protéger. Le prince eſt, pour ainſi dire, forcé par ſon ſiecle; la voix publique lui ſert de loi; d'ailleurs il s'honore lui même, & alors il n'y a preſque que de l'orgueil à être juſte. Ainſi Conſtance, quoique féroce & ſans génie, éleva Thémiſte au rang de ſénateur. La lettre qu'il écrivit au ſénat, eſt le plus beau monument de ce regne. « Un bienfait, dit-» il, accordé à l'homme vertueux, eſt un » bienfait pour l'état. Inſtruit de la grande » réputation du philoſophe Thémiſte, j'ai » cru qu'il étoit digne de l'empereur & de » vous de récompenſer ſa vertu, en l'ad-» mettant dans ce conſeil auguſte: & je » n'ai pas voulu ſeulement honorer Thé-» miſte, j'ai voulu auſſi honorer le ſénat, » que j'ai cru digne de poſſéder un ſi grand

» homme. Vous lui communiquerez de » votre dignité, & il répandra ſur vous » une partie de ſon éclat. »

Peu de temps après, Conſtance lui fit élever une ſtatue de bronze. Julien le fit préfet de Conſtantinople. Valens voulut preſque toujours l'avoir à ſa cour, & ſe fit même accompagner par lui dans ſes guerres contre les barbares. Gratien & Théodoſe le comblerent de faveurs; & ce dernier, prêt à partir pour l'Occident, lui confia ſon fils, en le priant de vouloir bien lui donner des leçons de ſageſſe & de grandeur. Tel étoit encore dans ces ſiecles, qui pourtant ne ſont pas l'époque la plus brillante dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, le reſpect & l'enthouſiaſme des princes pour les vrais philoſophes. Il s'en faut beaucoup que notre Monteſquieu, dont le nom eſt aujourd'hui ſi cher à l'Europe entiere, & qui influe ſur la légiſlation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de ſon vivant, la vingtieme partie de ces honneurs.

Nous n'avons preſque rien aujourd'hui

des ouvrages philoſophiques de Thémiſte ; mais il nous reſte une grande partie de ſes harangues, ou panégyriques de princes. Ils ſont au nombre de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de dignité & de force, qu'il n'avoit point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connoître ces diſcours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choiſirai dans tous, les idées éparſes ſur les philoſophes & ſur les princes : car ce ſont les deux objets dont il s'occupe ſans ceſſe.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modele du prince. Il trouve que le principal caractere de Dieu eſt la bonté. « Ce n'eſt que par intervalles & rarement, » dit-il, que Dieu lance le tonnerre ; mais » c'eſt tous les jours & ſur le monde entier » qu'il verſe ſa lumiere. On ne peut donc » lui reſſembler, ſans être bienfaiſant. » Croit-on, dit-il à Valentinien & à Valens, » croit-on que ce ſoit en montant à cheval » avec grace, & en maniant les armes avec » adreſſe, qu'un prince puiſſe imiter ces

» être ſublime ? Ce n'eſt pas même par le
» courage, par la patience, par la force ;
» ce n'eſt pas même par le mépris des vo-
» luptés ; aucunes de ces vertus de l'homme
» ne conviennent à Dieu. Ces vertus tien-
» nent à des foibleſſes. Ce qui nous éleve,
» aviliroit ce grand Etre. Mais ce qu'il y
» a de céleſte & de divin, c'eſt d'avoir
» entre ſes mains le bonheur des hommes,
» & de faire ce bonheur. Princes, s'il nous
» arrive de vous donner le nom de Dieu,
» c'eſt pour vous faire ſouvenir de ce que
» vous devez être. »

» Je ris, dit l'orateur, quand je penſe
» à ce tyran, qui voulant perſuader qu'il
» étoit Dieu, ſe faiſoit élever des ſtatues &
» des temples ; & l'inſenſé ne penſoit pas
» même à faire du bien aux hommes. Si
» le prince veut un culte, au lieu de ſe
» faire conſacrer une ſtatue d'or ou de
» bronze ſur un autel, qu'il faſſe lui-même
» de ſon ame & le temple & l'autel, &
» pour ainſi dire, le ſimulacre ſaint de la
» divinité. Nous l'adorerons alors. Pour

» reſſembler à Dieu, il ne ſuffit pas d'uſur-
» per ſes honneurs, il faut l'imiter.

» Le prince qui aime les hommes, dit-
» il ailleurs, aura toutes les vertus : il domp-
» tera ſur-tout la colere ; mal ſans bornes
» dans un pouvoir qui n'en a pas. »

» Les tyrans, les peſtes, & les tremble-
» ments de terre, ſont faits pour détruire
» les hommes ; les princes pour les con-
» ſerver. »

» *J'ai perdu un jour*, diſoit Titus, car
» je n'ai fait aujourd'hui de bien à per-
» ſonne. Que dites-vous, prince ? s'écrie
» l'orateur ; non, le jour où vous avez dit
» une parole qui doit être la leçon éter-
» nelle des rois, ne peut être un jour perdu.
» Jamais vous n'avez été plus grand, ni
» plus utile à la terre. »

De ce ſentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la ſévérité de la loi. « Car le juge rigide condamne ſou-
» vent celui que la loi abſoudroit, ſi elle
» pouvoit prononcer. Le juge alors eſt eſ-
» clave. Il décide d'après les mots & la

» lettre, exerçant, pour ainſi dire, une in-
» juſtice juſte. Il n'en eſt pas de même
» du prince. Il eſt la loi qui parle, & qui
» reſpire ; & non pas cette loi muette &
» ſourde repréſentée par des caracteres im-
» mobiles. Auſſi, dit-il à Théodoſe, nous
» étions accoutumés à voir l'or retourner
» du tréſor public, à ceux à qui on l'avoit
» injuſtement enlevé ; mais nous venons de
» voir plus ; nous avons vu des hommes
» menés par la loi aux portes de la mort,
» ramenés à la vie par le prince. Car de
» tous nos empereurs, tu es celui qui reſ-
» pectes le plus la loi ; mais tu ſais que par
» reſpect pour la loi-même, il faut quel-
» quefois s'en écarter. »

Et dans le même diſcours, faiſant allu-ſion à la fable célebre des deux tonneaux d'Homere. « Sous ton empire, nous con-
» noiſſons le tonneau du bien, d'où s'épan-
» chent la félicité, la richeſſe & la vie. Il
» eſt près du trône ; & ta main y puiſe
» ſans ceſſe : mais nous ne voyons point
» celui des gémiſſements, des larmes &

» du ſang : il n'y en a point d'où ſe verſe » la terreur ; ou ſi ce tonneau fatal exiſte, » il eſt fermé de toutes parts. L'eſpérance » eſt ſortie, & vole ſur l'empire ; les » maux ſont enchaînés. »

On ſait qu'au commencement du regne de Valens, Procope ſe révolta, & prit la pourpre. Il ſe prétendoit de la famille des Conſtantins. Mais ce droit n'étoit rien ſans la victoire ; il fut vaincu. Valens qui d'abord avoit été lâche, fut enſuite cruel ; c'eſt l'ordinaire. Il fit couler le ſang des ennemis, avec cette fureur que les caracteres atroces nomment juſtice ; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avoit pas, tâche au moins de lui inſpirer les ſentiments qu'il devoit avoir. Dans un diſcours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant Socrate, » on diſoit : faiſons du bien à qui nous » aime, & du mal à qui nous hait. So- » crate a changé ce précepte, & a dit : » faiſons du bien à nos amis, & ne faiſons » point de mal à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes

qui ont pardonné, ou a des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes, de changer les ames par leurs bienfaits. « Il ne tient qu'à eux, dit-» il, de déraciner la haine, & d'apprivoi-» ser la fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquieme année de son regne, on trouve un long morceau sur les finances. Il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui devroit être celle de tous les rois. « On ne peut être humain, dit » l'orateur, sans être libéral; mais la libé-» ralité du prince ne consiste pas à donner » aux uns, sans accabler les autres. Celui » qui est si magnifique, n'est pas loin d'être » injuste. Il prive des milliers de pauvres » du nécessaire, pour enrichir des riches, » c'est-à-dire pour verser quelques gouttes » inutiles dans des fleuves. Le prince donne » d'autant plus, qu'il exige moins. » Et s'adressant à son empereur, « avant toi, » dit-il, les charges publiques augmen-» toient tous les ans; chaque année ajou-

„ toit au poids de l'année qui avoit pré-
„ cédé. C'eſt toi, Prince, qui as arrêté
„ cette maladie de l'état. Sais-tu pourquoi
„ tu as mis cet ordre dans les finances de
„ l'empire ? C'eſt que tu avois gouverné ta
„ maiſon, avant de gouverner le monde.
„ Tu n'a pas beſoin d'apprendre d'un autre
„ ce qu'il en coûte de ſueurs & de peines
„ au laboureur ; tu connois la hardieſſe de
„ l'exacteur, l'adreſſe du commis, l'ava-
„ rice du ſoldat. Inſtruit de ces détails, tu
„ es monté ſur le trône ; c'eſt pourquoi,
„ comme ſi ce vaſte empire n'étoit qu'une
„ famille, tu vois d'un coup d'œil, quels
„ ſont tes revenus, quelles ſont tes dépen-
„ ſes, ce qui manque, ce qui reſte ; les
„ opérations qui ſont faciles, celles qui
„ ne le ſont pas. Seul de tous les prin-
„ ces, tu n'a pas mis ceux qui manient
„ les deniers de l'état, au-deſſus de ceux
„ qui le défendent. Celui qui préſide aux
„ finances ne marche pas avec plus de pompe
„ que celui qui commande les armées.
„ Chargé de l'emploi d'Ariſtide, ils ſont

„ forcés d'avoir ſa juſtiçe. Ton œil perçant
„ ſait découvrir & rendre inutiles les pro-
„ fondeurs de cet art funeſte & caché. . . .
„ Non, déſormais je ne craindrai pas les en-
„ nemis domeſtiques plus que les barbares
„ mêmes. Je ne verrai plus la moiſſon enle-
„ vée de deſſus les ſillons, avant même
„ qu'elle entre chez le laboureur. D'impi-
„ toyables créanciers ne veilleront plus ſur
„ les travaux du vendengeur; & l'habitant
„ des champs ne paſſera plus un hiver triſte
„ & déſolé, auprès de ſes greniers déſerts.
„ C'eſt alors que je jouirai de la proie enle-
„ vée ſur les barbares, quand le raviſſeur
„ domeſtique ne viendra plus faire ſa proie
„ de mon bien. Prince, continue l'orateur,
„ ma voix dans ce moment, repréſente la
„ voix du monde entier. Tu nous a remis
„ une partie des tributs, & pour dédom-
„ magement nous te rendons un tribut de
„ reconnoiſſance & de tendreſſe. C'eſt le
„ plus digne du prince. Au lieu des moiſ-
„ ſons & des fruits de la terre qu'on nous
„ arrachoit, reçois des fruits qui ne ſe flé-

„ triront pas ; ce ſont ceux de la gloire.
„ C'eſt elle qui ſans ceſſe renouvelle l'em-
„ pire d'Auguſte, qui empêche Trajan de
„ vieillir, qui tous les jours reſſuſcite Marc-
„ Aurele. Crois-tu, malgré leurs victoires,
„ que leurs noms fuſſent auſſi célébres, ſi,
„ terribles aux barbares, ils n'euſſent été
„ bienfaiſants envers leurs ſujets ? &c.

L'orateur veut étendre ce ſentiment d'humanité dans le prince, des ſujets de l'état, aux ennemis même de l'état. „ Celui, „ dit-il à Valens, qui dans la guerre „ pourſuit avec acharnement, & veut détruire, ne ſe montre que le roi d'une „ nation. Celui qui après avoir vaincu, „ pardonne, ſe montre le pere & le ſouverain de tous les hommes. Cyrus n'aimoit que les Perſes; Auguſte les Romains, „ Alexandre les Grecs ; aucun n'aimoit les „ hommes ; aucun n'étoit vraiement roi. „ Pour l'être; il faut, comme Dieu, n'exclure ni aucun peuple, ni aucun homme „ de ſa providence. „

Valens irrité refuſoit la paix aux barbares,

res ; c'eſt le philoſophe qui fléchit l'empereur ; l'éloquence donna la paix au monde.
» Je fis voir au prince, dit l'orateur, que
» c'eſt en ſauvant, & non en égorgeant les
» hommes, que l'on reſſemble aux Dieux.
» Quand on a remporté la victoire ſur des
» lions, des léopards & des tigres, on
» compte tous ceux dont on a fait cou-
» ler le ſang dans les forêts : quand on a
» vaincu des hommes, il faut compter
» tous ceux qu'on a ſauvés. Encore n'ex-
» termine-t-on pas entiérement les bêtes
» féroces ; on en laiſſe ſubſiſter la race dans
» les déſerts. Et une nation d'hommes,
» (qu'on les appelle barbares, ils n'en ſont
» pas moins des hommes) une nation toute
» entiere, ſoumiſe & tremblante à ſes pieds ;
» il eût donc fallu l'exterminer & la dé-
» truire ? non. J'admire & j'appelle grand,
» celui qui la conſerve. Le deſtructeur de
» Carthage fut nommé l'Africain. Un autre
» s'appella Macédonien, parce qu'il avoit
» fait de la Macédoine un vaſte déſert. Mais
» toi, prince, je veux que tu tire ton nom

» de la nation que tu as ſauvée, ainſi nous » nommons les Dieux, des pays qu'ils pro- » tegent. »

Outre l'humanité & la clémence qui ſont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince; il dit à Conſtance: » l'athlete des jeux olympiques, » jaloux de vaincre, & veillant ſur lui- » même, s'interdit tous les plaiſirs qui » pourroient l'énerver; & le prince qui eſt, » pour ainſi dire, l'athlete de l'univers, » ira-t-il ſe livrer à de lâches voluptés? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'inſtruire. » Puiſque tu as ce déſir, lui dit-il, » ſi les hommes ne ſont heureux, ce ſera » la faute de ceux qui n'uſeront pas de ton » ame pour tout ce qui eſt honnête & grand.

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des ſoins du gouvernement ». Il y a eu, » lui dit-il, des princes qui prenoient grand » ſoin de leur chevelure, mais qui ne » comptoient pour rien des villes entieres » tombées en ruine. Ils s'occupoient de leur » parure, & ils négligeoient l'univers. Peut-

» être même avoient-ils grand ſoin de choi-
» ſir leurs chevaux, mais point du tout
» les hommes qu'ils deſtinoient aux places;
» & tandis qu'aux jeux du cirque ils n'au-
» roient pu ſouffrir de voir des cochers
» conduire un char, ils abandonnoient à
» des hommes ſans choix, les rênes de
» l'empire & la conduite des nations. On
» briſe une ſtatue, on efface un tableau
» qui ne reſſemble point à ſon modele : le
» prince ſera-t-il donc moins attentif à ceux
» dont le devoir eſt de le repréſenter auprès
» des peuples ? »

» L'influence de la vertu du prince,
» dit-il à Théodoſe, ne ſe borne point à
» la terre. Marc-Aurele, voyant ſon armée
» prête à périr par la ſoif, leva ſes mains
» au ciel ; ô Dieu ! dit-il, je leve vers toi
» qui donne la vie, cette main qui ne l'a
» jamais ôtée à perſonne. Dieu l'entendit,
» & ſauva ſon armée. »

Nous avons déjà vu que Valens étoit cruel ; & comme tous les hommes, il porta ſon caractere dans la religion. Trompé par

les Ariens, il perſécuta les Catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingt prêtres qui venoient pour le fléchir, il les fit embarquer tous enſemble, & ordonna qu'on mît le le feu au vaiſſeau, qnand ils ſeroient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiſte oſa parler de douceur à un fanatique, & d'humanité à un barbare; & ce qui eſt plus étonnant, il réuſſit. La perſécution ceſſa; & cet empereur aſſaſſin, ce barbare incendiaire, ce chrétien perſécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendoit qu'on employât déſormais ni autorité, ni menaces pour faire changer perſonne de religion. Nous n'avons plus le diſcours de Thémiſte; mais il nous reſte celui où il félicite l'empereur de ſon changement, C'eſt l'ouvrage à la fois de l'éloquence & de la raiſon.

Ainſi cet homme vertueux parloit aux princes, ſous prétexte de les louer. Il avoit donc raiſon de dire à Conſtance: » pour la pre-

» miere fois, ô empereur ! tu vas entendre
» un orateur libre & vrai, même en te
» louant ; un orateur qui ne dira pas un
» mot dont ſon front ait à rougir ; » & plus bas : » je vous atteſte tous, ô vous
» qui marchez dans la même carriere que
» moi ! Si vous vous appercevez que je
» vous trompe, ſi le moindre menſonge
» ſe mêle à mes paroles, élevez tous votre
» voix contre un lâche orateur ; repouſſez-
» moi, chaſſez-moi du ſanctuaire de la
» ſageſſe ; & ne permettez plus à celui qui
» l'outrage, d'oſer en donner des leçons ;
» mais ſi toutes les fois que je louerai, je
» dis la vérité, ne regardez pas comme
» une vile flatterie ce qui eſt un juſte éloge
» L'éloge eſt un tribut qu'on paye à l
» vertu.

Dans un de ſes derniers diſcours à Théo
doſe, il s'interrompt tout-à-coup ; » tu v
» prince, lui dit-il, que je ne ſuis pas ve
» ici pour te flatter. Conviendroit-il à
» philoſophe en cheveux blancs, qui a
» miliérement vécu avec tant d'empere

» aujourd'hui que le plus humain de tous » eſt ſur le trône, de mendier ſa faveur » par des baſſeſſes ? Quand la liberté eſt la » moins dangereuſe, irois-je choiſir ce » temps-là, pour me déshonorer par des » menſonges ?

On ſent bien qu'il devoit parler des connoiſſances & des lettres avec dignité. Il fait voir qu'elles ont été cheres à tous les princes qui ont été grands ; il cite Ariſtote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguſte, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurele. » Tu » imites ces grands hommes, dit-il à „ un empereur, la philoſophie & les lettres „ marchent par-tout avec toi. Elles te ſui„ vent dans les camps. Par toi elles ſont „ reſpectées non-ſeulement du Grec & du „ Romain, mais du Barbare même. Le „ Scythe épouvanté qui eſt venu implorer „ ta clémence, a vu la philoſophie près de „ toi, balançant le ſort des peuples, & „ décidant des trêves de la paix que tu ac„ cordes aux nations. Voyez les ſtatues de

„ bronze élevées dans ces murs à la ſageſſe,
„ les privileges qui lui ſont accordés dans
„ les villes, les honneurs prodigués à ceux
„ qui en ſont dignes. La ſageſſe eſt la ſeule
„ qui répande encore plus d'éclat ſur ceux
„ qui l'honorent, que ſur ceux qui ſont
„ honorés. Car admirer la vertu dans les
„ autres, c'eſt déjà une preuve de vertu. „

„ O mes amis! dit-il ailleurs, pardon-
„ nez-moi, ſi le déſir que l'empereur té-
„ moigne de m'entendre, m'inſpire peut-
„ être un noble orgueil. Il ſe laſſe de vain-
„ cre, mais il ne peut ſe laſſer d'entendre
„ le langage de la vérité; & il permettra
„ plutôt au guerrier de ceſſer de combat-
„ tre, qu'au philoſophe de ſe taire. „

Dans un diſcours à Théodoſe, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'occident, lui confia ſon fils en préſence du ſénat & du peuple. Dans ce moment l'orateur ſe peint vieux, accablé d'infirmités & de foibleſſe, courbé ſous le poids des ans, mais ranimant ſes forces languiſſantes, pour former ce prince deſtiné à

commander un jour au monde : „ viens, „ mon fils, dit-il, viens ſur les genoux „ d'un foible vieillard, recevoir les leçons „ que la ſageſſe deſtine aux princes. Ce „ ſont celles que reçut Antonin, Numa, „ Marc-Aurele & Titus. A ma voix „ ſe joindront pour te former, celle de „ Platon & celle du précepteur d'Alexan- „ dre. A l'école des ſages, deviens le bien- „ faiteur du monde. „

Je finirai cet extrait déjà peut-être trop long, en citant encore un morceau où Thémiſte implore la grace d'un philoſophe, dont le crime étoit d'avoir été le favori de Julien. Il ne le nomme pas ; mais c'étoit probablement Maxime. En effet, Maxime avoit eu trop de pouvoir, pour qu'on ne l'accuſât point d'en avoir abuſé. Valens qui ne manqua jamais une occaſion d'être cruel, ſous prétexte d'être juſte, l'avoit fait traîner dans les priſons ; où il ſouffrit tous les tourments que notre juſtice barbare ne compte pour rien, parce que ces tourments ne ſont point la mort. Dans

le même temps Procope ſe révolta. Bientôt maître de Conſtantinople & de preſque tout l'Orient, il offrit au philoſophe dans les fers, ſa liberté, ſes biens & des honneurs, s'il vouloit ſe déclarer pour lui. Le philoſophe refuſa. Thémiſte ne manque pas de faire valoir à l'empereur ces refus généreux. Il le compare à Socrate. „ Condamné, dépouillé de ſes biens, accablé ſous les „ chaînes, on ne l'a pas même entendu ſe „ plaindre. Que dis-je? il a dédaigné dans „ cet état les bienfaits de l'uſurpateur qui „ vouloit le protéger. La colere de ſon „ prince lui a paru préférable à l'humanité „ d'un rebelle; & pouvant être heureux „ & libre en devenant coupable, il a mieux „ aimé reſter vertueux, & attendre la mort. „ Prince, s'écrie l'orateur, puiſqu'il a re„ jeté la clémence du tyran, il a droit „ à la tienne. „ Il l'invite à conſerver les ſemences & les reſtes épars des connoiſſances & des lettres. „ Ce ſont elles qui font „ la gloire d'un ſiecle & d'un empire; „ c'eſt donc à elles qu'il faut confier le

„ ſouvenir immortel de ton nom. „ Alors il lui fait obſerver que tant qu'il y aura des hommes ſur la terre, il y en aura qui cultiveront la philoſophie & les arts. Ce ſont eux qui font la renommée. Ils ſe tranſmettent de ſiecle en ſiecle les noms de leurs bienfaiteurs ; & ces noms ſont immortels, comme leur reconnoiſſance.

En effet, on peut dire d'après l'orateur grec, que la philoſophie & les lettres ne meurent pas. Cette eſpece d'activité qui porte les hommes à connoître & à s'inſtruire, ſubſiſtera toujours malgré les fureurs politiques, malgré l'ignorance intéreſſée & puiſſante. C'eſt un mouvement imprimé par la nature, & que rien ne peut arrêter. Toujours l'hiſtoire jugera les peuples & les princes. Toujours la vérité éloquente & ſage parlera aux hommes de leurs devoirs, & affermira les ames nobles, en faiſant rougir celles qui ne le ſont pas. Les malheurs des guerres, les grandes révolutions, peuvent retarder les progrès des lettres, ſans les anéantir. Ce ne ſont que des ſecouſſes

qui les transportent ailleurs, comme ces germes des plantes que les orages enlevent, & qu'ils vont disperser sur les champs éloignés, où elles se reproduisent. Constantinople a passé sous la domination des Turcs, & Thémiste qui écrivoit, il y a quatorze cents ans, sur les bords de la mer Noire, est ignoré de cette partie du monde qui fut sa patrie; mais il trouve des admirateurs dans des villes qui de son temps n'étoient que des bourgades à demi barbares. Ainsi les hommes célébres de ce siecle, le seront dans les siecles suivants. On parlera d'eux, comme nous parlons de ceux qui les ont précédés. Leur gloire même n'étant plus exposée à l'envie en deviendra plus pure. Car il vient un temps où les ennemis & les rivaux ne sont plus. Alors toutes ces cabales, toutes ces petites haines, tous ces enthousiasmes d'un jour, toutes ces décisions si graves de gens importants, ou qui croient l'être, ces luttes des sociétés qui se combattent, ces chocs des petites réputations contre les grandes, ces fureurs tantôt si

atroces, & tantôt ſi puériles, appuyées quelquefois par le crédit qui ſe cache, & toujours par la malignité orgueilleuſe, qui ne manque jamais d'applaudir à l'audace qui humilie le talent, tout cela diſparoît. La poſtérité ne voit que les ouvrages. La pouſſiere que la foule des mouvements contraires a élevée, s'abaiſſe & tombe; & la pyramide reſte.

CHAPITRE XXII.

Des Panégyriſtes latins de Théodoſe ; d'Auſone, panégyriſte de Gratien.

THÉMISTE fut le dernier orateur grec qui laiſſa une grande réputation. L'hiſtoire nous parle encore de pluſieurs panégyriques qui furent prononcés après lui. L'étiquette de la cour de Bizance, qui tint toujours un peu de la pompe Aſiatique, autoriſa long-temps & conſacra cet uſage. Mais ou ces éloges ſont perdus ; ou ils ſont reſtés manuſcrits dans les bibliotheques. Cependant leur nombre devoit diminuer. Les eſprits ſe tournoient inſenſiblement vers d'autres objets. Le chriſtianiſme ſur le trône étoit en proie aux guerres civiles. Cet eſprit actif & querelleur des Grecs, l'anarchie, l'indépendance, la curioſité inquiete, la fureur d'expliquer, par la raiſon, ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, la fureur plus grande

encore d'avoir un parti & de dominer, oppoſoit les opinions aux opinions, & les erreurs aux erreurs. Les héréſies naiſſoient de toutes parts. On diſputoit, on écrivoit, on cabaloit, on ſéduiſoit les favoris, les eunuques & les femmes. Pendant ce temps-là, les peuples gemiſſoient, les barbares pilloient, les empereurs s'égorgeoient; & ceux qui reſtoient quelque temps ſur le trône, la plupart voluptueux & fanatiques, ſuperſtitieux & féroces, controverſiſtes auſſi ardents, que lâches guerriers, placés entre les hérétiques & les barbares, donnoient des édits au lieu de combattre: & tandis que les Huns, les Goths, les Arabes, les Vendales, les Bulgares & les Perſes ravageoient tout, du Tibre au Pont-Euxin, & du Danube au Nil, les empereurs de Bizance oublioient l'empire pour uſurper les droits des évêques, & proſcrire ou ſoutenir des erreurs, qui ne devoient être jugées que par les pontifes. On ſent bien que des temps d'aviliſſement & de malheur ne ſont pas favorables aux panégyriques, ni à l'élo-

quence. Il y a des époques où le plus lâche orateur rougiroit de louer, & où cette eſpece de menſonges ſeroit ridicule, même dans les cours. Celle de Bizance ne pouvoit alors eſpérer que le ſilence & la honte.

Au temps de Théodoſe on trouve encore quelques traces d'éloquence dans l'Occident. Nous avons un panégyrique latin de cet empereur. Il eſt d'un Gaulois d'Aquitaine, nommé Pacatus. Ce Gaulois étoit en même temps poëte & orateur. Sidoine Appollinaire en parle, & Auſone le cite avec éloge. Il prononça ſon panégyrique dans le ſénat de Rome. On voit combien ce nom, & le ſouvenir d'une ancienne grandeur en impoſoient encore. » L'orateur, dit-il, craint » de faire entendre devant les héritiers de » l'éloquence romaine, ce langage inculte » & ſauvage d'au-delà des Alpes; & ſon » œil effrayé croit voir dans le ſénat, les » Cicéron, les Hortenſius & les Caton, » aſſis auprès de leur poſtérité pour l'en» tendre. » Il y a trop d'occaſions où il faut prendre la modeſtie au mot, & con-

venir de bonne foi avec elle qu'elle a raiſon ; mais ici il y auroit de l'injuſtice : l'orateur vaut mieux qu'il ne dit. S'il n'a point cet agrément que donnent le goût & la pureté du ſtyle, il a ſouvent de l'imagination & de la force, eſpece de mérite qui, ce ſemble, auroit dû être moins rare dans un temps où le choc des peuples, les intérêts de l'empire & le mouvement de l'univers, qui s'agitoit pour prendre une face nouvelle, offroient un grand ſpectacle, & paroiſſoient devoir donner du reſſort à l'éloquence. La ſienne en général ne manque ni de préciſion, ni de rapidité. Au reſte, dans ſa maniere d'écrire, il reſſemble plus à Séneque & à Pline, qu'à Cicéron. Quelquefois même il a des tours & un peu de la maniere de Tacite. Ses expreſſions ont alors quelque choſe de hardi, de vague, & de profond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge, eſt la peinture de la tyrannie de Maxime, vaincu par Théodoſe. Maxime étoit un général des troupes romaines en Angleterre, qui révolté contre

Gratien, l'avoit joint à Paris, lui avoit enlevé ſon armée ſans combattre, & l'avoit enſuite fait aſſaſſiner à Lyon. Ce meurtrier uſurpateur domina cinq ans dans les Gaules; c'eſt-à-dire que pendant cinq ans, il uſa de ſon pouvoir pour commettre impunément des crimes. L'orateur parle avec éloquence de tous les maux que nos ancêtres ont ſoufferts ſous ce tyran. Il peint les brigandages & les rapines; les riches citoyens proſcrits; leurs maiſons pillées; leurs biens vendus; l'or & les pierreries arrachées aux femmes; les vieillards ſurvivants à leur fortune; les enfants mis à l'enchere avec l'héritage de leurs peres; le meurtre employé comme les formes de juſtice; pour s'enrichir, l'homme riche invoquant l'indigence, pour échapper au bourreau, la fuite, la déſolation, les villes devenues déſertes, & les déſerts peuplés; le palais impérial, où l'on portoit de toutes parts les tréſors des exilés, & le fruit du carnage; mille mains occupées jour & nuit à compter de l'argent, à entaſſer des métaux, à mutiler des vaſes;

l'or teint de ſang, peſé dans les balances ; ſous les yeux du tyran ; l'avarice inſatiable engloutiſſant tout, ſans jamais rendre, & ces richeſſes immenſes perdues pour le raviſſeur même, qui dans ſon économie ſombre & ſauvage, ne ſavoit ni en uſer, ni en abuſer ; au milieu de tant de maux, l'affreuſe néceſſité de paroître encore ſe réjouir ; le délateur errant, pour calomnier les regards & les viſages ; le citoyen qui de riche eſt devenu pauvre, n'oſant paroître triſte, parce que la vie lui reſtoit encore, & le frere dont on avoit aſſaſſiné le frere, n'oſant ſortir en habit de deuil, parce qu'il avoit un fils.

On trouve encore dans ce diſcours un morceau plein de force ſur la lâcheté du tyran, qui vaincu & ſans reſſource, n'avoit pas eu, dit l'orateur, aſſez de courage pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Cette idée, comme on voit, tenoit à l'ancien préjugé romain, qui mettoit de la gloire dans le ſuicide ; erreur juſtement condamnée aujourd'hui par la religion &

par les loix. On peut obſerver que la doctrine du ſuicide, qui étoit celle des ſtoïciens, & qui ſembloit devoir être adoptée à Rome par un peuple libre, ne commença cependant à s'introduire que dans Rome eſclave. Le Romain fier & courageux, voyant approcher les tyrans, choiſit la mort pour barriere. Alors il crut avoir trouvé une reſſource contre le malheur; & par un ſentiment bizarre, mais vrai, le pouvoir de ſe donner la mort, fit braver la mort même. L'exemple avoit commencé par les Brutus, les Caſſius & les Caton; il continua ſous les empereurs. On vit plus d'une fois ce genre de fermeté, dans des ames amollies par les plaiſirs. Othon paſſa preſque pour un grand homme, pour avoir ſu mourir; & Pétrone, l'homme le plus voluptueux de ſon ſiecle, ſe donna la mort avec plus de tranquillité que Caton. Dans la ſuite tous ceux qui formerent de grands projets, & qui échouerent, tous ceux qui aſpirerent au trône & qui furent vaincus, choiſirent le même aſile. Survivre à ſa défaite, eût

passé pour une lâcheté ; & le suicide fut presque un devoir d'honneur pour les malheureux. La religion chrétienne changea ces idées. Elle enchaîna l'homme, qui rentra tout entier dans la dépendance des loix. L'homme plus éclairé, apprit que le courage étoit de souffrir, & que l'honneur n'étoit pas de prévenir la mort, mais de savoir l'attendre. On voit par ce panégyrique, que la révolution n'étoit pas encore faite à la fin du quatrieme siecle.

Tout vainqueur est sûr d'être loué. Après la victoire de Théodose sur Maxime, parurent plusieurs autres panégyriques latins en l'honneur de ce prince. Nous venons d'en voir un d'un orateur Gaulois ; un autre Gaulois, né à Bordeaux, & disciple d'Ausone, qui à vingt-cinq ans commença par être consul, & qui après avoir occupé au capitole la place des Fabius & des Emile, entra dans l'église, fut prêtre, ensuite évêque, & obtint après sa mort l'apothéose que la religion accode aux vertus, St. Paulin composa aussi un panégyrique de cet em-

pereur. Nous ne l'avons plus ; nous ſavons ſeulement que Théodoſe y étoit beaucoup plus loué comme chrétien que comme prince. * On croit que St. Auguſtin, alors profeſſeur d'éloquence à Milan, prononça un diſcours public ſur le même ſujet. Le célebre Symmaque, préfet & ſénateur de Rome, & le Romain le plus éloquent de ſon temps, fit l'éloge de Théodoſe, comme

---

* *Ut in Theodoſio non tam imperatorem quam Chriſti ſervum, non dominandi ſuperbiâ, ſed humanitate famulandi potentem, nec regno, ſed fide principem, &c. prædicarem.* PAUL. Ep. 9, ad Sulp. Sev.

S. Hieron. Epiſt. 13, *ad Paul.*

Librum tuum quem pro Theodoſio principe prudenter ornateque compoſitum tranſmiſiſti, lubenter legi. Felix Theodoſius qui à tali Chriſti oratore defenditur ! iliuſtraſti purpuras ejus, & utilitatem legum futuris ſæculis conſecraſti.

Quelques critiques ont penſé que ce panégyrique n'avoit été écrit qu'après la défaite du tyran Eugene.

Cicéron avoit fait l'éloge de Caton, & Xénophon celui d'Agéſilas.

A ſa mort, ſon oraiſon funebre fut prononcée dans Milan par St. Ambroiſe. Cet ouvrage eſt parvenu juſqu'à nous, & il a en grande partie les défauts de ce temps-là. Mais l'évêque qui oſa reprocher au maître du monde le meurtre de Theſſalonique, & commanda à ſon empereur d'expier devant les hommes & devant Dieu un crime que des courtiſans féroces avoient conſeillé, & que des courtiſans lâches n'avoient pas manqué d'applaudir, mérite bien grace pour des défauts de goût, & pour quelques phraſes peut-être ou foibles ou barbares.

Les hommages ſuivirent Théodoſe juſque au-delà du tombeau. Il fut ordonné que ſon anniverſaire ſeroit célébré tous les ans, par un éloge public prononcé dans Conſtantinople. S. Jean Chryſoſtôme qui alors étoit l'orateur le plus fameux du chriſtianiſme & de l'Orient, & qui avoit tout à la fois

l'éloquence de ſa religion, de ſon caractere & de ſon génie, prononça en 339 cet éloge, dont une partie nous a été conſervée.* Enfin, pour qu'il ne manquât rien à ſa gloire, les arts lui éléverent des ſtatues, des obéliſques & une colonne ſemblable à celle de Marc-Aurele & de Trajan.

A examiner en général le regne de ce prince, ſes ſuccès, ſes triomphes, ſon application au gouvernement, enfin le mérite qu'il eut, & qu'il partagea avec ſi peu de ſouverains, de devenir meilleur en montant ſur le trône, il paroît avoir mérité une partie de ces hommages. Preſque tous les hiſtoriens de l'empire l'ont peint comme un grand homme, qui donna l'exemple du courage & des mœurs, ſe fit reſpecter des Barbares, ſoutint l'éclat des victoires par celui des vertus, & jamais n'avilit dans le palais l'empereur qui avoit vaincu ſur les champs de bataille. On le voit exerçant la

* Œuvres de S. Chryſoſtôme, tome 12, édit. des Bénédict.

main de ſes fils encore jeunes, à écrire les graces qu'il accordoit aux criminels: on le voit ouvrant les priſons, & ſe plaignant au ciel de ce qu'il ne peut ouvrir les tombeaux. Enfin il publia cette loi célebre, par laquelle il défend aux Juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. » Si l'accuſé, dit-il, » a parlé par légéreté, il faut le mépriſer; » ſi c'eſt par folie, il faut le plaindre; ſi » c'eſt pour nous faire outrage, il faut lui » pardonner. » Cette loi paroît être l'ouvrage de la grandeur d'ame & de l'humanité unies enſemble.

Quoi donc! eſt-ce le même homme, qui pour punir quelques ſéditieux fit égorger une ville entiere? l'homme qui, ſous prétexte d'un ſpectacle, fit raſſembler tous les habitants dans le cirque, afin que dans la paiſible ſécurité des jeux ſe trouvant ſans défenſe, on pût les égorger plus aiſément; afin que mieux réunis ſous les poignards, le carnage fût plus rapide, & qu'on n'eût qu'à frapper. L'homme, qui, pour prévenir tout ſentiment de pitié, & étouffer d'avance

les

les impreſſions, que la foibleſſe, les cris, les larmes ne pouvoient faire ſur les aſſaſſins même, donna l'ordre exprès de ne rien épargner, & de maſſacrer tout ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Comment concilier tant de vertus & de fureur?

Il n'eſt que trop prouvé par l'hiſtoire, que Théodoſe avoit reçu de la nature un caractere violent. La réflexion, le ſang froid & les conſeils mêlerent quelquefois des mœurs plus douces à l'emportement d'un guerrier, & à la fierté d'un prince : mais ſouvent le lion rompoit ſa chaine, & cette fois-là il fut terrible. On ſait qu'il ſe repentit; c'eſt à la poſtérité à juger s'il y a des remords qui puiſſent effacer un pareil crime Quoi qu'il en ſoit, avant de prononcer tant de panégyriques en l'honneur de ce prince, il eût fallu peut-être en demander la permiſſion aux enfants, aux peres & aux épouſes de tous les malheureux que ſes ſoldats avoient aſſaſſinés par ſon ordre. Mais depuis long-tems on eſt accoutumé à pardonner aux hommes leurs crimes en faveur de leurs

vertus. Trop heureux, quand ils daignent en avoir !

Gratien qui eut de la foibleſſe & du zele, qui poſſéda peut-être le courage militaire, mais à qui le courage d'eſprit & les talens manquerent, que les écrivains d'un parti ont comparé aux meilleurs princes, que ceux du parti contraire ont comparé à Néron ; Gratien dont le plus grand mérite peut-être eſt d'avoir élevé Théodoſe à l'empire, & qui après un regne de huit ans, mourut à vingt-quatre, vaincu à Paris & aſſaſſiné à Lyon, eut auſſi ſes panégyriſtes. Le plus célebre eſt Auſone. Il naquit à Bordeaux qui étoit alors l'Athenes des Gaules. Son pere étoit médecin ; & lui, fut poëte & orateur. Il préféra l'art qui amuſe & ſéduit l'imagination des hommes en leur parlant, à l'art utile & ſouvent trompeur qui promet de les guérir. Nous ſavons qu'il enſeigna l'éloquence avec éclat. On eſt intéreſſé en tout pays, à rechercher les hommes célebres pour l'éducation des princes. Valentinien le donna pour précepteur à ſon

fils. Gratien ſur le trône le fit d'abord préfet des Gaules & d'Italie, & enſuite conſul. En le nommant à la ſeconde place de l'empire, il lui écrivit : *j'acquitte ce que je dois, & je dois encore ce que j'acquitte.* Auſone pour remercier ſon bienfaiteur, ſon éleve & ſon prince, prononça alors le panégyrique de Gratien. Il s'en faut de beaucoup qu'il vaille celui de Théodoſe que nous avons cité : Il ſembleroit qu'entre les deux il y a l'intervalle d'un ſiecle. L'ouvrage n'a aucun mérite pour le fond, & à l'égard du ſtyle, il eſt quelquefois ingénieux ; mais ſans goût, ſans harmonie & ſans grace. Ce n'eſt preſque par tout que des ſons briſés & heurtés les uns contre les autres, un choc éternel de petites phraſes qui ſe repouſſent, des déclamations, des figures incorrectes, de l'exagération, enfin nulle nobleſſe dans les ſentimens. On diroit que l'orateur eſt accablé ſous le poids de l'honneur qu'il a reçu. Il ne ſavoit pas qu'il y a une fierté généreuſe, qui honore le bienfaiteur même, & une baſſeſſe de

reconnoiſſance qui peut l'avilir. Par exemple, au milieu de ſon diſcours, il fait un long commentaire ſur la lettre que Gratien lui a écrite, ſur chaque mot dont il s'eſt ſervi, ſur la robe qu'il lui a envoyée, enfin ſur ce qu'en le nommant conſul, il l'a nommé le premier & non pas le ſecond. Je ſais bien qu'il y a dans Cicéron même de ces petits détails de vanité. Mais dans l'orateur Romain, ces foibleſſes d'amour propre, ſont relevées par la beauté du ſtyle, par une éloquence harmonieuſe & douce, par une certaine fierté de ſentiment républicain qui s'y mêle, enfin par le ſouvenir de ſes grandes actions, & le parallele qu'il fait ſouvent de lui-même & de ſes travaux, avec ces grands de Rome, endormis ſous les images de leurs ancêtres, fiers d'un nom qu'ils déshonoroient, inutiles à l'état & prétendant à le gouverner, rejetant tous les travaux, & aſpirant à toutes les récompenſes. Il ſemble qu'un orgueil noble donne du reſſort à la vanité, & lui communique un peu de ſa grandeur. Mais ici

on ne trouve rien de pareil. C'eſt un eſclave peu éloquent qui remercie ſon maître à genoux. On n'a d'autres dédommagements que quelques épigrammes & des jeux de mots. Du reſte, tout eſt petit, foible & barbare. Il faut plaindre un ſiecle où avec de pareils ouvrages, on parvient cependant à être célebre.

CHAPITRE XXIII.

Des panégyriques en vers, composés par Claudien, & par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, roi des Goths.

TANDIS que dans l'Occident tout penchoit vers sa décadence, tandis que les malheurs de l'empire, les invasions des Barbares, le mêlange des peuples, le despotisme ou l'incapacité des princes, la terreur des sujets, l'esprit d'esclavage, le contraste même de l'ancienne grandeur, qui ajoute toujours à la petitesse présente, corrompoient le goût, & rétrécissoient à la fois les esprits & les ames; on vit paroître un homme né avec une imagination brillante & forte, & à qui peut-être, pour avoir les plus grands talents, il ne manqua que d'être né dans un autre siecle. C'étoit Claudien. Je le nomme ici, parce qu'il a été l'auteur de plusieurs panégyques en vers. Il naquit

à Alexandrie, beaucoup plus renommée alors par ſon platoniſme & ſon commerce, que par ſes poëtes. D'Egypte il paſſa en Italie, & s'y acquit bientôt une grande réputation. Le ſénat de Rome lui fit élever une ſtatue ; & il eut du crédit à la cour d'Honorius. Il avoit pour ami ce célebre Stilicon qui fut douze ans le protecteur de ſon maître, & qui las de régner au nom d'un fantôme qu'il mépriſoit, voulut enfin régner par lui-même, & périt. Alors l'amitié d'un grand homme devenu coupable, fut un crime, & Claudien quitta la cour. On croit qu'il paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite & le malheur. Ce fut dans le temps de ſa proſpérité qu'il compoſa cette foule de panégyriques que nous avons de lui. Car l'enthouſiaſme pour les hommes puiſſans, n'eſt guere que la maladie des gens heureux.

On conçoit comment il put louer Stilicon qui n'étoit pas à la vérité un citoyen, mais qui étoit à la fois & un miniſtre & un général ; mais Honorius qui toute ſa vie

fut, comme son frere, un enfant sur le trône; qui mené par les évenemens, n'en dirigea jamais aucun; qui ne sut ni ordonner, ni prévoir, ni exécuter, ni comprendre; empereur qui n'avoit pas même assez d'esprit pour être un bon esclave; qui ayant le besoin d'obéir, n'eut pas même le mérite de choisir ses maîtres; à qui on donnoit un favori, à qui on l'ôtoit, à qui on le rendoit; incapable d'avoir une fois du courage, même par orgueil; qui dans la guerre & au milieu des périls, ne savoit que s'agiter, prêter l'oreille, fuir, revenir pour fuir encore, négocier de loin sa honte avec ses ennemis, & leur donner de l'argent ou des dignités au lieu de combattre; Honorius qui vingt-huit ans sur le trône, fut pendant vingt-huit ans près d'en tomber; qui eut de son vivant six successeurs, & ne fut jamais sauvé que par le hasard, ou la pitié, ou le mépris; il est assez difficile de concevoir comment un homme qui a du génie peut se donner la peine de faire deux mille vers en l'honneur d'un pareil prince,

Pour excuſer le panégyriſte, il faut pourtant convenir, que ces éloges ont été écrits pendant la vie de Stilicon ; & qu'alors, ſi l'empereur n'étoit rien, l'empire eut du moins de la grandeur. Le talent du miniſtre couvroit l'enfance du prince. On peut dire qu'Honorius & ſon frere reſſembloient aux idoles des Indes, dont la réputation dépend de leurs prêtres. Il eſt impoſſible de lire avec intérêt des éloges démentis à chaque inſtant par l'hiſtoire : cependant ceux de Claudien offrent en eux-mêmes de beaux détails. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homere, des expreſſions de génie, de la force quand il peint, de la préciſion toutes les fois qu'il eſt ſans images, aſſez d'étendue dans ſes tableaux, & ſur-tout la plus grande richeſſe dans ſes couleurs ; voilà ces beautés. Peu de goût, ſouvent une fauſſe grandeur, une majeſté de ſons trop monotone, & qui à force d'être impoſante fatigue bientôt & aſſourdit l'oreille, enfin trop peu d'idées & ſur-tout aucunes de ces beautés douces qui repoſent

l'ame ; voilà ſes défauts. En général on voit un homme d'un grand talent, qui à chaque ligne lutte contre ſon ſujet & contre ſon ſiecle ; mais trop ſouvent ſon ſiecle le gâte, & ſon ſujet l'endort. Il eſt du nombre des écrivains qui ont fait des anthouſiaſtes, mais qu'on aime mieux encore eſtimer que lire.

Après lui on trouve Sidoine Apollinaire qui n'eut, ni ſes beautés, ni ſes défauts: Il étoit trop au-deſſous des unes ; peut-être même ne pouvoit-il atteindre aux autres. Né à Lyon en 430, évêque de Clermont en 472, il mourut en 482. Il fut aimé de trois empereurs, fit leurs panégyriques ſelon l'uſage de tous les ſiecles ; & pour ſe conformer au ſien, les fit en vers plats, durs & barbares. Il ne manqua pas d'être admiré, & il eut de ſon vivant des ſtatues, honneur qui ne fut rendu à Virgile qu'après ſa mort. De plus, il fut créé patrice & préfet de Rome. Les dignités & les honneurs relevent quelquefois aux yeux de ſon ſiecle la médiocrité intrigante ou heureuſe,

mais ne font jamais illuſion aux ſiecles ſuivants. Cette pompe étrangere diſparoit, & jamais la faveur des princes n'a corrompu la poſtérité ſur des ouvrages. Colletet, penſionné par un miniſtre, n'en eſt pas moins ridicule, & le Cid perſécuté n'en vaut que mieux. Les panégyriques de Sidoine Apollinaire, ſi bien récompenſés, ſont reſtés obſcurs; ils n'ont de prix que comme ces monuments gothiques qui ſervent à faire connoître un ſiecle, & empêchent un vuide dans l'hiſtoire des arts.

Tout tomboit alors; bientôt l'empire d'Occident, ébranlé pendant trois ſiècles, diſparut. Les conquérants du Nord qui avoient ſi ſouvent pillé Rome, mêlerent enfin la politique à la fureur, & voulurent s'établir dans cette ville qu'ils avoient ravagée. Le dernier monument que nous ayons de l'éloquence romaine, eſt le panégyrique d'un de ces barbares. Il eſt vrai que ce barbare étoit un grand homme. C'eſt le célebre Théodoric, contemporin de notre Clovis, & roi des Goths. Elevé à Conſtantinople

où il avoit été livré comme ôtage, il y prit les connoiſſances des Grecs, & leur laiſſa leurs vices & leur molleſſe. Renvoyé dans ſa patrie, le ſpectacle d'un peuple fier & libre acheva ſon éducation. Il devint conquérant & homme d'état, protégea Bizance, ſubjugua Rome, la répara & l'embellit après l'avoir conquiſe, joignit par-tout les lumieres au courage, établit différents tribunaux pour juger les Italiens & les Barbares, & fit en même temps une multitude de loix ſages pour réunir les deux nations diviſées, à peu près comme le vainqueur de Darius eut le projet de réunir les Grecs & les Perſes. Il eſt affreux qu'il n'y ait preſque pas un prince célebre qui n'ait des taches. Alexandre fut déshonoré par le meurtre de Clitus & le ſupplice bien plus barbare de Caliſthene; Auguſte par les proſcriptions, Veſpaſien par ſes rapines & le meurtre d'Helvidius Priſcus: Trajan, par ſes excès dans le vin; Adrien par ſes mœurs; Conſtantin par le meurtre de preſque toute ſa famille; Julien par ſes ſuperſtitions; Théo-

doſe par le maſſacre de Theſſalonique, & Théodoric dont nous parlons, par le meurtre de Simmaque : tant parmi les hommes, & ſur-tout ceux qui ont le malheur d'être puiſſants, on trouve peu de vertus qui ſoient pures, & de grands caracteres ſans foibleſſes! Heureuſement dans les grandes ames, pour ſuppléer aux vertus, le ciel a placé les remords. Théodoric dans les derniers moments de ſa vie, croyoit voir, dit-on, la tête ſanglante de Simmaque qui le pourſuivoit. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bonheur du genre humain, que cette hiſtoire fût vraie, & qu'après les grands crimes; des ſpectres vengeurs pourſuiviſſent du moins ceux qui par leur place & leur pouvoir ſont au-deſſus des loix.

Tel étoit ce Théodoric ſur lequel nous avons un panégyrique latin. Souvent les panégyriques valent mieux que les rois : ici c'eſt le contraire. L'orateur, comme tous ceux que nous avons cités, depuis le regne de Dioclétien, étoit originaire des Gaules. Il naquit en 473, & ſe nommoit Ennodius.

Il se maria, entra dans le clergé du vivant de sa femme, se rendit célebre dans les lettres, fut évêque de Pavie en 510, entreprit deux voyages en Orient pour réunir les deux églises, & n'y réussit point. On dit qu'Anastase, empereur de Constantinople, le renvoya dans un vaisseau à demi brisé & prêt à faire naufrage, avec défense de le laisser aborder dans aucun port de la Grece. Cet assassinat de la part d'un lâche qui veut faire périr l'objet de sa haine, & qui n'ose le faire ouvertement, étoit bien digne de la cour de Bizance, où de tout temps l'esprit général fut un mêlange de cruauté & de foiblesse. Quoi qu'il en soit, Ennodius échappé au danger, mourut trois ans après en 521. Il étoit historien, poëte, orateur, & sa réputation le fit choisir pour prononcer l'éloge du conquérant & du pacificateur de l'Italie. Cet ouvrage, comme je l'ai dit, est parvenu jusqu'à nous; mais ces sortes de lectures ressemblent aux voyages des antiquaires parmi des ruines. On ne sait dans quelle langue il est écrit. La

douce harmonie du langage des Cicéron & des Virgile a disparu. Déjà on sent partout l'influence des dialectes sauvages du Nord. Chaque phrase est presque une énigme à deviner. On voit qu'alors, c'est-à-dire au commencement du sixieme siecle, l'éloquence étoit en proie aux Barbares comme l'Italie. Ainsi dans l'espace de près de cinq cents ans, les loix, les mœurs, les arts, le gouvernement, la religion, le langage même, tout avoit changé; & dans le pays où César & Caton, Cicéron & Auguste avoient parlé aux maîtres du monde, en attestant souvent les dieux de l'empire & près de l'autel de la victoire, un Gaulois, chrétien & évêque, haranguoit en langage barbare, un roi Goth venu avec sa nation des bords du Pont-Euxin pour régner au capitole.

CHAPITRE XXIV.

Siecles de barbarie. Renaiſſance des lettres. Eloges compoſés en Latin moderne, dans le ſeizieme & le dix-ſeptieme ſiecles.

ON ſait que l'invaſion des barbares en Occident, fut dans cette partie de l'univers, l'époque d'une deſtruction preſque générale. On ſait que l'Europe & l'Afrique furent ravagées. Des villes entieres furent conſumées, ſans qu'il en reſtât de trace. D'autres ne conſerverent pas un ſeul habitant. Ailleurs quelques hommes épars ſe cachoient parmi des ruines. Les campagnes couvertes d'oſſements étoient abandonnées & déſertes. Au ſein de l'Italie même & dans les climats les plus riants, la terre devint ſtérile & ſauvage. Des forêts incultes s'éleverent où l'induſtrie & la paix avoient fait croître des moiſſons. Dans plus d'une province, les bêtes féroces prirent la place de l'homme,

& vinrent s'emparer des pays qu'il laiſſoit déſerts. Les monuments des arts étoient détruits. Ces édifices qu'avoit élévés l'architecture grecque & romaine, les ſtatues, les tableaux, les chef-d'œuvres du génie dépoſés dans les bibliotheques : tout avoit diſparu. Le ſol de l'ancienne Rome avoit été caché deux ou trois fois. Des reſtes de palais ou de temples noircis par les feux, & un terrein immenſe couvert de décombres, atteſtoient ſeuls ſon ancienne grandeur. Sur une partie de la terre régnoient la dévaſtation, le ſilence, & cet étonnement ſtupide qui ſuit les grands malheurs. L'homme dans cet état fut condamné à l'ignorance & à la barbarie. Il devint ſauvage comme le globe qu'il habitoit. Le Barbare qui avoit vaincu, c'eſt-à-dire qui avoit égorgé & brûlé, dédaignoit des arts inutiles pour les combats ; il les regardoit comme un inſtrument de ſervitude, & la vaine occupation de la molleſſe ; le vaincu, eſclave & avilli par ſes malheurs, avoit perdu tout ce qui éleve l'ame. Ainſi l'éloquence & les lettres furent éclipſées,

Le ſixieme ſiecle n'offre que la lutte des nations qui ſe diſputent l'univers. Les Lombards & les Grecs en Italie, les Francs dans les Gaules, les Vandales en Eſpagne, les Saxons en Angleterre, chacun démolit l'empire, & tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au ſeptieme Mahomet s'éleve, & répand un fanatiſme tout à la fois religieux & guerrier. Pendant huit cents ans, les hommes ne furent occupés, qu'à ſe déchirer & à combattre. Nulle politique ne préſidoit au carnage. Une ſorte de ſuperſtition, tantôt foible & tantôt féroce, quelquefois eſclave & quelquefois conquérante, régna preſque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu étoit alors partagé en trois grandes maſſes; l'empire des Califes ou des Arabes, l'empire Grec & l'Europe occidentale échappée aux fers des Romains. Chez les Arabes on fut fanatique & conquérant pendant trois ſiecles; pendant les autres on cultiva les arts; mais ce peuple ingénieux & brave eut des médecins, des aſtronomes, des géometres, des chimiſtes,

des poëtes même ; tout excepté des orateurs. Sous un deſpotiſme religieux & militaire, on croit, on agit, on commande, on ne perſuade pas.

Chez les Grecs le temps de Photius & de Léon le philoſophe, ou le neuvieme ſiecle, fut le temps le plus célebre pour les connoiſſances ; mais les crimes du palais, la ſuperſtition du ſchiſme, la petiteſſe du gouvernement & les fureurs ſcolaſtiques étoufferent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée & diviſée tour à tour par les établiſſements des Barbares, par les incurſions des Normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres ſacrées des croiſades, & par les combats éternels du ſacerdoce & de l'empire. Il y eut pourtant à travers ces ravages quelques éclairs de connoiſſances. On enſeigna ſous Charlemagne un peu d'arithmétique & de grammaire, & quelques formes de raiſonnements qu'on prenoit pour de la logique. Alfred en Angleterre, vers la fin du neuvieme ſiecle, fut lui-même grammairien,

uu peu philoſophe, poëte, dit-on, hiſtorien & géometre; c'étoit beaucoup pour un roi, & ſur-tout dans ce temps; mais il étonna ſon pays, & ne le changea pas.

Au onzieme, l'exemple & la rivalité des Arabes, & quelques voyages en Orient firent naître en Europe l'idée de s'inſtruire; ce fut l'époque de cette ſcience barbare, nommée ſcolaſtique; l'eſprit s'exerça & ne s'éclaira point.

Dans le ſuivant on commença à mieux écrire; on vit en France St. Bernard, qui par ſes talents s'éleva au-deſſus de ſon ſiecle, & par ſa conſidération fut preſque au-deſſus des papes & des rois; & l'amant d'Héloïſe, bien plus célebre aujourd'hui par ſes amours & ſes malheurs, que par ſes ouvrages.

Au treizieme, parurent tous ces docteurs qui jouerent un ſi grand rôle dans leur temps, & qui ſont ſi peu lus dans le nôtre, dont quelques-uns ſont au nombre des ſaints, mais qui ne ſont plus au nombre des écrivains célebres. Frédéric ſecond, ſi fameux par ſes démêlés avec les papes, fonda dans

le même ſiecle pluſieurs écoles en Italie & en Allemagne ; mais ces écoles étoient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonſe en Eſpagne fut aſtronome & réforma les cartes des cieux ; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler & d'écrire avec éloquence ſur la terre. Les ſciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne ſuppoſent pas toujours ces arts brillants qui tiennent à l'imagination & au génie.

Enfin les langues même dans preſque toute l'Europe étoient barbares. C'étoit un mêlange de pluſieurs idiomes corrompus, ſans harmonie, ſans goût, & qui n'avoient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent ſur les langues comme ſur la penſée. L'Italien ne fut formé que dans le treizieme & le quatorzieme ſiecles par le Dante & Pétrarque ; l'Anglois du tems d'Eliſabeth, par Spencer & Shakeſpear ; l'Allemand demeura long-temps une eſpece de jargon tudeſque, dont les nationaux même, en écrivant, dédaignoient de ſe ſervir. Le François, mélange informe, fut

ſauvage & dur juſqu'à François I. Peu-à-peu ſes ſons ſe polirent, mais il ne devint une langue harmonieuſe, préciſe & forte, que ſur la fin du régne de Louis XIII.

Un latin plus que barbare étoit chez tous les peuples la langue générale des loix, de la religion, des ſciences & des arts. C'étoit un reſte d'hommage que l'Europe au bout de dix ſiecles rendoit encore à ſes anciens tyrans. Enfin le temps arriva, & la lumiere partit du fond de l'Italie; mais elle ne ſe répandit que peu-à-peu ſur le reſte de l'Europe.

On remarque une conformité ſinguliere entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athenes & dans l'ancienne Rome, l'éloquence & les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté diſputoit ſes droits contre la tyrannie qui s'avançoit. Ainſi la grande époque des Grecs, fut de Pyſiſtrate à Alexandre; & celle des Romains, de Marius à Auguſte. En Italie la renaiſſance des arts fut précédée par les factions des Guelfes & des Gibelins,

& par tous les orages qu'exita dans la plupart des villes le choc du ſacerdoce & de l'empire, de la tyrannie & de la liberté. En Allemagne les lettres ne commencerent à être floriſſantes qu'après la guerre de trente ans; en Angleterre ſous Charles II, après Cromwel, en France après les troubles de la ligue, & les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaiſon des gouvernements & la conſtitution ſinguliere des états, il avoit fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe, que le pouvoir monarchique s'affermit, pour que les lettres & les arts puſſent renaître. Le pouvoir des nobles, qui pendant pluſieurs ſiecles combattit le pouvoir des rois, ne donnoit point aux ames l'élévation & le genre d'activité dont elles ont beſoin pour les lettres. Ce gouvernement n'étoit que l'indépendance de cinq cents tyrans, & l'eſclavage d'un peuple. Jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs l'oppreſſion, le malheur, les guerres renaiſſantes, les haines ſi actives entre des voiſins jaloux, haines

d'autant plus vives, qu'ils avoient moins de forces pour ſe nuire ; mettoient par-tout des barrieres, & empêchoient la communication. Chaque ville, chaque bourgade étoit ſéparée. La petiteſſe même des intérêts devoit rétrécir tous les eſprits, & empêcher les idées de s'étendre. Il falloit donc que les grands ſouverains & les rois commençaſſent par former des corps de toutes ces maſſes diſperſées. Il falloit rétablir des liens entre les hommes. Il falloit ſur-tout que les hommes ceſſaſſent d'être eſclaves ; car la nature a défendu aux eſclaves de penſer.

Plus l'autorité monarchique gagna ſur l'autorité féodale, plus les hommes & les peuples ſe communiquerent, plus les idées s'étendirent, plus les nations & les rois conçurent & exécuterent de grands deſſeins, & plus les eſprits purent s'élever. Enfin dans le ſeizieme ſiecle les querelles de religion vinrent agiter les eſprits. Alors il fallut s'inſtruire pour combattre. On remua, on conſulta les anciens dépôts. De grandes paſſions ſe mêlerent à un zele ſacré.

Qu'on

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes floriſſantes, mais renverſées par des ſecouſſes & des tremblements de terre; & un peuple entier aſſoupi ſur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout-à-coup comme par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, & fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps : tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avoit été bouleverſé, tout avoit changé ou péri : mais il reſtoit encore une telle idée de la grandeur romaine, qu'on ne s'occupa chez tous les peuples qu'à faire revivre les loix, les arts, les monuments & la langue du peuple-roi qui n'étoit plus. Ainſi, tandis qu'on déterroit les ſtatues & les débris d'architecture échappés aux Barbares pour tâcher de les copier, on s'efforçoit en écrivant de copier l'harmonie & les ſons des orateurs de Rome. Les deſcendans des Bructeres & des Sicambres, des Celtes & des Bataves, eurent l'ambition de parler

sur les bords du Danube & dans les marais de la Hollande, comme Caton & Pompée avoient parlé dans le sénat, ou Cicéron sur la tribune. Ce fut pendant deux siecles la seule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le besoin éternel que l'on a de flatter & d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs aujourd'hui très-inconnus firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, évêques, cardinaux, princes d'Italie, princes d'Allemagne, ducs, margraves, électeurs, abbés même, pour peu qu'ils eussent l'honneur d'être souverains dans leur couvent, ne manquoient point d'avoir un orateur, qui en phrases de Cicéron ou de Pline, les comparoient ou à César ou à Trajan. On sent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'étoit guere possible de les mettre moins haut. L'orateur & le panégyrique, comme cela devoit être, avoient beaucoup de célébrité un jour ou deux, & le lendemain, comme cela devoit être encore, personne n'y pensoit.

Il ne faut pas confondre avec tous ces miſérables panégyriques prononcés dans de petites cours, pour de très petits princes, les éloges conſacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels ſont par exemple ceux que l'on prononça à Rome, & dans pluſieurs villes d'Italie, en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher ſans doute de n'avoir point eu aſſez d'auſtérité dans ſes mœurs; & ſa cour étoit plus celle d'un prince que d'un pontife; mais le protecteur de Raphaël, de Michel-Ange & du Bramante, l'ami du Triſſino & du Bembo, celui qui cultiva les lettres en homme de goût, & ſut les protéger en ſouverain, mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célebre Guſtave Adolphe, qui au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, fit trembler le Dannemark, la Pologne & la Ruſſie, parcourut enſuite l'Allemagne en conquérant, ébranla le trône de Ferdinand ſecond, vengea la liberté germanique écraſée, donna à la Suede, l'aſcendant ſur l'empire, créa

plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans & mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé le génie des arts. Gustave Adolphe fut célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule, & de son vivant & après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, & à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner comme son pere avoit su combattre. Personne n'ignore que son ministere influa beaucoup sur ce fameux Traité de Westphalie, qui soumit à des loix une anarchie de sept cents ans, & fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suede comme la législatrice de l'empire. On lui adressa plusieurs panégyriques sur cet objet. Les arts d'ailleurs qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs ni leurs tyrans, les arts lui devoient de la reconnoissance. Elle les préféroit à tout, puisqu'elle les préféra au trône même. Amie & disciple de Descartes, liée avec tous les savants de l'Eu-

rope, mécontente des intrigues & des petites passions qui trop souvent entourent les princes, on sait combien elle mettoit l'art de s'éclairer, au dessus des étiquettes & des cérémonies des cours. Cependant on peût dire qu'elle eut moins de grandes vertus que le goût des grandes choses, & qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presqu'aucun des préjugés qu'on a sur le trône. C'est par là sur-tout qu'elle parut supérieure à son rang. En général elle mépriſa presque toutes les conventions, celles de la beauté, comme de la grandeur. Mais en dédaignant les bienséances, elle parut ne pas assez connoître les hommes, qui entr'eux ont institué des signes pour reconnoître tout, & même la vertu. Comme elle étoit dominée par son imagination, sa conduite fut inégale & souvent peu mesurée. Elle agissoit plus par des mouvements que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment qui conçoit & fait de grands sacrifices, & n'eut pas cette fer-

meté plus rare qui soutient l'ame par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards & par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire étoit plutôt une coquetterie inquiete, qui tenoit à l'esprit, qu'un de ces sentiments profonds qui subjuguent l'ame & la rempliſſent. Auſſi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Eliſabeth en Angleterre avoit fondé ſa renommée ſur celle de ſa nation. La célébrité de Chriſtine ne fut que pour elle. Etrangere au milieu du peuple qu'elle gouvernoit, elle ſe paſſionnoit pour les grands hommes de tous les pays, & étoit aſſez indifférente ſur le ſien. Elle ſépara trop ſes goûts de ſes devoirs; & deſtinée à régner, elle eut le malheur de n'eſtimer aſſez ni la ſouveraineté, ni les hommes.

On ſait que de ſon vivant même elle trouva des cenſeurs; les femmes en France lui reprocherent de n'avoir point les manieres & les agréments de ſon ſexe, les proteſtants d'avoir changé de religion, les

politiques d'avoir quitté un trône, tous ceux qui avoient quelqu'humanité, d'avoir pu croire que sa qualité de reine pût autoriser un assassinat ; mais elle fut l'objet éternel des hommages des savants & des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque année de son regne fut marquée par un éloge ; & après son abdication même, elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans. * Cette femme célebre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suede. Il seroit seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi. Ce seroit en même temps & l'honneur des lettres & l'instruction des princes.

Outre les éloges & les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers

* Un de ses historiens qui a compilé très-exactement toutes les lettres & billets qu'elle a écrits, & tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours du seizieme & dix-septieme siecles. Mais il s'offre naturellement ici un problême à résoudre. Parmi tant d'orateurs Allemands, Italiens, François, Hollandois, Suédois, comment n'en y eût-il pas un seul qu'on puisse lire aujourd'hui avec intérêt, & qui ait conservé du moins quelque célébrité ?

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie ; & l'on en conçoit les raisons. Leur caractere & leur marche sont trop opposés. L'une est scrupuleuse & lente, l'autre hardi & rapide. L'une pese sur les détails, l'autre saisit les résultats. L'une amasse des faits, l'autre combine des idées. L'une enfin se défie de la pensée & craint l'imagination ; l'autre a le besoin de créer, & n'est riche que de ce qu'il invente. On connoît d'ailleurs la malédiction éternelle dont est frappé l'esprit d'imitation ; & cet esprit, comme nous l'avons vu, étoit la maladie dominante du siecle. L'éloquence & les discours de ces temps-là, étoient

donc bien loin d'avoir cette rudeſſe originale & forte, qu'il ſembleroit qu'on dût attendre au ſortir des ſiecles de barbarie. Chez un peuple barbare ou qui ceſſe de l'être, & où l'on commence à écrire, les orateurs & les poëtes ſont avertis de leurs talents par leurs paſſions, & par les ſecouſſes que des objets extraordinaires donnent à leur ame. De là vient leur caractere inégal & ſauvage, mais jamais froid & ſur-tout jamais ſervile. Ce n'eſt que par degrés que le goût vient les polir; & quand ce goût eſt arrivé, ils ont déjà aſſez de connoiſſances & aſſez d'art pour ſubſtituer des beautés grandes & correctes, à ces premieres beautés inexactes, mais fieres. Il n'en eſt pas de même, quand chez un peuple l'eſprit d'imitation & un goût puiſé chez des modeles, ſuccedent tout-à-coup & preſque ſans degrés à la barbarie. Alors les écrivains n'ont ni la vigueur originale & brute dont ce goût d'imitation les éloigne, ni les beautés ſolides & vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'at-

teindre, & qui ſont preſque toujours le réſultat de la philoſophie & des paſſions mêlées enſemble. Par la même raiſon ils doivent encore être plus loin de la fineſſe de l'eſprit & des idées, qui ne peut être que le partage d'un ſiecle exercé & très-poli, & qui peut-être ſuppoſe déjà un peu le dégoût des grandes choſes & le déſir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que dans les temps dont nous parlons, la plupart des écrivains étoient étrangers à leur pays & à leur ſiecle. C'étoit Rome, c'étoit Athenes qui étoit leur patrie. Ils ſe paſſionnoient pour Mantinée ou pour Pharſale, bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivoient, ils ſentoient, ils reſpiroient à quinze ſiecles d'eux. Veut-on que des hommes enſevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui ſe paſſe ſur la terre ?

Mais leur plus grand obſtacle, c'étoit la prétention d'être éloquent dans une langue morte. Ce ſont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à ſon langage. Que ces

mœurs s'anéantiſſent, la plus grande partie du langage périt. Les mots ne ſont plus que des ſimulacres froids qu'il eſt impoſſible de ranimer. L'orateur qui au bout de quinze cents ans veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts : il ne peut bien apprécier la valeur des ſignes, & les ſignes ne peuvent recevoir l'empreinte de ſon eſprit & de ſon ame, qu'il voudroit leur donner. Son ſtyle ne ſera donc jamais qu'une traduction affoiblie de ſa penſée. Il aura aiſément des paſſions & des idées dans ſa langue naturelle, qui faite pour lui, correſpond avec ſouplesſe à tous ſes mouvements : mais la langue étrangere réſiſtera à tout, & déſarmera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainſi dire, un frottement & un choc continuel, entre le ſentiment & le ſigne, entre l'expreſſion & l'idée. Pour affoiblir cette réſiſtance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, & d'adopter autant qu'il eſt poſſible, les paſſions, les goûts, & pour ainſi dire les idées religieu-

ſes, politiques & civiles du peuple dont il veut imiter la langue. Mais cette adoption factice & qui ne ſera jamais entiere, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainſi ces ſortes d'écrivains n'auront ni la phyſionomie de leur nation, ni celle de leur ſiecle, ni celle de la nation & du ſiecle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages ſeront une eſpece de production équivoque qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, & ne ſera à jamais ſans caractere & ſans couleur. Telle eſt l'hiſtoire des orateurs du ſeizieme ſiecle. En voilà aſſez, je crois, pour nous diſpenſer d'en rien citer. Il eſt triſte pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant on ne leur ait rendu que juſtice.

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, & de ſes éloges.

Tous ces Cicéron ou ces Pline modernes dont nous venons de parler, ou étoient ou avoient la prétention d'être orateurs, & leurs éloges étoient de longs panégyriques prononcés dans des aſſemblées, & débités avec pompe pour honorer les morts, & quelquefois ennuyer les vivants. Mais dans le même ſiecle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, & qui par-là mérite d'être diſtingué. C'eſt Paul Jove. Il étoit Italien & Milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune: mais Pline fut l'ami de Trajan, conſul de Rome, & gouverneur de province; & Paul Jove commença par être médecin, & finit par être évêque. Il aima paſſionnément les lettres, écrivit l'hiſtoire de ſon ſiecle en latin, fut admiré pour le ſtyle, peu renommé pour la vérité, plut aux uns,

déplut aux autres, & fut accuſé tour-à-tour de flatrerie & de ſatire ; ſort preſque inévitable de tous ceux qui ont l'ambition & le courage d'écrire de leur vivant, ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre ſon hiſtoire, ſept livres d'éloges, conſacrés aux hommes les plus célebres dans le gouvernement ou dans la guerre ; & un autre livre très-conſidérable, ſur les gens de lettres & les ſavants du quatorzieme, quinzieme & ſeizieme ſiecles. Ceux-ci ſont au nombre de cent quatre-vingts ; ce qui joint aux premiers, forme une ſuite complete de près trois cents vingt éloges. Qu'il me ſoit permis de raconter ici à quelle occaſion ces éloges furent compoſés.

Paul Jove avoit une très-belle maiſon ſituée dans une preſqu'iſle, & aux bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle étoit bâtie ſur les ruines mêmes de la maiſon de campagne de Pline. De ſon temps, les fondements ſubſiſtoient encore ; & quand l'eau étoit calme, on appercevoit au fond

du lac, des marbres taillés, des tronçons de colonnes, & des restes de pyramides qui avoient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu. On y voit un homme enthousiaste des lettres & du repos, un historien qui a l'imagination d'un poëte; un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie payenne. Car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre & la fraîcheur de ses bois, ses côteaux, ses eaux jaillissantes, le silence profond & le calme de sa solitude; une statue élevée dans ses jardins à la nature; au dedans, un salon où présidoit Apollon avec sa lyre, & les neuf Muses avec leurs attributs; un autre où présidoit Minerve; sa bibliotheque, qui étoit sous la garde de Mercure; ensuite l'appartement des trois Graces, orné de colonnes doriques, & des peintures les plus riantes; au dehors, l'étendue pure & transparente du lac, ses détours tortueux, ses

rivages ornés d'oliviers & de lauriers; & dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des côteaux en amphithéatre, chargés de vignes; & les hauteurs naissantes des Alpes, couvertes de bois & de pâturages, où l'œil voyoit de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation, étoit un cabinet où Paul Jove avoit rassemblé à grands frais, les portraits de tous les hommes célebres. On peut dire qu'il avoit une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'histoire naturelle. Il fut aidé dans cette recherche par des particuliers & des souverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya son portrait, avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avoient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple: mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçoit pas tous ceux qui s'envoyoient eux-mêmes; dans le choix de ses grands hommes, il s'en rapportoit un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces por-

traits, qu'il compoſa ſes éloges. D'abord ils ont le mérite d'être très-courts : ils renferment quelquefois en peu de lignes, & d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractere, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle ; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célebres que vertueux ; mais il les repréſente tels qu'ils ſont, loue les vertus, admire les talents, & déteſte les crimes. En ſecond lieu, ces éloges ſont la plupart hiſtoriques ; & des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fauſſe éloquence. Enfin ils ont le mérite de préſenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, & preſque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs, & de tous les ſiecles.

Ainſi on y voit parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, & Scipion : parmi les deſtructeurs de l'empire, Attila & Totila : parmi ſes vengeurs, Narsès qui né eſclave, devint général, & qui eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, & peut être de l'Europe moderne; & ce Frédéric Barberousse, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes & aux Sarrazins, & mourut dans son pélerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII, qui conquit & perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII qui fut tour à tour dupe de ses amis & de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il étoit bon; François I, qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava; *ici repose celui qui ne reposa jamais*; le maréchal de Lautrec, également opiniâtre & malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant, & par la bataille de Ravennes qu'il gagna & où il perdit la vie; enfin ce connétable de Bourbon, si terrible

à ſon maître, & dont l'ame altiere eut à la fois le plaiſir & le malheur d'être ſi bien vengé.

En Eſpagne, vous trouvez Ferdinand le catholique, qui chaſſa & vainquit les rois Maures, & trompa tous les rois chrétiens; Charles-Quint, heureux & tout-puiſſant, politique par lui-même, grand par ſes généraux; & cette foule de héros dans tous les genres, qui ſervoient alors l'Eſpagne; Chriſtophe Colomb, qui lui créa un nouveau monde; Fernand Cortès qui, avec cinq cents hommes, lui ſoumit un empire de ſix cents lieues; Antoine de Leve qui, de ſimple ſoldat, parvint à être duc & prince, & plus que cela, grand homme de guerre; Pierre de Navarre, autre ſoldat de fortune, célebre par ſes talents, & parce que le premier il inventa les mines; Gonſalve de Cordoue, ſurnommé le grand capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus; le fameux duc d'Albe, qui ſervit Charles-Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les proteſtants

la bataille de Mulberg, conquit le Portugal ſous Philippe II, mais qui ſe déshonora dans les Pays-Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il ſe vantoit d'avoir fait paſſer par la main du bourreau; enfin le jeune marquis de Peſcaire, aimable & brillant, qui contribua au gain de pluſieurs batailles, fut à la fois capitaine & homme de lettres, épouſa une femme célebre par ſon eſprit comme par ſa beauté, & mourut à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été inſtruit que le pape lui avoit propoſé de ſe faire roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzieme ou ſeizieme ſiecle, s'y diſtinguerent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut ſe rappeller qu'alors l'Italie étoit diviſée & ſanglante. Une foule de tyrans, ou étrangers ou domeſtiques, déchiroient ce beau pays pour le partager. Les papes excommunioient, combattoient & négocioient pour ſe faire

un état. Les empereurs n'avoient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain, que de temps en temps ils vouloient faire revivre. Les rois de France, pouſſés & par leur propre inquiétude, & par celle de leur nation, avoient la fureur de conquérir Naples & Milan. Le ſénat de Veniſe, politique & hardi, commerçant & guerrier, vouloit dominer ſur la mer, & s'étendre en terre-ferme. Une foule de villes & de républiques étoient agitées à la fois par les orages de la liberté & par ceux de la guerre. Des factions s'élevoient, ſe choquoient & tomboient. Des conjurés & des tyrans périſſoient tour à tour. Des généraux qui n'avoient pour bien qu'une armée, la vendoient à qui vouloit ou pouvoit la payer. Par-tout les intérêts religieux ſe mêloient aux intérêts politiques, & les crimes aux grandes actions. Tel étoit l'eſprit de ces temps : & parmi ces dangers, ces eſpérances, ces craintes, il dut naître une foule d'ames extraordinaires dans tous les rangs, qui ſe développerent, pour ainſi dire, avec leur ſiecle, & qui en

reçurent le mouvement, ou qui donnerent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plupart plus courageux que ſaints. Mais dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis; à Milan, ces fameux Sforces, dont l'un ſimple payſan, devint un grand homme; & l'autre, bâtard de ce payſan, devint ſouverain; à Rome, les Colonnes, preſque tous politiques ou guerriers; à Veniſe, pluſieurs doges & quelques généraux; à Genes, ce célebre André Doria, qui vainquit tour à tour & fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François I, & à Soliman; mais grand ſur-tout pour avoir rendu la liberté à ſa patrie, dont il pouvoit être le maître.

Si vous portez vos regards plus loin, vous trouvez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, & ſimple général d'un peuple libre, fut plus abſolu que vingt rois; & ce Mathias Corvin ſon fils, le ſeul exemple peut-être d'un grand homme fils d'un grand homme; en

Epire Scanderberg, grand prince dans un petit état; & parmi les Orientaux, ce Saladin, auſſi polique fier, ennemi généreux, & conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleverſé le monde; Bajazet qui commença comme Alexandre, & finit comme Darius, d'abord le plus terrible des hommes, & enſuite le plus malheureux; Amurat II, le ſeul prince Turc qui ait été philoſophe, qui abdiqua deux fois le trône, & y remonta deux fois pour vaincre; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, & récompenſa les arts avec tant de magnificence; Sélim qui ſubjugua l'Egypte, & détruiſit cette ariſtocratie guerriere établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des ſoldats Tartares; Soliman vainqueur, de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone & aſſiégea Vienne; le fameux Barberouſſe Chérédin, ſon amiral, qui de pirate devint roi; & cet Iſmaël Sophi qui, au commencement du ſeizieme ſiecle, prêcha les armes à la main, & en dogmatiſant conquit la Perſe, comme Mahomet avoit conquis l'Arabie.

A la ſuite de tous ces noms de guerriers ou de princes raſſemblés des trois parties du monde, c'eſt un ſpectacle curieux de retrouver les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioſte, du cardinal Bibiéna, auteur de la comédie de la Calandre, jouée au Vatican ſous Léon X; & du célebre Machiavel; ſans compter cette foule innombrable de ſavants, preſque tous Grecs ou Italiens, qui dénués, il eſt vrai, de ce mérite rare du génie, contribuerent cependant par leurs travaux, au rétabliſſement des lettres, en faiſant revivre les langues qui ne s'étoient conſervées que chez les chrétiens de Conſtantinople, & la philoſophie ancienne qui, depuis la chûte de l'empire, n'avoit été cultivée que par les muſulmans Arabes.

Tel eſt le ſpectacle auſſi varié que rapide que nous préſentent les éloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il eſt d'abord fort ſingulier que ce panégyriſte, ayant loué près d'une centaine de princes Grecs, idolâtres, muſulman

muſulmans & chrétiens, n'ait pas fait l'éloge d'un ſeul pape : il étoit cependant Italien, & évêque. Je remarquerai enſuite qu'il a fait l'éloge de pluſieurs princes qui étoient encore vivants, & dans ces articles il change tout-à-coup de ton ; il ne raconte plus, il loue, & l'hiſtorien devient déclamateur. Voici comment débute l'éloge de Charles-Quint. » Je te ſalue trois fois très-» grand, auguſte Charles-Quint, qui » par le concours & l'union des vertus » les plus rares, as mérité le ſurnom de » très-invincible empereur. » On reconnoît à cette grande phraſe, que Charles-Quint devoit lire l'article. Un autre aſſez ſingulier, c'eſt celui où il parle de ce Chriſtierne, roi de Danemarck, ſurnommé le Néron du nord, qui après avoir juré aux Suédois la paix ſur une hoſtie, fit égorger, comme on ſait, au milieu d'un repas, tout le ſénat de Suede, deux évêques & quatre-vingt-quatorze citoyens des plus diſtingués. Quoique ce prince fût encore vivant, Paul Jove oſe l'appeller de ſon

véritable nom, c'eſt-à-dire, un monſtre. Il eſt vrai que ce monſtre étoit alors détrôné, & enfermé dans une cage de fer; mais beaucoup d'autres auroient craint que la cage ne rompît, & que ce monſtre, en remontant ſur le trône, ce qui eſt arrivé quelquefois, ne redevînt un très-grand prince. Enfin, pour connoître l'eſprit de ce temps-là, il ne ſera pas inutile d'obſerver que Paul Jove loue avec tranſport ce Pic de la Mirandole, l'homme de l'Europe, & peut-être du monde, qui à ſon âge eût entaſſé dans ſa tête le plus de mots & le moins d'idées; qu'il n'oſe point blâmer trop ouvertement ce Jérôme Savonarole, enthouſiaſte & fourbe, qui déclamant en chaire contre les Médicis, faiſoit des prophéties & des cabales, & vouloit, dans Florence, jouer à la fois le rôle de Brutus & d'un homme inſpiré; qu'enfin il loue Machiavel de très-bonne foi, & ne penſe pas même à s'étonner de ſes principes : car le Machiavéliſme qui n'exiſte plus ſans doute, & qu'une politique éclairée

& ſage a dû bannir pour jamais, né dans ces ſiecles orageux, du choc de mille intérêts, & de l'excès de toutes les ambitions joint à la foibleſſe de chaque pouvoir, fait uniquement pour des ames qui ſuppléoient à la force par la ruſe, & aux talents par les crimes, étoit, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs eſprits, à peu près comme certaines peſtes, qui, nées dans un climat, ont fait le tour du monde, & n'ont diſparu qu'après avoir ravagé le globe.

CHAPITRE XXVI.

Des oraiſons funebres, & des éloges dans les premiers temps de la littérature Françoiſe, depuis François I, juſqu'à la fin du regne de Henri IV.

APRÈS avoir ſuivi le genre des éloges chez les peuples barbares, où ils n'étoient que l'expreſſion guerriere de l'enthouſiaſme qu'inſpiroit la valeur; chez les Egyptiens, où la religion les faiſoit ſervir à la morale; chez les anciens Grecs, où ils furent employés tour-à-tour par la philoſophie & la politique; chez les premiers Romains, où ils furent conſacrés d'abord à ce qu'ils nommoient vertu, c'eſt-à-dire, à l'amour de la liberté & de la patrie; ſous les empereurs, où ils ne devinrent qu'une étiquette d'eſclaves, qui trop ſouvent parloient à des tyrans; enfin, chez les ſavants du ſeizieme ſiecle, où ils ne furent, pour ainſi dire, qu'une affaire de ſtyle, & un amas de ſons

harmonieux dans une langue étrangere qu'on vouloit faire revivre ; il eſt temps de voir ce qu'ils ont été en France & dans notre langue même. Je m'arrêterai peu ſur les anciens monuments que nous avons dans ce genre. L'eſprit, le goût, l'éloquence, la langue même, rien n'étoit formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination & de gaieté, qui ſavions danſer & combattre, mais qui ne ſavions pas écrire. L'eſprit humain, toujours curieux, aime à revenir quelquefois ſur ces temps de ſon enfance ; mais quand on a jeté un coup-d'œil ſur des maſures ou des palais gothiques, on aime enſuite à ſe repoſer ſur les grands monuments de l'architecture moderne. En repaſſant les premiers temps de notre littérature, & les éloges écrits dans notre langue, il ne ſera pas inutile de remarquer ſouvent à qui ces éloges ont été prodigués, & de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriſte parle, avec les vices plus réels dont parle l'hiſtoire. Peut-être à force de reprocher aux hommes leur

baſſeſſe, parviendra-t-on à les faire rougir? mais quand on ne pourroit l'eſpérer, il eſt doux du moins de venger la vérité, que la flatterie eſt toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le menſonge, eſt utile. Elle affermit dans l'heureuſe habitude d'être libre, & dans le beſoin d'être vrai.

Les éloges funebres que nous avons vu établis chez tous les peuples, ne furent connus en France que ſur la fin du quatorzieme ſiecle. On croit que le premier François à qui on rendit cet hommage, fut le célebre Dugueſclin. C'étoit le prix de ſes victoires, & plus encore de ſes vertus *. Ce grand homme mérita ſans

* Cette oraiſon funebre fut prononcée en 1389, c'eſt-à-dire neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, & en préſence de toute la cour. Le texte fut; *Nominatus eſt uſque ad extrema.* Son nom a été connu aux extrémités de la terre. Enſuite l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, & de toutes les grandes actions de

doute que cet uſage commençât par lui. Il faudroit ſeulement que ce qui étoit alors une diſtinction flatteuſe, n'eût pas ceſſé d'en être une. Mais il en eſt ainſi de preſque tous les honneurs. La juſtice les inſtitue; la politique les conſerve quelque temps au mérite; bientôt la vanité les réclame comme

---

Dugueſclin, prouva que ce grand homme avoit rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puiſqu'il avoit uni au plus haut degré la probité & la valeur. Il remonta à l'origine & à la premiere inſtitution de la chevalerie, & la repréſenta comme une inſtitution politique, militaire & ſacrée, auſſi néceſſaire pour la défenſe que pour le gouvernement des états, & qui demandoit dans un guerrier l'accord de la probité & du courage, des vertus & de l'honneur. Il finit par exhorter tous les ſeigneurs de la cour qui étoient préſents, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre & pour le ſervice de leur maître, s'ils vouloient, comme Dugueſclin, remplir les devoirs de la chevalerie, & mériter à la fois l'approbation de Dieu & l'eſtime des hommes. Tel eſt l'extrait de cette oraiſon funebre, qui nous à été conſervé par le moine de S. Denis, hiſtorien de Charles VI.

un droit ; le vice les uſurpe par l'intrigue : au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde, quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent ; & ce qui devoit être glorieux & rare, finit par être prodigué & avili. Voilà l'hiſtoire des éloges funebres parmi nous, & apparemment chez toutes les nations. Ils ſont devenus trop ſouvent des diſcours, où avec une fauſſe éloquence on célebre des vertus encore plus fauſſes, & où l'on étale avec pompe, des titres que le mort a flétris, des talens qu'il n'a point eus, & des ſervices qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraiſons funebres que nous avons dans notre langue, commence à peu près en 1547, c'eſt-à-dire, à la mort de François premier.

Ce prince qui eut bien plus l'éclat & les vertus d'un chevalier, que la politique & les talents d'un roi, fut loué ſans réſerve ; & il ne faut pas s'en étonner. Une nation militaire & brave dut eſtimer ſa valeur. Une nobleſſe qui reſpiroit l'enthouſiaſme

de la chevalerie, dut applaudir ſes propres vertus dans ſon chef. Les hommes de lettres & les ſavants qui commençoient en France à s'emparer de l'opinion & dirigeoient déjà la renommée, durent célébrer à l'envi le prince qui les honoroit. Ses malheurs même & la bataille de Pavie, où à des fautes trop réelles il mêla de la grandeur de caractere, durent ajouter à ſa célébrité, en fixant ſur lui les yeux de l'Europe, & devoient ſur-tout intéreſſer un peuple qui pardonne tout pour le courage, & ſe rallie toujours au mot de l'honneur.

Ses contemporains graverent ſur ſon tombeau le titre de grand. Il faut convenir que s'il avoit pu le mériter, c'eût été par ſon reſpect pour les connoiſſances, & le déſir qu'il eut d'éclairer ſa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour-à-tour par l'ignorance & par l'orgueil, qu'il n'y a ni légiſlation, ni politique ſans lumieres; que ceux qui éclairent l'humanité, ſont les bienfaiteurs des rois comme des peuples;

que l'autorité de ceux qui commandent, n'eſt jamais plus forte, que lorſqu'elle eſt unie à l'autorité de ceux qui penſent; que le défaut de lumieres en obſcurciſſant tout, a quelquefois rendu tous les droits douteux, & même les plus ſacrés, deux des ſouverains; qu'un peuple ignorant devient néceſſairement ou un peuple vil & ſans reſſort, deſtiné à être la proie du premier qui daignera le vaincre, ou un peuple inquiet & d'une activité féroce; que des eſclaves qui ſervent un bandeau ſur les yeux, en ſont bien plus terribles, ſi leur main vient à s'armer, & frappe au haſard; qu'enfin, tous les princes qui avant lui avoient obtenu l'eſtime de leur ſiecle & les regards de la poſtérité, depuis Alexandre juſqu'à Charlemagne, depuis Auguſte juſqu'à Tamerlan; né Tartare & fondateur d'une académie à Samarcande, tous dédaignant une gloire vile & diſtribuée par des eſclaves ignorants, avoient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie, & relever par-tout la gloire du

trône par celle des arts. Ce fut là le vrai mérite de François premier. Il honora donc les lettres ; & les lettres reconnoissantes ordonnerent à l'Europe de célébrer ce prince, & de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François premier, Henri II, son successeur & son fils, eut l'honneur d'un panégyrique, même de son vivant. On trouve en 1555, un éloge qui lui est adressé sur la *grandeur* de son regne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot. Tous les peuples désirent que leur maître soit grand, & aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'énorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même, veut donner de la dignité à ses fers ; à plus forte raison le sujet libre, & qui obéit aux loix sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujourd'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son pere ; protecteur des lettres, mais sans cette espece de passion qui

tient de l'enthousiasme, & le fait naître chez les autres; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir; gouverné par des favoris qui dirigeoient à leur gré sa foiblesse ou sa force, & poussé en même-temps par l'esprit de sa nation & de son siecle, qu'il trouva créé, & auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'esprit, ni dans l'ame cette espece de ressort qui fait la grandeur. On peut dire que son regne ne fut qu'une représentation affoiblie du regne de François premier. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance & dans les loix, il suivit les sentiers tracés. Les événements eurent de l'importance, sans avoir une sorte de caractere; & presque toujours en action, mais sans être animé de ces forces vives qui font les grands changements & dessinent avec énergie les caracteres, soit en bien, soit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à l'Europe, sans acquérir beaucoup de célébrité.

L'homme d'état juge ; le panégyriſte loue, & n'a beſoin que d'un prétexte ; encore s'en paſſe-t-il quelquefois. Henri II, eſtimable à pluſieurs égards, dut être célébré, & ſur-tout dans l'époque de ſes ſuccès. On ſait que dans la ſuite il eut des revers & ſe laiſſa écraſer par cet ennemi actif, dont la vigilance ſombre & terrible, étendue à la fois ſur les deux mondes, enchaînoit l'Amérique, gouvernoit l'Eſpagne & déſoloit l'Europe. Les batailles de Gravelines & de Saint-Quentin ne furent que des malheurs ; mais la paix de Cateau-Cambréſis fut une honte. Au rapport de tous les hiſtoriens, elle déshonora le roi & l'état : au rapport d'un panégyriſte, ce fut le ſacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'eſt pas inutile d'ajouter que l'oraiſon funebre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cyropédie, le roi à Cyrus, & l'orateur à Xénophon *.

* Sonnet de Joachim du Bellay, ſur l'oraiſon funebre prononcée en 1559, par Jérôme de la Rovere, évêque de Toulon.

En 1563 parut un éloge qui dut intéresser la nation. C'étoit celui de ce François de Guise, assassiné par Poltrot devant Orléans. Il fut, comme on sait, le plus grand homme de son siecle. Ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint; qui rendit Calais à la France, & combattit avec succès l'Espagne, l'Angleterre & l'Empire. Son crime fut d'être trop puissant. C'en étoit un dans une minorité orageuse, & sous un gouvernement foible où plusieurs grands hommes se choquent, & où l'autorité sans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui se combattent. Sa mort fut le premier des assassinats que le fanatisme de ce siecle fit commettre. On connoît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles tragédies; « ta religion t'a ordonné de m'assas» siner; la mienne m'ordonne de te par» donner & de te plaindre ». Ce mot dont on se souvient, est fort au dessus d'une oraison funebre qu'on oublie.

En 1571, c'est-à-dire, quelques mois

avant la Saint-Barthélemi, fut prononcé & publié un panégyrique en l'honneur de Charles IX. On y vante les grandes actions d'un prince de vingt ans, qui n'avoit pu encore que prêter son nom aux malheurs de son regne. On y célebre sa bonté; & dans quel moment! A sa mort il se trouva des orateurs pour le louer. J'ai lu l'oraison funebre de ce prince, que Muret prononça à Rome en présence du pape Grégoire XIII. Non, lorsqu'Antonin ou Trajan moururent autrefois dans cette même ville, & que la douleur publique prononça leur éloge en présence des citoyens, dont ils avoient fait le bonheur pendant vingt ans, je suis bien sûr qu'on n'y parla pas davantage de vertu, de justice, de larmes & de désolation des peuples. Tous les éloges prononcés à Paris ou dans la France en l'honneur de Charles IX, sont du même ton. L'unique différence, c'est que nos orateurs françois insultent à l'humanité en prose foible & barbare, dans ce jargon qui n'étoit pas encore une langue; au lieu que l'ora-

teur d'Italie écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome, ſes menſonges du moins ſont doux & harmonieux. Il eſt triſte que les orateurs, chargés des éloges funebres des hommes puiſſants, ſe ſoient trop ſouvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auroient pu dans des ſiecles ſur-tout où la religion avoit tant d'autorité, faire de ces diſcours la conſolation des peuples & la leçon des grands; mais ſans doute il faut que chez les hommes tout ſoit petit, corrompu & foible.

Les panégyriques ſe ſuccedent comme les regnes. Si on loua Charles IX, on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adreſſé en 1574, à ſon retour de Pologne. L'orateur alors n'étoit que l'interprete de la voix publique. Le nom de ce prince avoit de l'éclat en Europe; & tant qu'il ne régna point, il parut digne de régner. Tout le monde ſait comment ces eſpérances & ces éloges furent démentis. Quiconque dans des moments

d'orage n'eſt pas un grand homme, paroît même au deſſous de ce qu'il eſt. Il fut précipité dans l'aviliſſement & le malheur, & par ſes amis & par ſes ennemis, & par la force des événements & par ſa propre foibleſſe, & parce qu'il ne ſut preſque jamais s'arrêter ni dans l'abandon, ni dans l'uſage de ſes droits. On connoît d'ailleurs ſes confréries & ſes ſcandales, & ce mélange bizarre de ſuperſtition & de licence, où il trouvoit l'art de ſe déshonorer également par ſes vertus & par ſes vices. Cela n'empêcha point que dans des panégyriques de ſon temps, & même après ſa mort, il n'ait été appellé *le grand Henri III.* On ne ſait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les ſouverains d'être loués.

L'année 1586 nous préſente un ſpectacle différent. C'eſt le célebre Ronſard, le plus fameux poëte de ſon ſiecle, & qui fut aimé tour-à-tour & protégé de quatre rois, loué après ſa mort par l'abbé Duperron, depuis cardinal. On rendit à un homme

qui n'avoit que des talents, le même honneur que s'il avoit eu le privilege de faire du bien à la nation dans quelque grande place *. Ces diſtinctions accordées au génie

* M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un ſervice magnifique en l'honneur de Ronſard. Le roi y envoya ſa muſique. Des princes du ſang, une foule de gens de la cour, & tous les hommes les plus célebres par leur eſprit & leurs talents y aſſiſterent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule étoit ſi grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la preſſe, & fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, & prononça l'oraiſon funebre de deſſus un perron. Il y avoit des auditeurs juſque ſur les toîts. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funebres en l'honneur du mort. Ronſard étoit enterré dans le prieuré de S. Côme, auprès de Tours. Un conſeiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mauſolée de marbre, orné d'inſcriptions, avec une très-belle ſtatue, faite par le meilleur artiſte du temps. Enfin, on écrivit ſon hiſtoire; & l'on ne manqua point d'obſerver qu'il étoit né le même jour que François I perdit la bataille de Pavie, comme ſi apparemment la nature eût voulu conſoler la France.

dans certains siecles, sont une espece de réparation des injustices qu'il a trop souvent essuyées dans d'autres. Elles servent encore à prouver qu'il y a dans les talents une grandeur personnelle, qu'on a cru quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en soit, Duperron prononça cette oraison funebre qui eut alors beaucoup de succès, & qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne sait comment s'y prendre pour traiter un sujet si grand. Ces puérilités s'appelloient alors de l'éloquence; & Duperron comme orateur, & Ronsard comme poëte, sont aujourd'hui également inconnus. Cent ans plus tard ils eussent été probablement de grands hommes. Ainsi Fontenelle a dit de S. Thomas, que dans d'autres circonstances il eut peut-être été Descartes; & il n'a manqué à Roger Bacon, moine au treizieme siecle, que d'être le contemporain des Léibnitz & des Newton, pour être leur égal.

Deux ans après, le cardinal Duperron

fut choisi par le roi pour faire un éloge funebre, qui prêtoit bien plus à l'éloquence; c'étoit celui de la fameuse Marie Stuart. On sait qu'à tous les agréments de la figure, elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs, parce qu'elle produisit ses foiblesses & peut-être ses crimes. Egarée par l'amour, & poursuivie par l'intérêt & la vengeance, elle trouva une prison dans un pays où elle avoit cherché un asile, & fut décapitée par la politique barbare de cette Elisabeth, qui n'étoit que son égale & n'avoit pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir. La mort d'une femme & d'une reine sur un échafaud, tant de beauté jointe à tant d'infortune, la pitié si naturelle pour le malheur, l'attachement des François pour une princesse élevée parmi eux, & qui avoit été l'épouse d'un de leur roi, l'intérêt qu'on prend peut-être malgré soi à des malheurs causés par l'amour, le nom même de la religion; car elle fut mêlée à ce grand événement, & l'Europe

agitée alors de fanatiſme, regardoit preſque la querelle de deux reines rivales, comme la querelle des catholiques contre les proteſtants : tout contribua au grand ſuccès de cet éloge funebre. Duperron tira des larmes de toute l'aſſemblée. On oublia que Marie Stuart, peu de temps après que ſon mari eut fait tuer ſon amant ſous ſes yeux, avoit épouſé l'aſſaſſin même de ſon mari; & l'on ne vit que la plus belle femme de ſon ſiecle, fille, veuve, mere de roi, & reine elle-même, qui avoit péri ſous le fer d'un bourreau. La pitié & l'eſprit de parti lui donnerent des panégyriſtes en foule; & ce qu'il n'eſt pas inutile d'obſerver, ſon malheur ſembla la juſtifier aux yeux de la poſtérité, qui même aujourd'hui ne prononce pas encore ſon nom ſans intérêt.

C'étoit alors dans preſque toute l'Europe le temps des crimes & des meurtres; mais la barbarie étoit tantôt impétueuſe & ardente, tantôt froide & tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'aſſaſſinat de

Henri, duc de Guiſe, au château de Blois. Il n'y a perſonne qui ne ſache & les motifs & les circonſtances de ce meurtre. Cet homme hardi & brillant, fait pour éblouir le peuple, pour ſubjuguer les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les factions, & à la renommée par l'aviliſſement de ſon maître, qui s'occupoit de le détrôner ſans daigner le haïr, & qui par mépris ne s'appercevoit pas même qu'il s'en étoit fait craindre, vivant pouvoit être coupable, mais aſſaſſiné ne parut qu'un héros. La mort de Louis ſon frere maſſacré le lendemain, révolta encore plus, car il étoit cardinal. Il ne faut point demander ſi les deux freres furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en foule. Mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la ſuperſtition ſe mêloit à la fureur, on voyoit d'un côté, des empoiſonnemens, des aſſaſſinats, & les crimes de la plus flétriſſante volupté; de l'autre, des proceſſions, des confréries & des pénitents

blancs & noirs, comme si des cérémonies sans le remords & la vertu pouvoient expier les crimes, comme si elles n'étoient pas un nouvel outrage pour la divinité qu'on faisoit semblant d'apaiser en la déshonorant. Henri III, lui-même, avoit institué de ces confréries, & suivi de ses mignons marchoit à leur tête. Ses confreres, les pénitents de Lyon, n'approuverent point du tout la justice qu'il s'étoit rendue à lui-même, & firent une grande pompe funebre « en déploration du massacre fait » à Blois, sur Louis & Henri de Lorraine, » suivie d'une oraison sur le même sujet. » Dans tous ces éloges on eut bien l'audace de peindre le duc de Guise comme l'appui, le héros & le martyr de la religion; lui pour qui l'église n'avoit été qu'un prétexte de déchirer l'état; lui qui n'étoit catholique que pour être factieux; lui dont toute la religion étoit l'envie d'usurper le trône, & qui s'armoit du fanatisme pour marcher à la révolte. Mais il y a apparence que de si lâches mensonges n'étoient ni pour les

grands, ni pour les esprits déliés ; c'étoit l'appât grossier du peuple qui, dans ces temps de factions & de guerres, étoit souvent opprimé, égorgé & trompé.

Ce double assassinat en produisit un autre l'année suivante 1589, celui de Henri III ; & ce qu'il y eut alors de plus étrange, ce fut l'éloge même de l'assassin. Il faut qu'on sache dans tous les siecles que ce Jacques Clément, dominicain & parricide, fut loué publiquement dans Paris & dans Rome. Le fanatisme qui inspira le meurtre, fit l'apothéose du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes est presque toujours celui des grandes vertus. La nature agitée & secouée, pour ainsi dire, dans tous les sens, déploie alors toute son énergie. Ses productions sont extraordinaires, & elle fait naître en foule des monstres & des grands hommes. En 1595, on vit dans Paris un éloge, dont le sujet est à jamais respectable ; c'étoit l'éloge du président Brisson, pendu quatre ans auparavant pour la cause des rois. Ce citoyen,

citoyen, trop éclairé pour être fanatique, & trop vertueux pour être rebelle, parla aux seize, comme un homme qui préfere son devoir à sa vie; & il en fut récompensé en mourant pour l'état. L'infamie de son supplice fut un titre de plus pour sa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faisant un pareil éloge; pour l'éloge même, il n'ajouta rien à la mémoire de Brisson; il n'en avoit pas besoin.

On aime aussi à trouver en 1609, un panégyrique adressé au célebre duc de Sully. Il fut composé par un receveur des finances. Cet ouvrage est foible, & peu digne de son sujet; mais c'étoit du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme servoit l'état, & où, pour récompense, il n'avoit que les calomnies de la cour, les fureurs des traitants & la haine de la nation à qui il faisoit du bien. Il est vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, & pour le panégyriste & pour le

héros ; car en 1610, Sully n'étoit plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes ; & s'il y a un exemple d'une ſtatue élevée à un roi après ſa mort, il n'y en a pas de panégyrique adreſſé à un miniſtre après ſa diſgrace.

Jamais parmi nous peut-être, la louange ne fut quelque choſe de ſi reſpectable & de ſi grand, que lorſqu'elle fut deſtinée à célébrer Henri IV ; jamais elle ne fut ſi unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquoient les mœurs & les idées générales dominantes dans un pays. C'étoit comme un aveu involontaire & forcé, que certaines qualités brillantes arrachoient à ceux même qui étoient le plus loin de les partager ; mais quand le mérite d'un grand homme ſe concilie parfaitement avec les préjugés, le caractere & les penchants d'un peuple, alors ſa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protege, pour ainſi dire, la réputation du prince ; & c'eſt ce qui eſt arrivé à Henri IV.

On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talents, ſes vertus, & juſqu'à ſes défauts, tout, pour ainſi dire, nous appartient. Mornay & Sully purent blâmer l'excès de ſa valeur, mais la nation aimoit à s'y reconnoître. La politique même le juſtifioit. Pour raſſurer ſes amis, pour étonner ſes ennemis, il falloit des prodiges; & il n'avoit preſque que des vertus à oppoſer à des armées. Alors la témérité même ceſſoit de l'être; & ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit, des forces réelles de l'admiration & de l'enthouſiaſme. Sa gaieté au milieu des combats, ſes bons mots dans la pauvreté & le malheur, toutes ces ſaillies d'une ame vive & d'un caractere généreux, cette foule de traits que l'on cite, & qui ſont à la fois d'un homme d'eſprit & d'un héros, ſembloient peindre en même temps l'imagination françoiſe, & le genre d'eſprit avec le caractere national. Enfin, ſes amours, ſes foibleſſes, tous ces ſentimens, qui le plus ſouvent étoient des

paſſions, & que les graces d'un chevalier ennobliſſoient encore, lorſqu'ils n'étoient que des goûts, ne paroiſſoient pas des défauts qu'on pût lui reprocher. La nation en l'admirant, aimoit à ſe perſuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur, & que le caractere d'un François fut en tout temps, d'allier la valeur & les plaiſirs. Mais ce qui a conſacré ſa réputation dans l'Europe, c'eſt ſa bonté; c'eſt cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans ſon cœur; qui fit que, ſans politique & ſans effort, il pardonna toujours, & ſe ſeroit cru malheureux de punir; qui, avec ſes amis, lui donnoit la familiarité la plus douce, envers ſes peuples la bienveillance la plus tendre, avec ſa nobleſſe la plus touchante égalité; ce ſentiment ſi précieux qui quelquefois, dans des moments d'amertume & de malheur, lui faiſoit verſer les larmes d'un grand homme au ſein de l'amitié; ce ſentiment qui aimoit à voir la cabane du payſan, à partager ſon pain, à ſourire à une famille ruſtique qui l'en-

touroit ; & ne craignit jamais que les larmes & le déſeſpoir ſecret de la miſere, vinſſent lui reprocher des malheurs ou des fautes ; voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Eh qui, en voyant ſur preſque toute l'étendue de la terre, les hommes ſi malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de fléaux nés des paſſions & du choc des intérêts, le genre-humain écraſé & tremblant, éternellement froiſſé entre les malheurs néceſſaires, & les malheurs que l'indulgence & la bonté auroient pu prévenir, peut ſe défendre d'un attendriſſement involontaire, lorſqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre paſſion & d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur & la paix ? Il ſemble, en s'occupant de lui, en ſuivant ſes actions, en pénétrant dans ſon cœur, qu'on reſpire un air plus doux, & que le calme & la ſérénité ſe répandent, du moins pour quelques moments, ſur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes dans l'hiſtoire ont eu ce caractere de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguſte fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêt à commettre des crimes; celle de Veſpaſien fut ſouillée par l'avarice & par des meurtres; celle de Titus eſt plus connue par un mot à jamais célebre, que par des actions; celle des Antonins fut ſublime & tendre, mais une certaine auſtérité de philoſophie qui s'y mêloit, lui ôta peut-être ces graces ſi douces auxquelles on aime à la reconnoître; parmi nous celle de Louis XII, à jamais reſpectée, manque pourtant un peu de la dignité des talents & des grandes actions: car, il faut en convenir, nous ſommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme, que de celle d'un prince qui a de mauvais ſuccès & des fautes à ſe faire pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable & d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner ſi pendant ſa vie ou après ſa mort il fut célébré par plus de cinq cents panégyriſtes,

tant poëtes qu'orateurs ; il ne faut pas s'étonner ſi malgré l'éloquence brute & ſauvage de ſon ſiecle, on ne trouve preſqu'aucune des oraiſons funebres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement éloquent ſur ſa mort.

Ici ce ſont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens en paſſant dans cette rue malheureuſe, s'arrêtent pour y verſer des larmes ; il veut que la derniere poſtérité des François vienne s'attendrir ſur le lieu qui a été teint du ſang du meilleur des rois.

Un autre parle tout-à-coup au meurtrier comme s'il étoit préſent, & lui reproche de ne pas s'être laiſſé attendrir par les vertus d'un ſi excellent prince. Il peint la haine & la fureur du peuple, qui auroit voulu arracher ce monſtre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ſes propres mains. Il peint des François témoins du ſupplice, & par un mélange affreux de férocité & de tendreſſe, changés tout-à-

coup en Cannibales, dévorant la chair sanglante de l'assassin.

Un autre s'adresse au peuple qui l'environne & le prie de suspendre ses larmes, parce qu'il ne peut résister lui-même à un spectacle si touchant, & craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il étoit aimé ; il joint sa douleur particuliere à celle de toute la France ; & il finit par faire à son bienfaiteur & à son prince, les adieux les plus passionnés, comme l'ami le plus tendre pourroit les faire sur le tombeau & à la vue des cendres de son ami.

Enfin, je citerai encore un de ces discours, dont l'exorde m'a paru aussi simple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate, voulant adoucir l'ennui de ses malheurs, fait préparer un repas dans sa cabane, & envoie son fils inviter quelques-uns de leurs freres pour se réunir & se consoler ensemble. Un moment après, son fils accourt,

pâle, les yeux en pleurs, & palpitant d'effroi. O ! mon pere, dit-il au vieillard, plus de feſtin, plus de joie ; je viens de rencontrer un de nos freres égorgé dans la rue..... & moi auſſi, dit l'orateur ; j'ai vu le plus affreux des ſpectacles ; j'ai vu dans Paris, au milieu de la pompe & de l'appareil des fêtes, j'ai vu un corps ſanglant & percé de coups. Non, ce n'étoit pas celui d'un de nos freres ; c'eſt celui de notre pere, celui du meilleur des rois, de Henri IV, &c.

C'eſt ainſi que dans un ſiecle où l'on n'avoit encore aucune idée de la vraie éloquence, la force d'un ſujet pathétique & terrible, inſpiroit aux orateurs ou des mouvements, ou des traits heureux *.

* Malgré les défauts incroyables de mauvais goût, quelques-uns de ces diſcours attachent encore & intéreſſent par la force du ſentiment qui y eſt répandu. Souvent l'eſprit eſt rebuté, & les larmes viennent aux yeux. On ſeroit tenté de rire, & l'on s'attendrit. Le ſujet vous entraîne, & l'on oublie l'orateur pour ne penſer qu'au héros.

Il eſt triſte qu'un pareil ſujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent, & qui en prononçant cet éloge funebre, ſe propoſât un but utile à la nation. En effet, qu'on ſuppoſe un orateur doué par la nature de cette magie puiſſante de la parole, qui a tant d'empire ſur les ames & les remue à ſon gré; qu'il paroiſſe aux yeux de la nation, aſſemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV; qu'il ait ſous ſes yeux le corps de ce malheureux prince; que peut-être le poignard, inſtrument du parricide, ſoit ſur le cercueil & expoſé à tous les regards; que l'orateur alors éleve ſa voix, pour rappeller aux François tous les malheurs que depuis cent ans leur ont cauſé leurs diviſions, &

Ainſi un acteur célebre, (Baron) qui prétendoit que l'émotion eſt en nous un ſentiment involontaire, & preſque indépendant de l'eſprit, en mettant ſur des paroles gaies, ou même ridicules, un accent pathétique, attendriſſoit peu à peu, & parvenoit à faire couler les larmes.

tous les crimes du fanatiſme & de la politique mêlés enſemble ; qu'en commençant par la proſcription des Vaudois & les arrêts qui firent conſumer dans les flammes vingt-deux villages, & égorger ou brûler des milliers d'hommes, de femmes & d'enfants, il leur rappelle enſuite la conſpiration d'Amboiſe, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras ; la nuit de la Saint-Barthélemi ; l'aſſaſſinat du prince de Condé, l'aſſaſſinat de François de Guiſe, l'aſſaſſinat de Henri de Guiſe & de ſon frere, l'aſſaſſinat de Henri III ; plus de mille combats ou ſieges, où toujours le ſang françois avoit coulé par la main des François ; le fanatiſme & la vengeance faiſant périr ſur les échafauds ou dans les flammes, ceux qui avoient eu le malheur d'échapper à la guerre ; les meurtres, les empoiſonnements, les incendies, les maſſacres de ſang froid, regardés comme des actions permiſes ou vertueuſes ; les enfants qui n'avoient pas encore vu le jour arrachés des entrailles palpitantes des

meres pour être écrafés ; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'aſſaſſinat de Henri IV, dont le corps ſanglant eſt dans ce moment ſous leurs yeux ; qu'alors atteſtant la religion & l'humanité, il conjure les François de ſe réunir, de ſe regarder comme des concitoyens & des freres ; qu'à la vue de tant de malheurs & de crimes, à la vue de tant de ſang verſé, il les invite à renoncer à cet eſprit de rage, à cet horrible démence, qui pendant un ſiecle les a dénaturés, & a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres ; que lui-même prononçant un ſerment à haute voix, il appelle tous les François pour jurer avec lui ſur le corps de Henri IV, ſur ſes bleſſures & le reſte de ſon ſang, que déſormais ils ſeront unis & oublieront les affreuſes querelles qui les diviſent ; qu'enſuite s'adreſſant à Henri IV même, il faſſe, pour ainſi dire, amende honorable à ſon ombre, au nom de toute la France & de ſon ſiecle, au nom même des ſiecles ſuivants, pour cet aſſaſſinat, prix ſi différent de celui que méritoient ſes

vertus ; qu'il lui annonce les hommages de tous les François qui naîtront un jour ; qu'en finiſſant il ſe proſterne ſur ſa tombe & la baigne de ſes larmes : quelle impreſſion croit-on qu'un pareil diſcours auroit pu faire ſur des milliers d'hommes aſſemblés, & dans un moment où le ſpectacle ſeul du corps de ce prince, ſans être aidé de l'éloquence de l'orateur, ſuffiſoit pour émouvoir & attendrir. Peut-être l'effet de ce diſcours ne ſe ſeroit-il pas borné à une émotion paſſagere ; peut-être par la ſuite auroit-il pu prévenir de nouvelles diviſions & de nouveaux crimes.

Au reſte, les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV, à l'inſtant de ſa mort, ne furent point ſemblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puiſſants, qui après avoir retenti ſous les voûtes des temples dans une cérémonie funebre, ſemblent le moment d'après aller ſe perdre & s'enſevelir avec eux dans la tombe qui les attend. La juſtice & la renommée qui le louerent ſur ſon tombeau, ne s'éloignerent

des bords du mauſolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays & de ſiecle en ſiecle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une eſpece de culte parmi nous. Tous les talents & tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les mémoires de Sully en peignant les détails de ſa vie domeſtique, nous ont rendu ſon ſouvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme ſenſible à côté du grand homme. Un poëme célebre a immortaliſé ſes vertus comme ſa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé ſon apothéoſe ſur la toile. L'art des Phidias offre ſa ſtatue aux regards de tous les citoyens L'éloquence & le zele ont produit une foule d'ouvrages qui lui ſont tous conſacrés, & où la ſenſibilité loue la vertu. Le pinceau, la gravure, la ſculpture même, ont multiplié ſes buſtes ou ſes portraits. Le citoyen obſcur aime à décorer ſon appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un pere. On a repréſenté quelques-

unes des époques de ſa vie, en bronze & en marbre; on les a fait ſervir d'ornement à ces boëtes, invention & amuſement du luxe, que le goût & les modes Françoiſes font valoir & diſtribuent dans l'Europe. Le peuple même connoît & bénit ſa mémoire. Le peuple courbé ſous ſes travaux, prononce ſouvent le nom de Henri IV, & attache à ce nom des idées qui l'intéreſſent. Enfin lorſque la mort parmi nous, ouvre les tombeaux où repoſent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curioſité inquiete & ſombre précipite ſous ces voûtes, pour y voir à la fois les monuments de la grandeur & de la foibleſſe humaine, à la lueur des flambeaux & des torches funebres qui éclairent ces lieux, ſemblent ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent aux pieds de ſon cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils ſemblent lui redemander un grand homme, & ſe livrent avec un mélange d'attendriſſement & de terreur à toutes les idées que la vue de ce tom-

beau leur inſpire. * Tel eſt l'hommage qu'au bout de 160 ans la reconnoiſſance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette eſpece de culte qu'à celui que les habitants de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On ſait que pendant deux ſiecles chaque citoyen dans ſa maiſon eut l'image de cet empereur. On ſait que les peres de famille l'invoquoient ; & les tyrans même prenant le ſurnom d'Antonin pour en impoſer, ſe couvroient de ce nom ſacré, comme, dans les pays & dans les temps d'aſiles, les aſſaſſins couroient ſe mettre à l'abri ſous les ſtatues des dieux.

* Voyez la fin de l'éloge de Henri IV par M. de la Harpe, & l'eſtampe qui eſt à la tête du diſcours.

Fin du tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE PREMIER. *De la louange, & de l'amour de la gloire,* Page 7

CH. II. *Des éloges religieux, ou des hymnes,* 20

CH. III. *Des éloges chez tous les premiers peuples,* 35

CH. IV. *Des éloges funebres chez les Egyptiens,* 48

CH. V. *Des Grecs, & de leurs éloges funebres en l'honneur des guerriers morts dans les combats,* 55

CH. VI. *Des éloges des Athletes; & de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs,* 72

CH. VII. *D'Isocrate & de ses éloges,* 80

CH. VIII. *De Platon, considéré comme panégyriste de Socrate,* 96

CH. IX. *Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon, de Plutarque, & de Lucien,* 110

CH. X. *Des Romains. De leurs éloges du temps de la république. De Cicéron,* 130

CH. XI. *Des éloges funebres sous les empereurs, & de quelques éloges de particuliers,* 155

CH. XII. *Des panégyriques ou éloges des princes vivants,* 170

CH. XIII. *Eloges donnés aux empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan,* 179

CH. XIV. *Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune,* 194